

Firmin

Sam Savage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Sam Savage

Firmin

AUTOBIOGRAPHIE
D'UN GRIGNOTEUR
DE LIVRES



ACTES SUD

Titre original :

Firmin

Editeur original :

Coffee House Press, Minneapolis, Minnesota

© *Sam Savage, 2006*

© *Editorial Seix Barrai, S. A., Barcelone, 2007*

© *ACTES SUD, 2009*

pour la traduction française

ISBN 978-2-7427-9115-6

SAM SAVAGE

FIRMIN

Autobiographie d'un grignoteur de livres

Illustrations de Fernando Krahn

Traduit de l'américain
par Céline Leroy

BABEL

à Nora

Un jour, Tchouang-tseu s'endormit et rêva qu'il était un papillon insouciant voletant çà et là. Ce papillon ignorait qu'il était le rêve de Tchouang-tseu. Puis ce dernier se réveilla, apparemment inchangé, mais, à présent, il ne savait plus s'il était un homme se rêvant papillon ou un papillon se rêvant homme.

*Les Enseignements de
Tchouang-tseu*

Eût-il tenu un journal de sa souffrance, il y eût consigné un seul moi : moi.

*PHILIP ROTH,
La Leçon d'anatomie.*

I

J'avais toujours imaginé que si, d'aventure, j'écrivais un jour l'histoire de ma vie, la première phrase en serait saisissante : quelque chose de lyrique à la Nabokov, "Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins" ou de radical à la Tolstoï au cas où le lyrisme me ferait défaut, "Les familles heureuses se ressemblent toutes, les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon". Les gens se rappellent ces mots, même quand ils ont tout oublié du livre qui va avec. Mais à mon avis, en matière d'amorce, on n'a jamais surpassé celle du *Bon soldat* de Ford Madox Ford : "Voici l'histoire la plus triste qu'il m'ait été donnée d'entendre." J'ai beau l'avoir lue des dizaines de fois, j'en reste encore comme deux ronds de flan. Ford Madox Ford, lui c'était un Grand.

Tout au long de cette vie de dur labeur dédiée à l'écriture, jamais je n'ai livré combat aussi viril – oui, viril c'est le mot ! – que pour donner une forme à ces premières phrases. J'ai toujours pensé que, passé ce cap, le reste viendrait tout seul. Je me représentais cette première phrase comme une sorte d'utérus sémantique fourmillant d'embryons de pages vierges, de bourgeons, fruits du génie, mourant d'envie d'éclore. L'intégralité de l'histoire exsuderait, pour ainsi dire, de cette matrice. Quelle erreur ! C'est tout le contraire qui arriva. Et pourtant, j'en avais écrit plusieurs de toute beauté... Savourez ceci, par exemple : "Lorsque le téléphone sonna à trois heures du matin, Morris Monk sut avant même de décrocher qu'il s'agissait d'une femme et Morris Monk savait autre chose : les emmerdes n'allaient pas tarder à pleuvoir." Ou encore : "Juste avant d'être réduit en charpie par les soldats sadiques de Gamel, le colonel Benchley vit défiler devant ses yeux les images du petit cottage blanchi à la chaux du Shropshire et, sur le pas de sa porte, M^{me} Benchley entourée de leurs enfants." Ou bien aussi : "Paris, Londres, Djibouti, tout lui semblait irréel à présent qu'il se tenait, cette année encore, au milieu des ruines d'un énième repas de Thanksgiving avec sa mère, son père et cet abruti de Charles." Comment demeurer indifférent à de telles amorces ? Elles sont si lourdes de sens, si, j'ose le dire, émouvantes

qu'on les sent prêtes à craquer sous, le poids des chapitres entiers qu'elles renferment – chapitres inexistantes et pourtant déjà si présents, oui, présents !

Hélas ! Bulles de savon, chimères que tout cela. Chacune de ces belles phrases prometteuses s'apparentait à une boîte joliment emballée entre les mains d'un enfant impatient, une boîte pleine de graviers et de déchets mais qui émet un son terriblement excitant quand on la secoue. Pauvre petit, il croit que ce sont des bonbons ! Et, moi, je croyais faire de la littérature. Puis j'ai compris que ces phrases – et bien d'autres encore – n'étaient pas le tremplin vers un chef-d'œuvre en germe mais les barrières infranchissables qui me coupaient de lui. Voyez-vous : elles étaient trop parfaites. Je n'étais pas à la hauteur. Certains écrivains n'égaleront jamais leur premier roman. Moi, je n'ai jamais pu égaler ma première phrase. Et regardez où j'en suis, relisez le début de ce récit, ma dernière œuvre, mon ultime opus : "J'ai toujours imaginé que si d'aventure." Bon Dieu ! "Si d'aventure" ! Vous voyez le problème. Nul. Poubelle.

Voici l'histoire la plus triste qu'il m'ait été donnée d'entendre. Elle commence Dieu seul sait où, comme toutes les histoires vraies. Retrouver son point de départ c'est essayer de découvrir la source d'un fleuve. On remonte le courant pendant des mois sous un soleil de plomb entre deux hautes parois d'une végétation luxuriante, des cartes en état de décomposition avancée dépliées sur les genoux. Les faux espoirs, les essaims pervers d'insectes suceurs de sang ainsi qu'une mémoire défaillante vous rendent à moitié fou, et sur quoi tombez-vous au bout du chemin – quel est l'Ul-tima Thulé de cette quête ridicule ? Un borbier au fin fond de la jungle, ou, dans le cas d'une narration, un mot ou un geste totalement insignifiant. Ce qui n'empêche pas le cartographe de planter son compas plus ou moins au hasard entre ce borbier et la mer avant de décréter : ici naît l'Amazone.

Moi-même, cartographe de l'âme, je n'agis pas autrement lorsque je cherche par où commencer le récit de ma vie. Je ferme les yeux, je pointe. Je les ouvre et mon compas vient d'empaler un souvenir fugace du 13 avril 1961, 15 h 17. Je plisse les yeux pour y voir un peu plus clair. Dis-moi, moment cloué, fugace instant, où est le type au menton fuyant ? Ah ça y est, je suis là – ou plutôt, *j'étais* donc là – en train de jeter un coup d'œil prudent par-dessus le bord d'un balcon, le bout du nez dépassant à peine. Ce belvédère offrait un repaire idéal pour un voyeur de mon espèce. Il me permettait d'embrasser du regard toute la boutique sans être repéré. Ce jour-là, le magasin était bondé, inhabituel pour un jour de semaine, et le murmure des conversations flottait agréablement jusqu'à moi. Il faisait

un temps magnifique en cet après-midi de printemps et certaines de ces personnes étaient sans doute sorties se promener, la tête ailleurs, lorsqu'un grand panneau peint à la main dans la vitrine les avait distraites de leur rêverie : – 30 % POUR TOUT ACHAT AU-DESSUS DE 20 \$. Mais je n'en étais pas sûr. Je veux dire que je ne pouvais pas vraiment savoir ce qui les avait incitées à entrer puisque je ne connaissais rien à la valeur de l'argent. En fait, le balcon, le magasin, les clients, et même le printemps nécessiteraient des explications ou quelques digressions mais elles saccageraient le rythme de mon récit que je voudrais coulant d'une traite. J'ai apparemment été trop loin. Dans mon enthousiasme pour tout mettre en marche, j'ai raté le point de départ. On ne saura peut-être jamais où commence une histoire, mais on peut parfois savoir où elle ne *peut pas* commencer : là où le fleuve est le plus large.

Je ferme les yeux et pointe de nouveau. Je déploie l'instant virevoltant et cloue ses ailes au bureau : 1 h 42 du matin, le 9 novembre 1960. Un froid humide imprégnait Scollay Square, une petite place de Boston, et la pauvre Flo – que je connaîtrais brièvement sous le nom de Maman –, ignorante qu'elle était, avait trouvé refuge dans le sous-sol d'une boutique de Cornhill. Poussée par la terreur, elle s'était débrouillée pour se glisser jusqu'au fond d'une fente minuscule entre un gros cylindre de métal et le mur de béton de la cave. Elle s'y terra, frissonnant de peur et de froid. Elle entendait les cris et les rires fusant depuis la rue. Ils avaient bien failli l'avoir, cette fois – cinq hommes en costume marin, tapant du pied, donnant des coups et hurlant comme des damnés. Elle avançait en zigzaguant – vas-y, berne-les, pourvu qu'ils se rentrent dedans ! – lorsqu'une reluisante chaussure noire l'atteignit aux côtes et l'envoya valser à l'autre bout du trottoir.

Comment s'en est-elle sortie ?

Comme on s'en sort toujours. Par miracle : l'obscurité, la pluie, une fissure dans une porte, le poursuivant qui trébuche. *Course poursuite dans les plus vieilles villes d'Amérique*. Dans la panique de la fuite, elle était parvenue à contourner la chose ronde en métal. Seule une lueur tremblante lui parvenait du sous-sol éclairé. Elle resta là un long moment sans bouger. Elle ferma les yeux pour tenter d'oublier la douleur et se concentra plutôt sur la chaleur délicieuse de la cave qui la submergeait lentement tel un flux de marée. Cette chaleur venait du cylindre dont le revêtement en émail était si doux que Flo se colla contre lui. Elle s'endormit peut-être. Non, j'en suis sûr, elle dormit et se réveilla ragaillardie.

Puis, elle dut sortir de son trou d'un pas hésitant pour s'aventurer dans le sous-sol. Suspendu-à deux fils électriques, un néon au léger bourdonnement jetait une lumière vacillante et bleutée sur

son nouvel habitat. *Son* habitat ? Ne me faites pas rire ! *Mon* habitat, vous voulez dire. En effet, où qu'elle posât le regard, les livres l'encerclaient. Ils tapissaient tous les murs du sol au plafond. Par ailleurs, une cloison de la hauteur d'un comptoir se dressait au milieu de la pièce, couverte des deux côtés d'étagères en bois brut pleines à craquer de livres sur lesquels on avait disposé à plat certains gros volumes. Des monticules en formes de ziggourats poussaient par terre, tandis que des piles précaires et autres tours penchées s'élevaient au sommet de la cloison. Ce lieu accueillant qui sentait le renfermé et où Flo avait trouvé un abri était un mausolée de livres, un musée de trésors oubliés, un cimetière d'ouvrages jamais ouverts et illisibles. D'autres tomes reliés de cuir, craquelés et attaqués par la moisissure, côtoyaient des livres bon marché quasi neufs dont les pages jaunissantes et les bords cassants avaient viré au marron. Les westerns de Zane Gray se comptaient par sacoches entières, les livres de sermons lugubres par tombeaux, il y avait aussi de vieilles encyclopédies, des Mémoires de la Grande Guerre, des libelles contre le New Deal, des manuels à l'usage de la femme moderne. Mais, bien sûr, Flo ignorait que ces objets étaient des livres. *Aventures sur la planète Terre*. J'aime bien l'imaginer en train de scruter cet étrange paysage – son aimable visage ratatiné, son corps épais, non, – girond, les yeux brillants, aux aguets, et cette façon charmante qu'elle a de froncer le museau. Parfois, juste pour m'amuser, je l'affuble d'un petit fichu bleu attaché par un nœud sous le menton. *Adorable*, il n'y a pas d'autre mot. Ah, Maman !

Les hauts murs étaient percés de deux lucarnes. La suie qui noircissait les vitres empêchait de bien voir à travers, mais Flo devina que le jour n'était pas encore levé. Elle distinguait aussi le bruit du trafic de plus en plus dense dans la rue et savait d'expérience qu'une nouvelle journée de travail était sur le point de commencer. Le magasin n'allait pas tarder à ouvrir ses portes, peut-être quelques personnes emprunteraient-elles le raide escalier pour descendre au sous-sol. Qui dit gens dit peut-être humains, et donc grands pieds, grandes chaussures. *Paf !* Elle devait faire vite, et – autant le raconter tout de suite – pas seulement parce qu'elle n'était pas folle de l'idée de se faire à nouveau repérer, frapper ou pire encore par les marins. Non, elle devait surtout faire vite à cause de cette chose énorme qui grandissait en elle. Enfin, pas vraiment une chose (même si, effectivement, Flo portait bien des "choses" ; treize, pour être précis) mais plutôt un processus, le genre d'Événement que les gens qui ont toujours le mot pour rire qualifient d'Heureux. Dans le cas qui nous occupe, aucun doute, un Heureux Événement était en passe de se produire. Pourtant, on se demande : heureux pour qui ? Pour elle ? Ou pour moi ? Toute ma vie j'ai été convaincu que tout le monde avait

droit au bonheur sauf moi. Enfin, oublions-moi un peu – si seulement ! – et revenons à la cave. L'Heureux Événement était imminent. Reste à savoir : comment Flo (Maman) allait-elle s'y préparer ?

Patience, je vais vous le dire.

Elle se précipita vers l'étagère la plus proche, près du trou à l'arrière de l'objet cylindrique et jeta son dévolu sur le plus gros livre qu'elle put trouver. Elle l'ouvrit et, tout en maintenant une page avec ses pattes, entreprit de la déchiqueter, à coups de dents. Elle attaqua une deuxième page, puis une troisième. Mais je vous sens dubitatif. Comment, vous interrogez-vous, puis-je savoir qu'elle avait choisi le livre *le plus gros* ? Eh bien, comme aime à le dire Jeeves, tout dépend de la psychologie de l'individu. Ici, l'individu est Flo, ma future mère. Je crains d'avoir été un peu gentil en la qualifiant de "gironde". Elle était obèse à faire peur, et la simple tâche quotidienne d'entretenir toute cette graisse la mettait à cran. Elle était à cran et insatiable. Même gavée, poussée par la clameur de millions de cellules affamées, elle accaparait toujours la plus grosse tranche de ce qu'elle dénichait, quitte à n'en grignoter que les bords. Ce qui gâchait le plaisir des autres, évidemment. Bref, vous pouvez me croire, elle a choisi le plus gros livre.

Parfois, je me plais à penser que les premiers instants de ma lutte pour la vie ont été accompagnés, telle une marche triomphale, par le déchiquetage de *Moby Dick*. Ce qui expliquerait ma nature si aventureuse. À d'autres moments, surtout lorsque je me sens rejeté et monstrueux, je suis persuadé que la faute en incombe à *Don Quichotte*. Ecoutez bien : "Bref, notre gentilhomme se donnait avec un tel acharnement à ses lectures qu'il y passait ses nuits et ses jours, du soir jusqu'au matin et du matin jusqu'au soir. Il dormait si peu et lisait tellement que son cerveau se dessécha et qu'il finit par perdre la raison. Ayant, comme on le voit, complètement perdu l'esprit, il lui vint la plus étrange pensée que jamais fou ait pu concevoir. Il crut bon et nécessaire, tant pour l'éclat de sa propre renommée que pour le service de sa patrie, de se faire chevalier errant." Regardez un peu le chevalier à la Triste Figure : bête, obstiné, clownesque, naïf jusqu'à l'aveuglement, idéaliste jusqu'au ridicule – c'est moi tout craché. Pour être franc, je n'ai jamais été très normal. Sauf que je ne me bats pas contre des moulins à vent. Je fais pire : j'en rêve, j'en brûle d'envie, et j'en arrive même à croire que je me suis déjà battu contre des moulins à vent. Moulins à vent, moulins de la culture ou encore les plus exquis – avouons-le – de ces édifices imprenables, minoteries érotiques, petites fabriques de luxure, usines charnelles de plaisirs interdits, objets de fantasmes pour les fornicateurs frustrés, je parle du corps de mes Mignonnes. Et quelle différence au bout du compte ? On ne peut rien attendre d'un cas désespéré. Mais je ne vais pas m'angoisser là-

dessus maintenant. J'aurais toujours l'occasion d'angoisser plus tard.

Mère avait fait un énorme tas de papier qu'elle s'escrimait à pousser vers son petit trou sombre. Mais ne nous laissons pas distraire par la cacophonie geignarde sortie de ce corps massif car nous risquerions de perdre de vue la question fondamentale : d'où venait tout ce papier ? D'où provenaient ces mots tronqués et ces phrases amputées que Maman avait ainsi brassés pour en faire cette espèce de salmigondis qui, quelques instants plus tard, amortirait ma chute dans ce vaste monde ? Une fois encore, je plisse les yeux pour mieux voir. L'obscurité règne dans ce lieu qu'elle a choisi comme refuge et où elle s'affaire pour creuser une fontaine au milieu du tas de papier. Je ne distingue la scène clairement qu'en me penchant au-dessus du précipice qu'est l'instant où je suis né. Je plane loin au-dessus, mon imagination se transforme en une sorte de longue-vue. Ça y est, je crois que je sais. Oui, je le reconnais maintenant : cette chère Flo a fait des confettis de *Finnegans Wake*. Joyce était un Grand, peut-être même le plus Grand. Je suis né, j'ai dormi et j'ai tété sur la carcasse effeuillée du chef-d'œuvre le moins lu au monde.

Je viens d'une famille nombreuse, et, bientôt, nous étions treize à nous vautrifier dans ses débruits, pour parler comme Le Livre, "jeunes fringoteurs pinsonnets collés en rond et collebottant pour leurs crèmes". (Après toutes ces années, j'en suis encore là, collebottant, couignaçant, pour mes crèmes, mes croûtes, ô rêves !) Nous n'avons pas tardé à nous battre pour les douze mamelles disponibles ; Sweeny, Chucky, Luweena, Feenie, Mutt, Peewee, Shunt, Pudding, Elvis, Elvina, Humphrey, Honeychild et Firmin (c'est moi, le petit dernier, le treizième à la douzaine). Je me souviens d'eux parfaitement. De vrais monstres. Même aveugles et nus comme des vers (surtout nus), muscles et tendons puissants saillaient sous leur peau, ou tout du moins c'est l'impression que j'en avais à l'époque. Je suis le seul à être né les yeux grands ouverts et protégé par l'ombre modeste d'une fourrure grise. Et puis, j'étais malingre. Et croyez-moi, c'est terrible d'être malingre, quand on est petit.

Cela m'a causé beaucoup de tort, surtout lorsqu'il s'est agi de participer au rituel de la tétée qui, en général, se déroulait comme suit : Maman rentrait à la maison en titubant après une journée passée Dieu seul sait où, de méchante humeur ainsi qu'elle en avait l'habitude. Grognant et geignant comme si elle allait accomplir un acte si héroïque que l'idée même n'en aurait jamais effleuré aucune mère depuis que le monde est monde, elle s'affalait sur sa couche en un grand *chlop*, et s'endormait dans la seconde, la gueule béante, ronflant, totalement indifférente au chaos qui se déchaînait alors autour d'elle. Griffant, mordant, couinant, se bousculant, on se ruait tous les treize à la fois pour attraper une des douze mamelles. *Le Lait*

et la Folie. À ce jeu des mamelles musicales, c'était presque toujours moi qui restais en plan. D'ailleurs, je me surnomme parfois Celui Qui Reste en Plan. Depuis, j'ai constaté qu'y penser en ces termes m'aidait beaucoup. Car même lorsqu'il arrivait – rarement – que je sois un des premiers j'étais toujours éjecté par un comparse plus musclé. Quelle famille. C'est un miracle que j'en sois sorti vivant. En fait, je dois ma survie aux restes. Encore aujourd'hui, il me suffit d'y penser pour éprouver à nouveau cette horrible sensation de séparation tandis que le tétin quitte mes lèvres, et qu'un de mes congénères me tire par les pattes arrière. Pour beaucoup, le désespoir se manifeste par un nœud à l'estomac, le sang qui se glace ou un haut-le-cœur, mais, pour moi, il s'accompagnera toujours de cette impression inoubliable : quelque chose qui glisse sur mes gencives et s'échappe de ma bouche.

Mais qu'entends-je ? Un silence ? Un silence *embarrassé* ? Vous vous caressez le menton et vous pensez : "Voilà, ça explique tout ! Ce type a passé toute sa misérable existence à la recherche de la treizième mamelle." Que répondre ? Dois-je m'aplatir ? ou m'insurger et crier à qui veut bien entendre : "Est-ce tout ? Est-ce vraiment tout ?"

II

Tous les soirs, Maman nous abandonnait pour aller fureter sur Scollay Square, “tout là-haut” comme on disait, à la recherche de provisions. À l’époque, il n’y avait pas de meilleur quartier où se fournir. En effet, après la fermeture des bars et des boîtes de striptease, les gens aimaient bien se délester de toutes sortes de choses. En plus de joncher les trottoirs de sacs en papier, de canettes de bière, de paquets de cigarettes, ou de vomi, il leur arrivait de jeter quantité de débris nourrissants, jusqu’à des repas entiers. Par ailleurs, la ville de Boston avait décidé de punir les voyous qui infestaient ses rues et dont le quartier était en majorité composé, en cessant de ramasser les ordures. Les caniveaux débordaient donc de victuailles, obligeant les passants à regarder où ils mettaient les pieds.

Les absences de Maman paraissaient si interminables que nous nous occupions en chahutant dans le noir, alors que, locataires illégaux, nous étions censés nous tenir absolument tranquilles. En réalité, nous n’étions qu’une bande de squatteurs, mais, vu que tout, de la librairie aux boîtes de striptease en passant par les poubelles, bref que tout le bataclan avait commencé sa course effrénée vers l’oubli, nous autres nous raccrochions tout juste à ce radeau de fortune pour rester dans le coup, la locution “passagers clandestins” conviendrait donc peut-être mieux que squatteurs. Mais nous n’étions pas au courant. De la course vers l’oubli, je veux dire. Quand on est jeune, on pense que rien ne changera jamais.

Après des heures et des heures d’une attente éprouvante, presque morts de faim, nous entendions notre mère qui rentrait enfin au bercail. Alors qu’elle exigeait de nous la plus grande discrétion, elle se permettait de descendre l’escalier dans un roulé-boulé fracassant.

Autant appeler les choses par leur nom et vous dire tout de suite que Maman était une sacrée picoleuse. Sa soûlographie – combinée à son énorme tour de taille – explique les problèmes que lui posaient les escaliers. Il faut dire qu’à cette époque on trouvait de la gnôle à laper sur tous les trottoirs du quartier, et Flo n’était pas du genre à résister à la tentation. Elle était comme ça ; le quartier était

comme ça. Elle était donc déjà bien imbibée lorsqu'elle réintégrait le nid, d'où cette propension à s'assoupir malgré la bousculade et le tintamarre. Endormie et ronflante en moins de deux : ça c'est Maman ! Avoir des parents ivrognes n'a rien d'original mais, quand j'y pense, je vois que, dans mon cas, cela a été une vraie chance et m'a probablement sauvé la vie. *Des avantages de l'alcoolisme : récit d'une enfance.* Lorsqu'elle rentrait de ses expéditions en surface, Maman avait absorbé tellement de gnôle que son lait vous donnait le tournis. Sauf à moi, bien sûr. Je me tenais comme d'habitude en marge des événements à me ronger le cœur tandis que tous les autres avalaient goulûment la substance exquise qui coulait de son sein, une liqueur qui aurait pris feu à la première étincelle. Ce breuvage finissait par avoir le même effet sur mes frères et sœurs que sur ma mère. L'un après l'autre, ils sombraient à l'endroit même où la tétine avait glissé d'entre leurs gencives rosées. À ce stade, l'organisme de Flo avait évidemment évacué une bonne partie de l'alcool, et le lait commençait à retrouver sa pureté. Il ne me restait plus qu'à escalader les rangées de petits picoleurs pour aller de mamelle en mamelle en récolter les dernières gouttes. Je n'étais jamais rassasié. Mais cette pitance faisait toute la différence, puisqu'elle me maintenait en vie, encore qu'à peine.

Je n'ai plus besoin de me pencher au-dessus du précipice de ma naissance pour trouver Maman. Il me suffirait de m'allonger sur mon lit de confettis, d'adorables petites pattes roses gigotant au-dessus de moi, et de tourner les yeux vers cet énorme corps. Je l'ai souvent fait. Néanmoins, l'image que je garde de ma mère, au-delà de sa taille, est à peine plus qu'une masse indistincte. Je plisse les yeux, dégaîne ma longue-vue, vise, fais le point – mais non, je ne vois presque rien. Quand je pense à elle aujourd'hui, rien ne me vient à l'esprit hormis certains mots. J'ai beau me torturer les méninges jusqu'à risquer l'évanouissement, je n'obtiens qu'une vague silhouette et les mots *pas assez de tétons* – ainsi qu'un lourd parfum de sciure et de bière comme en dégage le plancher d'un saloon.

Si ma connaissance du prétendu monde réel est assez restreinte, en revanche, j'ai beaucoup voyagé dans ma tête, chevauchant mes pensées d'un bout à l'autre de la planète. Lors d'un de ces périples, j'ai rencontré un homme dans un bar qui m'a raconté son enfance à Berlin juste à la fin de la guerre. Comprenez la Seconde Guerre mondiale. Les bombardements avaient transformé la ville en un champ de ruines, ce à quoi Scollay Square va ressembler dans quelques chapitres.

C'était l'hiver, il faisait froid, il n'y avait rien à manger. Comme sa maison, ou plutôt ce qu'il en restait, était très sombre et glacée, le petit garçon passait une bonne partie de ses journées assis

sur le trottoir, à l'abri d'un mur ensoleillé qui donnait un peu de chaleur. Et pendant des heures, il rêvait de nourriture. Une bombe avait laissé un gros cratère en pleine rue, que les gens avaient comblé mais pas complètement. Un jour, un camion rempli de charbon roula dessus avant que le conducteur ait eu le temps de le voir pour l'éviter, et *patastras* ! un violent cahot envoya une pluie de charbon par terre. Cela n'arrêta pas le véhicule qui tourna au carrefour suivant. Pendant un moment, la rue recouverte de charbon demeura vide. Une escarille avait atterri aux pieds du garçon. Puis soudain, comme s'ils s'étaient donné le mot, hommes et femmes, surtout des femmes, sortirent en trombe de chez eux. Le petit garçon observa la scène avec perplexité tandis que les gens s'arrachaient le charbon qu'ils recueillaient dans leur tablier ou dans des paniers. L'enfant posa le pied sur son petit morceau qui se trouvait près de lui et plus tard, lorsque tout le monde eut de nouveau disparu, il le glissa dans sa poche. D'après le comportement des femmes, il comprit que ce qu'il détenait avait une grande valeur, même s'il n'avait aucune idée de ce que c'était. Une fois passé le coin de la rue, il sortit le bout de charbon de sa poche et croqua dedans.

En Afrique, on a déjà vu des enfants manger de la terre en période de famine. Quand on a faim, on est prêt à avaler n'importe quoi. Le simple fait de mastiquer, d'avalier quelque chose, sans nourrir forcément le corps, nourrit les rêves. Et les rêves de nourriture valent bien les autres – vous pouvez en vivre jusqu'à la mort.

Dans le sous-sol de la librairie où nous vivions, il n'y avait ni charbon ni terre. Il y avait quantité de poussière, mais, la poussière, ça ne se mange pas. Ça colle au palais, impossible à avaler. En revanche, le papier, comme je l'ai découvert très tôt, possède une texture merveilleuse qui peut même, dans certains cas, avoir bon goût. On peut en mastiquer un simple morceau pendant des heures, comme un chewing-gum. Rejeté par mes robustes frères et sœurs, attendant mon heure en essayant de remplir le creux qui me rongait la panse de gargantuesques ripailles imaginaires, je me mis à mâchonner les confettis autour de moi.

Bien qu'à peine sorti de la petite enfance à cette époque, je crois pouvoir affirmer que cet instant a marqué pour moi le début de la fin. D'un simple plaisir illicite assimilable à tant d'autres, Ja mastication de papier est bientôt devenue une manie, dotée de ses impératifs propres, puis une addiction, une faim mortelle dont la satisfaction était si délicieuse que j'hésitais même souvent à me jeter sur la première mamelle libre. Je préférais continuer de mâcher jusqu'à ce que la boulette ne soit plus qu'une pâte savoureuse dont je pouvais garnir mon palais ou à laquelle je donnais des formes bizarres avec ma langue avant de l'avalier en toute sécurité. Malheureusement,

le papier mâché sécrétait une substance collante qui mettait des heures à se dissoudre, m'obligeant à me lécher sans cesse les babines de manière très déplaisante.

J'ai commencé petit, par des grignotages, mais, en un rien de temps, je ne me contrôlais plus, et, après quelques jours, je m'étais enfilé un tel morceau de la couche commune qu'on voyait apparaître le sol en béton par endroits. Cela m'a valu pas mal d'animosité et même quelques coups de dents, mais ce n'était pas ça qui allait m'arrêter. Je suis très tenace, quand je veux.

Maman dut finalement sortir chercher des pages supplémentaires du Grand Livre pour mettre un terme aux chamailleries. Notre taille nous permit cette fois de l'aider à déchiqueter le papier. Couinant de joie, on déchira à qui mieux mieux. Rien de tel qu'un bon saccage pour créer un vrai sentiment de camaraderie, et là, pendant un court instant, dans cette ambiance de foire d'empoigne, nous nous sentions en totale adéquation avec l'expression "famille nombreuse, famille heureuse". Lorsque les gens me demandent de raconter un souvenir de mon enfance, je leur déballe toujours celui-ci, juste pour montrer que nous étions comme tout le monde.

Inutile de dire que l'arrivée de ce papier tout frais sur lequel personne n'avait ni uriné ni déféqué ne freina pas mon appétit et je crois avoir englouti des chapitres entiers avant que, d'un pas encore hésitant, j'aie l'âge de quitter notre trou sombre pour m'avancer dans l'immensité scintillante. Je suis persuadé que ces pages remâchées ont jeté – ou peut-être même engendré – les bases nutritionnelles de ce que j'appelle modestement mon insolite développement intellectuel. Imaginez : l'histoire du monde en quatre tomes, fragments de philosophie, de psychanalyse, de linguistique, d'astronomie, d'astrologie, des centaines de rivières, de chansons populaires, la Bible, le Coran, la *Bhagavad-gîtâ*, le Livre des morts, la Révolution française, la révolution russe, des centaines d'insectes, de plaques de rues, de publicités, Kant, Hegel, Swedenborg, des bandes dessinées, des comptines, Londres et Thessalonique, So-dome et Gomorrhe, l'histoire de la littérature, de l'Irlande, dénonciations de crimes innommables, aveux, démentis, des milliers de jeux de mots, des douzaines de langues, recettes, de blagues graveleuses, maladies, naissances, exécutions... J'ai ingéré tout cela et plus encore, alors même que, je l'avoue, je n'étais pas encore prêt à recevoir autant d'informations. Je garde une image très précise, viscérale, pourrais-je dire, de moi à cette époque, recroquevillé dans le noir sur un lit de papier déchiqueté (mes futurs repas), me tenant l'abdomen, une panse si distendue que j'en grognais de douleur. Des crampes de plus en plus violentes me torturaient les entrailles – un vrai martyr ! Je trouve

encore incroyable que cette agonie répétée ne m'ait pas radicalement sevré de mon addiction. Mais comment l'aurait-elle pu ? J'attendais juste que la douleur passe avant de recommencer. Il m'est même arrivé de ne pas patienter jusque-là.

Est-ce que j'entends ricaner ? J'imagine qu'il ne s'agit pour vous que d'un cas trivial d'accoutumance ou des pitoyables symptômes d'un trouble obsessionnel compulsif classique, et vous avez sans doute raison. Pourtant, le concept d'addiction n'est pas assez riche, pas assez *puissant*, pour décrire cette faim. Je parlerais plutôt d'*amour*. Amour maladroît peut-être, voire déviant, à sens unique, sûrement, mais bel et bien de l'amour. La passion qui a dominé ma vie, certains diraient qu'elle l'a ruinée, ce en quoi je ne leur donnerais pas tout à fait tort, a donc connu des débuts grossièrement visqueux. Si j'avais été plus fin, j'aurais compris que les douleurs intestinales terribles, qui suivaient l'exercice de cette passion à son stade infantile, correspondaient à une mise en garde, le présage des souffrances incommensurables qui semblent *toujours* accompagner l'amour.

Ingurgité au quotidien –, et dans mon cas, la consommation était quasi continue si l'on compte le léchage de babines pour me débarrasser de l'arrière-goût poisseux – le mets le plus délicat finit par écœurer. J'ai honte de le dire, mais, avec le temps, le Grand Livre glissait inéluctablement vers le degré insipide de la gamme des saveurs. Je lui trouvais de moins en moins de goût, il devenait ennuyeux, à peine meilleur que du carton, en fait. Il me fallait changer de régime. Et puis je m'étais lassé des passages à tabac réguliers.

Un jour, j'ai donc décidé d'offrir un répit à ma famille et d'aller exercer mes talents de masticateur ailleurs. C'est par un dimanche matin que je me suis aventuré au-dehors pour la première fois. Le magasin était fermé, et il n'y avait presque pas de circulation sur Scollay Square pour ajouter l'harmonie distante des moteurs de voitures aux ronflements de ma famille hébétée. Après m'être faufilé, le nez collé au sol, dans le passage qui menait de notre humble recoin à la pièce principale, je suis tombé sur le Grand Livre, ou ce qu'il en restait, ouvert sur le ciment. Je l'ai tout de suite reconnu à son odeur. Inhalées dans leur forme concentrée, foliée, ces centaines de pages pressées les unes contre les autres me donnèrent une légère nausée. *L'Impact du génie*. J'ai levé les yeux vers les livres rangés sur l'étagère d'où Maman avait extirpé le nôtre et me suis aperçu que je pouvais déchiffrer sans difficulté leur titre. De toute évidence, je souffrais déjà, à cet âge tendre, du catastrophique don d'hypertrophie lexicale qui a tant fait depuis pour troubler le cours d'une vie qui, en d'autres circonstances, aurait pu être des plus ordinaires. Au-dessus de ces étagères se trouvait un panneau où il était écrit à la main le mot FICTION à côté d'une flèche bleue toute simple qui pointait vers le bas.

Au cours des semaines qui ont suivi, mon exploration de la pièce m'a permis de repérer d'autres pancartes du même genre : HISTOIRE, RELIGION, PSYCHOLOGIE, SCIENCES, OCCASIONS et TOILETTES.

Pour moi, c'est à cette période qu'a véritablement commencé mon éducation, même si ce qui m'exhortait à quitter mon nid douillet pour affronter le vaste monde n'était pas encore la soif de connaissances. J'ai commencé par les étagères les plus faciles d'accès, celles situées sous le panneau FICTION. Parfois, j'entamais les livres par la tranche que je léchais, mordillais, savourais puis mangeais, mais, la plupart du temps, si je parvenais à soulever la couverture, je les attaquais par le milieu comme à la perceuse. J'adorais les éditions Modern Library, peut-être à cause de leur logo – un coureur portant une torche –, et en choisissais un exemplaire le plus souvent possible. Il m'est arrivé d'imaginer que j'étais, moi aussi, un coureur portant une torche. Et quels livres j'ai découverts durant ces premiers jours enivrants ! Aujourd'hui encore, il me suffit d'en réciter les titres pour avoir les larmes aux yeux. Alors, récitez-les, lentement, à voix haute et laissez-les vous briser le cœur. *Oliver Twist. Les Aventures de Huckleberry Finn. Gatsby le Magnifique. Les Ames mortes. Middlemarch. Alice au pays des merveilles. Pères et Fils. Les Raisins de la colère. Ainsi va toute chair. L'Amérique tragique. Peter Pan. Le Rouge et le Noir. L'Amant de lady Chatterley.*

Dans les premiers temps, mon appétit était primitif, orgiaque, imprécis, goinfre – une bouchée de Faulkner ou une bouchée de Flaubert, je ne faisais pas la différence –, mais il ne m'a pas fallu longtemps pour discerner quelques nuances. J'ai tout d'abord remarqué que chaque livre avait un goût propre – sucré, aigre, amer, aigre-doux, rance, salé, acide. J'ai également constaté que chacune de ces saveurs – puis, au fur et à mesure que mes sens s'aiguisaient, que la saveur de chaque page, chaque phrase et finalement chaque mot – s'accompagnait d'une série d'images et de représentations dont je ne savais pourtant rien vu mon expérience très limitée de la prétendue réalité : gratte-ciels, ports, chevaux, cannibales, arbre en fleur, lit défait, femme noyée, garçon volant, tête tranchée, ouvriers levant les yeux au hurlement d'un idiot, sifflet d'un train, rivière, radeau, rayons obliques du soleil dans une forêt de bouleaux, main caressant une cuisse nue, casemate dans la jungle, ou moine agonisant.

Au début, je me contentais de manger, de mâcher joyeusement, guidé par les diktats du goût. Mais, bientôt, j'ai commencé à lire ici et là, aux alentours de mes repas. Et au fil des jours je me suis mis à lire de plus en plus et à mastiquer de moins en moins, jusqu'à ce que je passe finalement la plupart de mes heures de veille à lire, ne rognant plus que dans les marges. Et comme j'ai regretté les trous terribles que j'avais laissés dans ces œuvres ! Pour les livres qui n'existaient qu'en

un seul exemplaire, j'ai dû parfois attendre des années avant de pouvoir combler ces lacunes. Je n'en suis pas fier.

À présent, assommé et ballotté par la vie comme je l'ai été, j'ausculte mon enfance dans l'espoir d'y déceler une sorte de confirmation de ma valeur, un signe que j'étais destiné du moins pour un temps à être autre chose qu'un dilettante, un bouffon, que je dois mon échec à une inexorable fatalité plutôt qu'à un défaut intrinsèque. Je préfère entendre "Pas de chance, Firmin" plutôt que "On te l'avait bien dit". Je plisse les yeux et sors ma longue-vue, mais, hélas, elle ne révèle aucune inspiration divine, ne magnifie pas même quelques étincelles de génie. Elle découvre seulement un trouble du comportement alimentaire. Au lieu d'une longue-vue, les docteurs empoignent leur stéthoscope, leur électro-encéphalogramme, leur détecteur de mensonges, tout cela pour appuyer ce diagnostic accablant : un cas banal de biblio-boulimie. Et le pire, c'est qu'ils seront essentiellement dans le vrai. Face à cette vérité, face à l'évidence dégradante de leur accablante sentence – j'aime le mot *accablant* –, je souhaite hurler, à l'instar de ce bon vieil Ezra Pound enfermé dans sa ratière de Pise : "Rabaisse ton orgueil / Je dis rabaisse-le." Pound, c'était un Grand.

Mais assez ! La créature chétive que j'étais à l'époque n'avait pas la moindre idée des souffrances qui l'attendaient. Accroché au barreau le plus bas de l'échelle de la vie, j'étais encore l'enfant du sabbat, beau et joyeux, et ces jours à la librairie ont été heureux. Ou plutôt ces nuits et ces dimanches ont été heureux, puisque je n'osais pas m'aventurer dans l'immensité vacillante durant les heures d'ouverture de la boutique. Depuis notre cachette du sous-sol, nous entendions le murmure des voix et le craquement de pas sur le parquet. Ces bruits nous épouvantaient. Il arrivait que les pas quittent le plafond pour résonner dans l'escalier en bois jusqu'à la cave. La plupart du temps, la descente était suivie d'une période de silence, mais, parfois, nous percevions des grognements, des grondements, et même d'explicables explosions, ce qui nous terrifiait. Ensuite, venait un son de cascade puis, de nouveau, des pas dans l'escalier. Les pas étaient toujours moins bruyants en remontant qu'en descendant.

III

Une nuit, tandis que je fouinais du côté des OCCASIONS, j'ai remarqué qu'un gros tuyau noir sortait d'un trou dans la maçonnerie. Il serpentait d'un bout à l'autre de la pièce jusqu'au mur opposé où il se glissait dans un autre trou sous le panneau TOILETTES. Il n'y avait pas d'étagères contre ce mur-là, juste une porte, toujours fermée. J'ai passé le bout de mon nez dans le trou et j'ai reniflé. Ça sentait le rat. Le tuyau entrait dans le mur puis formait un coude avant de monter à la verticale. Malgré son diamètre impressionnant, le tuyau ne remplissait pas l'espace grossier conçu pour lui, et le plâtre alentour, mal appliqué, s'émiettait. J'étais très curieux à cette époque. Far ailleurs, je trouvais l'odeur rassurante même si elle différait légèrement de celle à laquelle j'étais habitué. Celle-ci était plus triste.

Le dos calé contre le tuyau, les pattes arrière sur la paroi du trou, je me suis hissé vers le haut en trouvant prise sur les aspérités de la surface. L'escalade s'est avérée plutôt simple. Arrivé au niveau des plinthes du rez-de-chaussée, le tunnel se ramifiait. Un passage continuait de monter en suivant le tuyau alors que d'autres bifurquaient à gauche et à droite en longeant la base du mur entre les carreaux de plâtre et la maçonnerie extérieure. Ce soir-là, j'ai opté pour le tunnel de gauche. La nuit suivante, j'ai emprunté celui de droite. En une semaine, j'avais en tête le plan de tous les conduits. L'immeuble, véritable nid d'abeilles, était nervuré de tunnels, dessinant un dédale plein de méandres. Si je n'étais pas si pressé – je n'ai plus beaucoup de temps devant moi –, je pourrais me lancer dans une description interminable de ce système de coursives qui, de toute évidence, avait été réalisé grâce à l'effort fourni par des milliers de rats longtemps avant ma naissance, des générations usant leurs incisives jusqu'aux gencives afin que moi, Firmin, puisse un jour me déplacer partout dans ce bâtiment sans être repéré. Je pourrais vous assommer en vous parlant de cheminée, de glissière, de claie, de contrainte et de la différence entre un puits et une buse, et, si certains parmi vous étaient encore éveillés après cela, je pourrais les plonger dans le coma en évoquant cambuses, racloirs, basculeurs, esclimbés et

autres arayots. Bref, si ce genre de description vous intéresse, je vous suggère de lire un précis sur le travail de la mine.

Au début, je pensais que j'allais sans cesse croiser d'autres rats, les bâtisseurs de cette cité caverneuse, mais non, personne. Petit à petit, ils sont devenus pour moi les rats "d'antan". Je ne trouvais jamais de nourriture non plus. Ce qui expliquait peut-être pourquoi les rats avaient déserté les lieux. Le magasin avait peut-être été une épicerie ou une boulangerie avant de devenir une librairie. Il ne restait désormais plus rien à manger hormis du papier. Mon exploration patiente, nuit après nuit, de ce qui paraissait des kilomètres de tunnels a cependant fini par porter ses fruits, la récompense dépassant largement tous mes rêves gastronomiques. N'oubliez pas que ces galeries étaient très sombres et j'ai beau posséder une excellente vision nocturne, je devais tout de même recourir à l'odorat ainsi qu'au toucher pour réussir à avancer. C'était un travail aussi lent que fastidieux et il m'a fallu plusieurs jours pour découvrir une glissière qui m'amena directement au plafond de la librairie. Comme la plupart des vieux immeubles du quartier, celui-ci était mal isolé si bien que l'espace entre chaque paire de solives formait une poche toute en longueur où la poussière rendait la chaleur ambiante encore plus étouffante. Mes opiniâtres prédécesseurs avaient pris soin d'y creuser des trous bien nets qui m'ont permis d'évoluer de cavité en cavité. J'ai cheminé en direction de la rue, ai sondé chaque poche assidûment avant de passer à la suivante, jusqu'à ce que la plus improbable des découvertes m'arrête net. Après plus d'une semaine consacrée à progresser à tâtons dans une nuit d'encre, voilà soudain que des rais de lumière en provenance de la boutique filtraient à travers les lattes du plancher. Dans un passé lointain, quelqu'un – qui n'était pas un rat – avait scié un gros trou dans le plafond pour un lustre qui avait ensuite été fixé légèrement de travers, laissant une ouverture étroite en forme de croissant. En jetant un coup d'œil précautionneux par la fente, je découvris une vue plongeante sur la pièce en contrebas.

Un énorme bureau en désordre ainsi qu'un fauteuil agrémenté d'un coussin rouge trônaient juste en dessous de moi. C'est sur ce fauteuil devant ce bureau que s'installait Norman, ou plutôt qu'il allait s'installer. Je ne connaissais pas encore Norman – jusqu'à ce que j'apprenne son nom, il siégerait encore un certain temps dans mon esprit comme le Propriétaire du Bureau – mais tout ce bazar, la petite pique en métal où était empalé un épais feuillage de tickets de caisse racornis, les bras rutilants du fauteuil, et bien sûr le coussin rouge lui-même, avec ses creux en forme de fesses, dégageait une aura de sérieux et de dignité que, étant donné mes origines, je trouvais tout à fait irrésistible.

Cette fente dans le plafond qui dessinait un C comme

Confidentiel est devenue un de mes repaires préférés. C'était une fenêtre sur le monde des humains, ma première fenêtre. Elle s'apparentait un peu à un livre – elle offrait un point de vue sur des univers très éloignés du mien. Je l'ai appelée la Montgolfière, parce que j'avais la sensation de flotter au-dessus de la pièce comme si j'étais dans la nacelle d'une montgolfière. Quelques jours plus tard, j'ai déniché un autre point stratégique situé à l'autre bout du plafond vers l'arrière du magasin. Il s'agissait cette fois d'un trou sommaire dans le plâtre où une cloison montée à la va-vite rejoignait le plafond. De là, je pouvais me faufiler jusqu'au sommet d'une vitrine où Norman rangeait les livres rares, et d'où j'avais une vue magnifique sur la pièce principale, embrassant la porte d'entrée, le bureau et le fauteuil de Norman. Je l'ai appelé le Balcon. (Aujourd'hui, les mots *Balcon* et *Montgolfière* ont fusionné pour créer une espèce de berceau, ou un triste petit bateau. Parfois, je grimpe dans ce frêle esquif et pars à la dérive. Ou je m'allonge dans le berceau et me balance en me suçant un orteil.) Par la suite, j'ai appris que cette pièce, à laquelle j'attribuais à l'époque des proportions quasi océaniques tant elle me paraissait immense, ne représentait qu'un fragment de l'ensemble. Norman en possédait des tas, de pièces. Bien avant ma venue au monde, il avait acheté les deux magasins jouxtant la librairie puis avait percé les cloisons mitoyennes. Des portes étroites, si étroites que les gens devaient passer un par un ou avancer en crabe en effleurant la panse de la personne qu'ils croisaient, permettaient de déambuler dans les différentes salles, toutes remplies de livres. Autrefois, je me disais qu'un rat géant aurait très bien pu construire ces espaces reliés par de petites portes, et cette idée m'a fait du bien pendant un temps. Du moins jusqu'à ce que Norman me déçoive. Parfois les livres étaient rangés sous le panneau correspondant à leur genre, mais il n'était pas rare qu'ils atterrisent un peu n'importe où. Au fur et à mesure que j'apprenais à connaître les humains, je me suis aperçu que les gens aimaient *Pembroke Books* justement à cause de ce capharnaüm. Ils ne venaient pas que pour faire de la gratte sur quelques livres. Ils venaient là pour se perdre dans les allées. Ils appelaient ça fouiner, mais leurs recherches s'apparentaient davantage à de l'excavation ou à de l'exploitation minière. J'étais toujours étonné qu'ils n'entrent pas équipés de pelles. Ils creusaient à mains nues, parfois jusqu'aux aisselles, dans l'espoir de déterrer un trésor, et lorsqu'ils extrayaient une pépite littéraire d'une montagne de déchets, ils étaient encore plus ravis que s'ils l'avaient trouvée et achetée directement après avoir franchi la porte. De ce point de vue, faire ses emplettes chez *Pembroke* ressemblait à la lecture : impossible de deviner ce que vous réserve la page suivante – l'étagère, le carton ou la pile d'à côté –, tout le plaisir tient dans la surprise. Le même principe régissait mes rapports aux

tunnels – je ne savais jamais sur quoi j’allais tomber à la bifurcation suivante ou au fond d’un nouveau conduit.

Ces grisantes premières semaines d’exploration ne m’ont toutefois pas poussé à négliger mon éducation. Je n’allais jamais dans les tunnels avant d’avoir passé quelques heures plongé dans mes livres. Mes progrès ont donc été prodigieux. Très vite, j’ai même pu absorber les romans prétendus difficiles, en majorité des Russes ou des Français, et m’attaquer assez vite aux précis de philosophie et aux manuels de management les plus abordables. D’après les recherches que j’ai effectuées par la suite, il ressort clairement que je ne devais de telles dispositions, organiquement parlant, qu’à une croissance stable de mes lobes temporal et frontal, accompagnée, j’imagine, d’une dilatation anormale du gyrus angulaire. Si je prends le problème à rebours, de l’effet à la cause, je crois ne pas me tromper en supposant que, sous un extérieur banal, mon crâne dissimule également une élongation latérale exceptionnelle de l’aire de Wernicke, une déformation en général associée à un don précoce pour la parole, bien qu’elle soit aussi responsable de certaines formes rares d’idiotie. J’attribue ce développement hors norme à un environnement stimulant, même si le régime alimentaire est un facteur qu’on ne peut pas évacuer. Effet secondaire indésirable : ma tête est devenue si lourde que j’avais du mal à la garder haute. Ma musculature cérébrale, voyez-vous, ne s’accompagnait malheureusement pas d’une évolution corporelle similaire en termes de robustesse. Je demeurais tristement gringalet. Un avorton, une crevette.

En psychiatrie, qu’un intellect précoce combiné à une débilité physique donne lieu à des traits de caractère déplaisants – avarice, folie des grandeurs, masturbation compulsive, pour n’en nommer que quelques-uns – constitue pratiquement un principe de base. Et c’est justement parce que certains de ces prétendus experts ont acquis, par le biais de manuels rudimentaires, une idée préconçue de ma personnalité profonde que toute ma vie, je me suis efforcé de les éviter – les psychiatres, j’entends. L’aversion paraît d’autant plus justifiée quand on considère que, au nombre des effets lamentables occasionnés par mon état, on retrouve un besoin quasi pathologique de se cacher ou, en cas d’échec, d’avancer masqué.

Cette grosse tête montée sur ce corps rachitique m’a obligé à adopter une démarche pesante. Plus tard, je me suis persuadé qu’elle me donnait l’air digne et réfléchi, mais, à l’époque, je ne m’en trouvais que plus monstrueux. Je ne pouvais pas m’empêcher de remuer ma grosse tête en marchant, voire en me traînant, ce qui ajoutait un aspect bovin à mon apparence. En plus de quoi, cette charge frontale avait une fâcheuse tendance à me faire basculer vers l’avant, à l’hilarité générale.

Ce manque total de grâce, si grotesque chez une créature de ma stature, était particulièrement malheureux à cette époque où j'étais dans une phase qui exigeait un maximum d'alacrité. Si rien dans le comportement de mes frères et sœurs n'indiquait une quelconque croissance de leur cerveau, j'ai eu l'occasion de m'apercevoir à chaque nouvelle morsure que leur appareil masticatoire s'était en revanche considérablement développé. Je croquais du papier, ils me croquaient moi. Vilaine asymétrie. Nous étions prêts à passer aux aliments solides. Nous étions prêts à jeter l'éponge en matière de vie de famille, ce dont Maman a bien fini par se rendre compte malgré les vapeurs d'alcool. L'éclat de nos incisives a dû représenter la lumière blanche au bout du long tunnel de la maternité. Attirée par ce scintillement, elle se montra étonnamment à la hauteur quand il s'agit de nous apprendre à nous débrouiller sans elle, histoire que nous soyons armés et qu'elle puisse se tirer et reprendre sa vie de bâton de chaise.

Notre apprentissage s'est avéré simple et pragmatique. Nous suivions Maman deux par deux lors de ses excursions tout là-haut où nous étions censés apprendre par l'observation. Le temps où tout nous tombait tout cuit dans le bec était révolu : nous allions devoir changer radicalement de style de vie. Les anthropologues considèrent la chasse et la cueillette comme le stade le plus primitif de la civilisation mais notre technique était plus primitive encore. Appelons-la ratissage-grattage. Nous opérions quasi exclusivement de nuit. Nos positions de base : accroupie, tapie, embusquée. Les gestes qui sauvent : ramper, filer, détalier. Quand mon tour est venu, on m'a mis avec Luweena. Cela me convenait : elle m'avait toujours traité avec indifférence, m'épargnant coups de dents et raclées, ce qui tombait bien vu son impressionnant physique d'athlète. Un jour, au cours d'une de nos mêlées, elle avait arraché un beau morceau de l'oreille de Shunt. Sa corpulence ne m'avait jamais échappé – je m'en méfiais, même – mais cette nuit-là, alors que nous nous mettions en route, j'ai remarqué pour la première fois combien sa croupe était poilue. Il n'y avait pas que ses dents qui poussaient. Obnubilé par mes explorations, j'avais laissé passer ce remarquable changement, mais, soudain, la vue de ce fessier velu qui tressautait sous mon nez m'a profondément troublé, et j'ai senti monter en moi une terrible colère contre Luweena.

Maman en tête, on s'est faufilés sous la porte du sous-sol. Je m'estimais mieux préparé que les autres à ce que nous allions affronter. Après tout, j'avais passé des heures installé au Balcon à observer le magasin côté vitrine. J'avais entraperçu de cet aspect de la vie. En fait, je n'avais jamais eu *d'expérience* de ce genre. Avec le recul des ans, je sais désormais que cet instant où je détaillais bouche bée ces créatures quasi nues, ces anges, a marqué ce que les biographes aiment à appeler un tournant. Comme eux je dois dire que ce 26

novembre 1960, alors que je me tenais devant le *Casino Theater*, au coin d'une rue non loin de Scollay Square, mon destin a changé de cours. Mais, bien sûr, je ne le savais pas encore. À ce moment-là, je ne savais même pas que j'étais à Boston.

Quand Luweena et Maman ont eu terminé d'engloutir leur popcorn, nous sommes revenus sur Scollay Square alors presque désert en nous glissant le long du caniveau de Hanover Street. D'aucuns qualifiaient la place de cloaque et, de fait, l'asphalte humide qui brillait sous les lampadaires n'était pas sans rappeler le fond d'un égout. Une femme et un homme qui lui collait aux basques sont passés sans nous voir. Ils ont marché d'un pas rapide vers l'entrée d'un immeuble, disparaissant sous une pancarte qui proposait des CHAMBRES. Jamais je n'oublierai le claquement des talons de cette femme sur le trottoir. On s'est réfugiés dans une canalisation jusqu'à ce qu'ils aient refermé la porte derrière eux. Puis, guidés par Maman, nous avons traversé l'étendue de la place aussi vite que possible, c'est-à-dire aussi vite que Maman le pouvait. En ce temps-là, Luweena et moi avions encore le pied léger. Mais, sur le trottoir d'en face, ma mère et ma sœur sont tombées sur une flaque de bière et ont refusé de faire un pas de plus avant d'en avoir lapé la dernière goutte. Dans l'intervalle, mon angoisse avait migré des marges de ma conscience à son point le plus central et je me suis mis à trembler comme une feuille.

Au diable la nourriture ! pensais-je. Je voulais rentrer à la maison dans les plus brefs délais, retrouver la douce sécurité de la librairie, mais j'étais terrifié à l'idée d'être séparé de Maman. J'étais surtout terrifié par les camions qui nous frôlaient parfois dans un grondement d'enfer, leurs phares projetant des ombres gigantesques sur les murs. Maman, elle, ne levait même pas le nez, et, au bout d'un moment, Luweena non plus. Enfin, nous sommes repartis. Nous avons longé l'imposante silhouette aux fenêtres de style gothique plongées dans le noir de l'*Old Howard*, un théâtre autrefois célèbre, fermé depuis des années. Beaucoup de rats des bas-fonds vivaient là. D'après Maman, c'était un vrai coupe-gorge. Après avoir nettoyé toutes les flaques du pavé, nous avons fini par découvrir de quoi nous nourrir – hot-dogs, pickles, pains au lait, ketchup, moutarde – dans les grosses poubelles bleues derrière *Chez Joe and Nemo*. D'autres rats se trouvaient déjà là mais nous sommes restés à l'écart. Nous ne sommes pas une espèce très unie. Ensuite, nous avons fait un arrêt *via* le *Red Hat Bar* et son lot de flaques. De l'urine pour la plupart, mais il y avait aussi assez de mares d'alcool pour faire la joie de Maman, et celle de Luweena. L'atavisme, je suppose. Plus on se rapprochait de la maison plus elles jouaient avec le feu, marchant au milieu du trottoir sur Cambridge Street en chantant à tue-tête. Je me suis bien gardé de les

imiter. J'ai préféré rester collé aux immeubles ou au caniveau en prétendant ne pas les connaître. Pour dire la vérité, je me tenais éloigné dans l'espoir que, si le ciel leur tombait sur la tête, il me raterait.

J'essaie de raconter l'histoire véridique de ma vie et, croyez-moi, ce n'est pas facile. J'avais lu nombre des livres rangés sous le panneau FICTION avant d'avoir la moitié d'une idée de ce que le panneau signifiait ou de pourquoi certains ouvrages avaient été placés là. Je croyais lire l'histoire du monde. Aujourd'hui encore je dois sans cesse me rappeler, parfois d'une tape sur le crâne, qu'Eisenhower a vraiment existé alors qu'*Oliver Twist*, *non*. *Egaré dans le monde : épistémologie et terreur*. En réfléchissant à la façon dont j'ai retracé cette première sortie dans ce monde sans répit avec Maman et Luweena, je m'aperçois que j'ai négligé un léger incident. Un incident tout à fait anodin de mon point de vue, mais que vous me renverriez ingratement à la figure s'il était découvert. Je vous vois déjà en train de tourner sur votre fauteuil pivotant en hurlant de plaisir. En plus, ce n'était même pas vraiment un incident, mais une provocation, ou plutôt une tentative de provocation lancée par l'arrière-train poilu de Luweena.

Tandis que je la suivais dans l'allée, elle n'arrêtait pas, comme je l'ai déjà expliqué, de se trémousser sous mon nez. Et que ça monte et que ça descend. Le plus ridicule était qu'elle s'obstinait à garder la queue levée à un angle stimulant, un angle que je peux facilement qualifier d'audacieux. Audacieux et aguichant. Son derrière remplissait donc tout mon champ de vision, envahissait mon esprit et m'empêchait de penser à quoi que ce soit d'autre, nourriture et danger compris. Il y avait aussi les odeurs. Je suppose qu'il me sera difficile de vous faire comprendre cet aspect des choses, l'attraction irrésistible qu'exerce ce genre de fragrance. J'étais à deux doigts de me jeter sur elle, comme pris de démence. Mon bas-ventre semblait me pousser vers l'avant. Je m'imaginais lui sauter dessus par-derrière et enfoncer mes incisives dans la fourrure de son cou, tandis qu'elle cambrait son long dos musculeux, soulevait son cul et que, dans un couinement de délicieuse agonie, elle s'offrait à moi. C'était horrible. Mais, heureusement, très bref. Nous étions presque au bout de la ruelle, nous apercevions les lumières de Hanover Street. Un camion a remonté la rue en bringuebalant et ma passion soudaine, malgré sa virulence, s'est aussitôt dissipée. Il ne s'était rien passé et rien ne se passerait puisque nous n'étions plus qu'à quelques mètres, et donc à quelques minutes, du tournant de ma vie, l'instant où, une patte en l'air, je lèverais les yeux vers les anges. Laissez-moi vous ouvrir mon cœur : cette envie irrépressible de prendre ma sœur dans cette ruelle a représenté mon dernier désir sexuel normal. En sortant cette nuit-là

j'étais, en dépit de mon intelligence, un mâle plutôt ordinaire. À mon retour, j'étais bien parti pour devenir un être grotesque et pervers.



IV

Par-delà les murs de ma chère librairie, c'était chacun pour soi et Dieu pour tous. Dans ce monde, il n'y avait rien qui ne fût pas pensé pour répandre notre sang. Les chances de survivre à notre première année frôlaient le zéro. En fait, statistiquement parlant, nous étions déjà presque morts. Je n'en avais pas encore la certitude, mais je le sentais ; j'avais le genre d'intuition horrible qu'ont les gens sur le pont d'un navire en train de sombrer. Si des études littéraires servent à quelque chose, c'est bien à appréhender le funeste. Par ailleurs, rien ne vaut une imagination foisonnante pour ébranler votre courage. J'ai lu le *Journal* d'Anne Frank, je suis devenu Anne Frank. Quant aux autres, ils pouvaient bien être remplis de terreur, courir se réfugier dans un coin, pris de sueurs froides, dès le danger passé, c'était comme si de rien n'était, ils se remettaient à trotter le cœur léger. Et le cœur léger, ils avançaient dans la vie jusqu'à ce qu'ils se fassent aplatis, empoisonner ou briser la nuque par une barre de fer. Et moi qui leur ai survécu à tous, j'ai souffert mille morts. Pareil à un escargot, j'ai traversé la vie en laissant dans mon sillage une traînée luisante de peur. Après tout ce que j'ai vécu, ma mort, quand elle viendra, sera très décevante.

Une nuit, peu après notre virée d'orientation autour de Scollay Square, Maman est sortie tout là-haut comme à son habitude et n'est jamais revenue. Je l'ai aperçue une ou deux fois dans les mois suivants qui traînait avec les racoleuses derrière *Chez Joe and Nemo*, puis elle a complètement disparu. C'en était fini de notre petite famille. Après cet événement, chaque nuit a vu la fratrie amputée d'un de ses membres jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Luweena, Shunt et moi. Et puis, eux aussi ont fini par partir. Ils ont eu du mal à croire que je veuille rester. À leurs yeux, j'étais fou, mais inoffensif. Ils n'approuvaient pas du tout mon choix. Après tout, la librairie n'était pas un endroit pour vivre, Maman l'avait choisie dans l'urgence. Malgré nos anciennes querelles, ces derniers jours ensemble ont presque été touchants. Luweena m'a serré dans ses bras et Shunt m'a embrassé avant de me donner un petit coup dans l'épaule. Alors qu'ils se glissaient sous la porte fermée, je

leur ai lancé : “À la revoyure, bande d’enfoirés ! Sale vermine infrahumaine, va ! ; ” Je leur en ai vraiment mis plein la gueule et, après ça, je me suis senti mieux.

J’ai emménagé dans un petit coin que j’avais arrangé dans le plafond entre la Montgolfière et le Balcon, et d’où je pouvais garder un œil sur ce qui se passait tout en poursuivant mon éducation, la nuit dans le sous-sol, dévorant, désormais au sens figuré du terme, livre sur livre. Enfin, ce n’est pas tout à fait vrai. À force de vivre chaque nuit dans les interstices mystérieux entre lecture et nourriture, j’ai découvert un lien remarquable, une sorte d’harmonie préétablie, entre goût et qualité littéraire. Pour savoir si un livre valait la peine d’être lu, je n’avais qu’à grignoter une portion de l’espace imprimé. J’ai ainsi appris à utiliser la page de titre histoire de préserver le texte. “Bon à manger, bon à lire” est devenu ma devise.

Parfois, pour reposer mes yeux irrités, je partais faire de la spéléologie dans les conduits et les chambres secrètes construits par les ancêtres. Un soir, tandis que je me faufilais derrière une plinthe, je me suis heurté à un barrage en plâtre, une barrière que j’avais autrefois confondue avec un pan de mur alors qu’il s’agissait d’un tunnel dont on avait bouché l’accès. Les morceaux de plâtre étaient assez gros, anguleux et s’emboîtaient parfaitement, si bien qu’il m’a fallu du temps ainsi que des efforts considérables pour me frayer un chemin à travers et découvrir ce nouveau trou. C’était une belle ouverture quasi circulaire qui donnait directement sur la pièce principale du magasin. Rusés, ou simplement chanceux, mes ancêtres industriels l’avaient pratiquée derrière un vieux coffre-fort en fonte, à un endroit presque invisible. Le Balcon et la Montgolfière, si précieux fussent-ils, n’étaient à peine que des belvédères, des observatoires suspendus comme des miradors au-dessus de l’animation du commerce. Ils ne m’avaient pas permis d’accéder à la librairie et à son trésor infini de livres frais. Avec ce que je prenais pour un sens raffiné de l’ironie, je l’ai appelé le Trou à Rats. J’aurais aussi bien pu l’appeler la Porte du Paradis.

Après cette découverte, j’ai peu ou prou abandonné le sous-sol pour lui préférer les livres de qualité supérieure, à l’étage. Je les ai examinés pièce après pièce. Certains étaient reliés avec du cuir, leur tranche peinte à la feuille d’or. Personnellement, je préférais les livres de poche, surtout ceux de New Directions avec leur couverture noire et blanche, ou les ouvrages austères et sérieux publiés par Scribner. Si j’étais une personne qui lit dans les parcs, j’emporterais un de ceux-là avec moi. Le sous-sol s’était montré bon envers moi, mais c’est à l’étage que je me suis vraiment épanoui. Mon intelligence est devenue plus affûtée que mes dents. Très vite, j’ai pu m’envoyer un livre de quatre cents pages en une heure, ni avaler Spinoza en un jour. Parfois

je regardais autour de moi et tremblais de joie. Je ne comprenais pas pourquoi tout cela m'avait été accordé. Parfois aussi, j'imaginai que cela faisait partie d'un plan secret. Est-il possible que moi, malgré mon invraisemblable apparence, j'aie une Destinée ? me demandais-je. Et par Destinée, j'entendais le genre d'existence que mènent les personnages d'une histoire et qui, si chahutés, bousculés par les événements d'une vie soient-ils, sont finalement chahutés et bousculés avec une certaine cohérence. Dans les histoires, la vie a un sens, suit une direction. Même les plus stupides et insignifiantes, comme celle de Lenny dans *Des souris et des hommes*, parce qu'elles s'inscrivent dans une histoire, acquièrent au moins la dignité d'être des Vies Stupides et Insignifiantes, la consolation d'être des références en quelque chose. Dans la vie réelle, nous n'avons même pas cela.

Je n'ai jamais eu de courage d'un point de vue physique, ou d'une tout autre manière d'ailleurs, et j'ai toujours eu du mal à affronter la pure bêtise d'une vie ordinaire qui ne serait pas devenue une histoire, d'où ce besoin précoce de me rassurer avec l'idée ridicule que j'avais vraiment une Destinée. J'ai donc commencé à voyager, à travers l'espace et le temps, dans mes livres, à la recherche de cette Destinée. Je suis tombé sur Daniel Defoe qui m'a offert une visite guidée de Londres pendant la peste. J'ai entendu le sonneur de cloches lancer : "Sortez vos morts !", et j'ai respiré la fumée des corps en crémation. Mes fosses nasales s'en souviennent encore. Partout dans Londres, les gens mouraient comme des rats, et les rats mouraient autant que les hommes. Après quelques heures de cette atmosphère, il m'a fallu changer d'air. Je suis donc parti en Chine où j'ai emprunté un sentier raide qui zigzagait entre les bambous et les cyprès avant de m'asseoir un moment devant la porte ouverte d'une petite maison de montagne, en compagnie de ce bon vieux Du Fu. Silencieux, le regard fixé sur le brouillard qui montait en volutes blanches de la vallée, écoutant le vent souffler à travers les écrans de roseaux et la légère réverbération des cloches dans les temples au loin, nous étions chacun "seul avec dix mille peines". Après ça, j'ai de nouveau filé vers l'Angleterre – enjambant océans, continents et siècles aussi facilement que je descendais du trottoir – où j'ai construit un petit feu le long d'un chemin de terre pour que cette pauvre Tess, condamnée depuis le début, arrachant des navets dans un champ balayé par le vent, puisse chauffer un peu ses mains abîmées. J'avais déjà lu l'histoire de sa vie deux fois – je connaissais sa Destinée – et pourtant j'ai dû détourner les yeux pour dissimuler mes larmes. Puis j'ai voyagé avec Marlowe à bord d'un *steamer* délabré dans lequel nous avons remonté un fleuve africain à la recherche d'un homme nommé Kurtz. Ça pour le retrouver, on l'a retrouvé ! Il aurait mieux valu pour nous que ça n'arrive pas, d'ailleurs. J'ai également permis à des gens de se

rencontrer. J'ai invité Baudelaire sur le radeau de Jim et Huckleberry Finn. Ça lui a fait le plus grand bien. Et parfois, j'ai aussi apporté un peu de joie à certains. J'ai marié Keats à Fanny avant qu'il ne meure. Je ne pouvais pas le sauver, mais vous auriez dû les voir le soir de leur mariage à Rome, dans cette petite *pensione*. À leurs yeux, c'était un palais de conte de fées. Je laissais les livres pénétrer mes rêves, et parfois je me rêvais jouant un rôle dans ces mêmes livres. Je tenais Natacha Rostova par sa taille si fine, sentais sa main sur mon épaule, et nous dansions, comme flottant sur les envolées de la valse, d'un bout à l'autre de la salle de bal parquetée, jusque dans le jardin où l'on avait suspendu des lanternes en papier, tandis que des lieutenants de la garde impériale à fière allure roulaient furieusement leur moustache.

Vous riez. Vous avez raison de rire. Fut un temps – et ce malgré ma mine déplaisante – où j'étais un incorrigible romantique, vous savez, ces créatures ridicules. Et aussi un humaniste, tout aussi incorrigible, tout aussi ridicule. Pourtant, en dépit de ces défauts – à moins que ce ne soit grâce à eux –, j'ai pu rencontrer un tas de gens merveilleux, dont bon nombre de génies, alors que j'en étais encore à mes balbutiements. J'entretenais des conversations avec tous les Grands. Dostoïevski et Strind-berg, par exemple. Parmi eux, j'étais prompt à discerner les compagnons de souffrance, les hystériques comme moi. Et d'eux, j'ai retenu une leçon très précieuse : le degré de folie n'est pas proportionnel à la taille.

De plus, il n'est pas nécessaire de croire aux histoires pour les aimer. J'aime toutes les histoires. J'aime l'idée de progression, de début, de milieu et de fin. J'aime la lente accumulation d'éléments de compréhension, les paysages brumeux de l'imaginaire, les promenades labyrinthiques, les pentes boisées, les étangs réfléchissants, les revirements tragiques et les quiproquos comiques. La seule littérature que je hais de toute mon âme est la littérature consacrée aux rats, souris comprises. Je méprise ce brave vieux Ratty dans *Du vent dans les saules*. Je pisse à la raie de Mickey Mouse et Stuart Little. Si affables, si *mignons* avec leurs petites pattes, ils me restent en travers de la gorge comme de grosses arêtes de poisson.

Aujourd'hui, alors que la fin est proche, je ne peux plus croire que tant de gens aient une Destinée à accomplir dans la vie réelle et j'ai la certitude qu'elle ne frappe jamais les rats.

Mon intelligence, mon tact, la délicatesse et le raffinement de mes sentiments ainsi que mon érudition grandissante ne réduisaient toutefois pas la lourdeur de mes handicaps. Lire est une chose, parler en est une autre, et je ne fais pas ici référence à l'éloquence du tribun. Non pas que je souffrisse de phobie sociale, même si c'était en fait le cas. Non, je parle de la simple utilisation de la voix – je n'en étais tout

bonnement pas capable. Moi dont la loquacité frôlait le bavardage, j'étais condamné au silence. La vérité est que je n'avais *pas* de voix. Toutes ces merveilleuses phrases virevoltant dans ma tête comme autant de papillons tournoyaient en fait dans une cage dont elles étaient prisonnières. Tous ces termes charmants que je retournais dans ma bouche et goûtais dans le silence étouffé de ma pensée étaient aussi inutiles que les milliers, voire les millions de mots que j'avais arrachés à des pages de livres puis avalés, fragments incohérents de romans, de pièces, de poèmes épiques, de journaux intimes et de confessions scandaleuses – tout disparaissait avec l'eau du bain, paroles muettes, vaines, gaspillées. Le problème est physiologique : je n'ai pas les cordes vocales adéquates. J'ai passé des heures à déclamer des vers de Shakespeare. Je ne suis jamais parvenu à prononcer autre chose que de vagues et inintelligibles variations d'un couinement. Entre en scène Hamlet, poignard à la main : *Couic, couic, couiiiic*. (Le rôle est interprété par Firmin, rapidement écrasé sous une déferlante de huées et de coussins de fauteuils.) Je me débrouille mieux avec Macbeth lorsqu'il dit que la vie est une fable racontée par un idiot, qui ne signifie rien : dans ce contexte particulier, quelques couinements pathétiques passent assez bien. Quel bouffon je fais ! Je ris pour ne pas pleurer – ce dont, bien sûr, je ne suis pas capable. Rire non plus, d'ailleurs, hormis intérieurement, ce qui est plus douloureux que les larmes.

C'est à l'époque de mon exploration des tunnels – j'étais encore très jeune, je maîtrisais tout juste les classiques pour enfants et ne possédais qu'une idée floue du monde – que je me suis vu dans une glace pour la première fois. Sous l'enseigne TOILETTES s'en trouvait une autre qui disait VEUILLEZ NE PAS OUBLIER DE FERMER LA PORTE. Et les gens respectaient la consigne. Entre le bruit de cataracte et celui des pas dans l'escalier, on entendait toujours le cliquetis menaçant d'un loquet. J'étais caché derrière le chauffe-eau le jour où il y a eu un silence, plus retentissant que n'importe quel cliquetis. J'ai tout de suite su ce qui s'était passé et, une fois la librairie close cette nuit-là, je suis sorti dans la lumière vacillante. La porte des TOILETTES était ouverte, une ampoule éclairait la petite pièce sur laquelle elle s'ouvrait, plus lumineuse que tout ce que j'avais pu imaginer. J'ai d'abord été ébloui par tant de lumière puis impressionné par les blocs de porcelaine qui s'élevaient à l'intérieur. Leur forme s'apparentait à celle des autels que j'avais vus dans *La Bible illustrée pour les enfants*. J'ai donc cru que j'entrais dans une sorte de temple. Les surfaces lisses et blanches ainsi que les équipements argentés avaient un air très solennel. (À cet âge-là, j'avais encore du mal à distinguer le solennel du sanitaire.) J'ai commencé par explorer le bord d'un bassin ovale à moitié rempli d'eau et souillé de traînées marron, puis j'ai grignoté un

bout de rouleau de papier blanc très doux accroché au mur juste à côté. Il avait un goût d'Emily Post, la grande prêtresse de l'étiquette et des convenances. De là, j'ai pu atteindre d'un bond l'autel qui surplombait la cuvette. J'ai découvert un autre bassin, mais vide celui-ci, avec, au fond, un trou circonscrit par une bague en argent. Au-dessus était accroché de travers un miroir doté d'un cadre en métal, dans lequel tanguait dangereusement la pièce derrière moi. Bien qu'encore assez limité intellectuellement, j'ai tout de suite compris le principe de la chose. Je me suis donc mis en équilibre sur mes pattes arrière au bord du bassin et, m'étirant aussi haut que possible, je me suis vu en entier pour la première fois. Sachant évidemment à quoi ressemblaient les membres de ma famille, j'aurais dû pouvoir déduire ma propre image de la leur. Pourtant, nous étions si différents, à tant d'égards, que j'avais présumé – délibérément, je m'en aperçois aujourd'hui – que mes traits physiques ne correspondraient pas non plus aux leurs.

Au final, me voir pour la première fois n'a pas été comme de voir n'importe quel rat. J'ai vécu cette expérience de manière bien plus personnelle, et bien plus douloureuse. S'il était facile de soutenir la vue des formes disgracieuses de Shunt ou de Peewee, j'ai eu beaucoup de mal à supporter ma propre laideur. J'ai bien sûr réalisé que l'intensité de cette souffrance était très exactement proportionnelle à l'énormité de ma vanité, mais cette pensée n'a fait qu'aggraver la situation. En plus d'être laid, j'étais vaniteux – ajoutant le ridicule au reste. Je me tenais là, me dandinant légèrement, visible jusqu'au moindre détail irréfutable – petit, poilu, large de hanches et rétro-prognathe. Firmin : *fur-man*, prononcé à l'anglaise, l'homme à peau de bête. Ridicule. C'est le menton, ou plutôt son absence, qui m'a causé la douleur la plus vive. Il semblait pointer – non que cette non-entité fût capable d'un geste aussi audacieux – un manque grossier de fibre morale. Et puis je trouvais que ces yeux noirs globuleux me donnaient un air grenouillesque tout à fait repoussant. En bref, c'était un visage sournois, malhonnête, dont il fallait se méfier, celui d'un pauvre type. Firmin le vaurien. Mais ces défauts – menton inexistant, nez pointu, dents jaunes, etc. – n'étaient rien en comparaison de l'impression globale de laideur. Même à cette époque où ma conception de la beauté se bornait aux dessins d'*Alice au pays des merveilles* par Tenniel, je savais que ce que j'avais devant moi *était* laid. Le contraste, ce fossé si douloureusement infranchissable, s'est encore accentué lorsque des créatures aussi sublimes que Ginger, Fred, Rita, Gary, Ava et toutes les Mignonnes me sont devenues familières. Ce n'était pas tolérable.

À partir de là, je me suis escrimé à éviter de croiser mon reflet. Rester loin des miroirs n'était pas difficile, mais pour les fenêtres et les

enjoliveurs, c'était une autre paire de manches. Dès que je m'apercevais dans l'un d'eux, j'étais saisi d'horreur, comme si j'avais vu un monstre. Très vite je constatais que le monstre n'était que moi, encore, et, là, je ne peux même pas vous décrire la peine qui m'étreignait. J'ai donc mis au point une petite astuce : dès que ça arrivait, au lieu de me dire "C'est moi" et d'éclater en sanglots, je pensais "C'est lui" et détalais au plus vite.

Durant cette période et surtout après avoir déniché cet accès au rez-de-chaussée, j'ai brûlé la chandelle par les deux bouts. À l'exception des jours où la faim me poussait à aller chaparder de la nourriture à l'extérieur, je profitais de la nuit pour lire et voyager dans la librairie, et passais la plupart de mes journées fourré dans la Montgolfière ou au Balcon, effrayé à l'idée de perdre une seule miette de l'activité du magasin. Par deux fois, j'étais si épuisé le soir venu que je me suis endormi sur un livre pour me réveiller en sursaut le lendemain matin au bruit d'une clé qu'on enfonçait dans la serrure – Norman qui arrivait pour l'ouverture – et j'ai eu juste le temps de bondir jusqu'au Trou à Rats. Une autre fois, j'ai failli tomber de la Montgolfière alors que je piquais du nez à mon poste.

C'est depuis cet emplacement que, quelques semaines plus tôt, j'avais aperçu Norman pour la première fois. Je ne l'avais toutefois pas vu en entier, juste le dôme brillant de son crâne ainsi que le dessus de ses épaules et de ses bras. Il n'était d'ailleurs pas encore Norman, mais seulement le Propriétaire du Bureau. Il m'a fallu un bon bout de temps avant de trouver le courage d'observer l'activité du magasin pendant les heures d'ouverture depuis la Montgolfière. Et puis un jour, tôt dans la matinée, j'ai fini par y arriver. En dehors du craquement plaintif du fauteuil et du crissement occasionnel du papier, il n'y avait pas un bruit. C'est donc avec la plus grande précaution que j'ai hasardé un coup d'œil par la Fissure Secrète et que je l'ai vu, là, à son bureau. Les avant-bras calés sur les accoudoirs, il lisait le journal. Grâce à ma vue exceptionnelle, j'ai pu lire le journal moi aussi, mais à ce moment précis j'étais davantage intéressé par le texte qu'offrait le crâne dégarni de Norman. Ma vie a été marquée par une série de coïncidences extraordinaires – que j'ai longtemps prises pour preuve que j'étais en possession d'une Destinée – et il s'avère que, juste avant que mon regard ne tombe pour la première fois sur l'occiput de Norman, j'avais appris une ou deux choses sur l'étude des caractères en fonction de la forme du crâne.

Je travaillais à la section LIVRES RARES ET PREMIÈRES ÉDITIONS depuis la semaine précédente et je venais de passer une partie de la nuit penché sur l'ouvrage de Franz Joseph Gall, *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, un ouvrage révolutionnaire sur la phrénologie. Si de prime abord l'idée que l'on

puisse définir la personnalité de quelqu'un à partir des bosses et des creux de son crâne me laissait perplexe, une palpation méthodique de ma propre caboche – au moyen d'une de mes pattes avant – avait révélé de fortes protubérances (à la limite de la difformité) pile aux endroits où on les attendait. Le bombement sur mon front – comme une espèce de verrue que j'avais l'habitude de tâter dans mes moments de confusion – indiquait, d'après Gall, un don prodigieux pour la linguistique, tandis que les stries sous mes yeux me donnant l'air d'un raté étaient en fait la marque d'un esprit élevé. J'ai aussi découvert, à la base de mon crâne, quelques bosses dites d'"alimentativité" et d'"attachement" révélant – puis-je vraiment le nier ? – une "tendance à forger des liens forts avec les autres" ainsi qu'une "inclination à la luxure et à l'appétit sexuel". Enfin, pour le simple plaisir de montrer que même un crâne est capable d'un peu d'ironie, mes tempes présentent des rides légères mais visibles produites par des poussées d'irrépressible Espérance.

Depuis mon observatoire, j'ai dessiné la carte des monts et des vallées composant le caillou de Norman. Les signes de l'intelligence, de l'esprit, de la puissance intellectuelle, de la fermeté étaient clairs comme le jour, à l'instar de – et j'en viens au plus impressionnant – ce monticule à la forme régulière qui désigne la "philogéniture" ou, ainsi que Gall le définit : "un sentiment particulier qui mène d'aucuns à s'occuper et prendre soin d'une progéniture sans défense". La découverte de la vraie nature du Propriétaire du Bureau m'a rempli de joie – pour la première fois de ma vie, je ne me sentais pas seul au monde. J'étais en sécurité – comme aurait pu le dire Gall –, j'éprouvais un grand sentiment d'attachement. C'était le coup de foudre.

Ici, je crois entendre quelques grognements d'impatience, les pieds d'une chaise qui raclent le sol, un reniflement délibéré. La vue de mon bonheur, j'imagine, vous engage à pointer du doigt l'évidence douloureuse et vous vous demandez tout haut s'il ne m'était jamais venu à l'esprit que je n'entrais pas dans la catégorie "progéniture". La réponse la plus courte est : non, jamais. En me retournant sur le passé, je me rends compte que cette quasi-tragédie, dont je vais vous entretenir sous peu, prend sa source dans le simple fait que Norman n'était pas complètement chauve. L'étude de son caractère, si sérieuse fût-elle, fut faussée par une touffe de boucles brunes mal coupées qui lui couvraient les tempes. Si j'avais pu me percher sur son épaule afin d'explorer ces tempes avec mes pattes, je suis persuadé de ce que j'aurais trouvé : des saillies en forme de croissant synonymes d'une "destructivité" encouragée par une paire d'éperons symboles de "sécritivité". Mais ceci appartient au futur. À ce moment-là, je pouvais encore décemment glisser la légende suivante sous l'image

représentant Norman à son bureau : LE PREMIER HUMAIN QUE F. AIT
JAMAIS AIMÉ.





V

Si je voyageais dans mes livres, en revanche, je ne les mangeais plus, et me procurer de la nourriture – sous sa forme la plus triviale, illettrée – posait sans cesse problème. J'étais obligé de sortir chaque nuit, de prendre mon courage à deux mains et de passer sous la porte de la cave en rampant afin d'aller fourrager autour de la place. Je me pressais parmi les ombres, rampais le long des canalisations, courais d'un pan de ténèbres à un autre. *Journal d'un rôdeur noctambule*. Alors que l'année s'écoulait, les jours devenant plus froids, puis plus chauds, j'ai commencé à remarquer des changements dans le quartier et je ne parle pas de l'apparition tardive de quelques pauvres touffes d'herbe ou de jonquilles anémiées. Au contraire, les métamorphoses paraissaient d'autant plus flagrantes comparées à ces maigres bourgeonnements. Des commerces fermaient à presque tous les coins de rue, et, la nuit venue, les allées transversales se vidaient plus tôt que d'ordinaire, phénomène qui touchait même Scollay Square. Excepté les marins agglutinés à l'entrée des bars, il n'y avait plus personne dehors après onze heures. Les immeubles collectionnaient de plus en plus les carreaux cassés, qui étaient souvent laissés en l'état ou remplacés par des planches de contreplaqué. Les ordures s'empilaient dans les ruelles et jusque sur les trottoirs devant certains magasins. On abandonnait des voitures qui finissaient désossées par les pilleurs. Les bâtiments en briques eux-mêmes semblaient se tasser avec l'âge comme si, imitant les petits vieux ou les rats décrépits, ils avaient perdu la volonté de se tenir debout. Les rats s'installaient dans les voitures et construisaient des tanières confortables dans les sièges.

Parfois, je tombais sur un ancien de la bande. Eux aussi avaient beaucoup changé depuis leur départ. Les joues creuses, l'air sournois et la panse relâchée, ils composaient des personnages à l'allure déplaisante – au point que je les reconnaissais à peine. De leur côté, ils aimaient souvent faire semblant de ne pas me remettre. Ils étaient toujours pressés – courant après des rumeurs de repas gratuits ou fuyant la flicaille – mais parfois l'un d'eux s'arrêtait pour tailler le bout de gras, me donner des nouvelles et, pourquoi pas, me conseiller des

endroits où je pouvais trouver un morceau à manger. Informations généralement erronées, histoire de m'envoyer dans la mauvaise direction. Au fond, ils n'avaient pas tant changé – à leurs yeux, j'étais toujours un crétin fini. C'est à l'occasion d'une de ces rencontres que j'ai appris la mort de Peewee, renversé par un taxi la veille au soir. Shunt a désigné depuis le trottoir où nous nous tenions un carré de fourrure au milieu de Cambridge Street, une espèce de petit tapis. Même si Peewee n'avait jamais eu d'égards pour moi, le voir dans cet état m'a fait un choc. Dans ma tête, j'ai planté deux mots à côté de son nom : EXISTENCE et RIDICULE.

Et quels mots accolais-je au mien ? Quand j'avais le cafard : CLOWN GROTESQUE et même RAT, mais quand j'étais de bonne humeur – ce qui m'arrivait souvent à l'époque –, HOMME D'AFFAIRES. Les livres étaient mon affaire – vente et échange. Depuis la Montgolfière ou le Balcon, j'apprenais le métier. Penché au maximum hors de la Montgolfière, risquant la chute à tout moment, je lisais le journal du matin par-dessus l'épaule de Norman. Parfois, selon comment il plaçait sa tasse de café, je pouvais voir mon reflet dans le liquide sombre – pas très appétissant à l'heure du petit-déjeuner. Norman aussi était un vrai lecteur. Il tâtonnait sur le bureau comme un aveugle à la recherche de sa tasse, puis s'en saisissait et l'approchait de ses lèvres sans jamais quitter le journal des yeux. L'arôme du café flottait jusqu'au plafond qu'il ne quittait plus. J'adorais cette odeur, même si je n'ai eu l'opportunité d'en apprécier le goût que beaucoup plus tard.

Un jour, dans un bar, un homme m'a demandé quel goût, “en gros”, avaient les livres. J'avais une réponse toute prête, mais pour qu'il ne se sente pas totalement idiot, j'ai fait comme si je réfléchissais un instant avant de répondre : “Cher ami, étant donné le gouffre qui sépare vos expériences des miennes, je ne pourrai vous décrire au plus près cette saveur singulière, mais je peux tout de même vous dire que, *en gros*, les livres ont un goût identique à l'odeur du café.” Avec ça, il en avait pour son argent et, à la façon dont il est retourné à son verre, j'ai deviné que je lui avais donné matière à penser. À présent que je suis de nouveau seul, il ne m'arrive plus jamais de sentir l'odeur du café. Encore un autre de ces plaisirs qui ont disparu de ma vie.

Après les journaux du matin, j'écoutais Norman mener des transactions avec les clients. Beaucoup d'entre eux – pour ne pas dire la plupart – étaient de vrais lecteurs espérant acquérir quelques bons livres pour une somme modique. S'ils n'avaient pas déjà un titre en tête en entrant ou si leurs recherches semblaient hésitantes, Norman le remarquait à tous les coups et savait toujours comment les mettre sur la bonne voie. C'était un vrai Sherlock Holmes quand il s'agissait de deviner la personnalité de quelqu'un en fonction de son apparence. En

un clin d'œil, il pouvait prédire le genre de livres qu'il cherchait d'après ses habits, son accent, sa coupe de cheveux, et même sa façon de se tenir. Il tombait toujours juste et n'aurait jamais proposé *Les Plaisirs de l'enfer* à celui qui se serait régalé du *Docteur Jivago*. Et vice-versa – Norman Shine n'avait rien d'un snob. Il était petit avec un gros arrière-train. Son visage – qui semblait plus large que long – possédait une toute petite bouche dont il pinçait les lèvres quand on lui parlait. Posez-lui une question, demandez-lui s'il a *Dombey et fils* de Dickens ou *La Vie de Marianne* de Marivaux, et regardez les coins de sa bouche se relever. C'était comme de tirer sur les cordons d'une bourse ou de toucher les tentacules d'une anémone. Peu importe que la question soit ordinaire – "Qui a écrit *Guerre et Paix* ?" "Où sont les toilettes ?" –, il baisse la tête pour vous observer par-dessus ses lunettes, pince les lèvres, et réagit comme si c'était l'interrogation la plus profonde jamais formulée. Puis l'anémone oubliait sa peur, les cordons se relâchaient, sa bouche s'ouvrait pour dessiner le plus doux des sourires, et, levant l'index comme s'il voulait savoir par où soufflait le vent, il annonçait : "Salle du fond, étagères de gauche, au bout de la troisième en partant du bas" ou quelque chose d'approchant. Avec sa bouille chauve et sa couronne de cheveux en forme de fer à cheval, il ressemblait à un moine jovial. En fait, je le confondais souvent avec frère Tuck.

Les samedis après-midi, surtout lorsqu'il faisait beau, le magasin était bondé. Norman abandonnait alors son bureau près de l'entrée pour renseigner les clients. Quel bonheur de le voir dans ces moments-là, fendait la foule avec grâce, pareil à un mousquetaire. Il était Athos, calme et réservé, s'emportant rarement, mais mortellement dangereux lorsqu'on le provoquait. Une question l'attaquait par-derrière et il faisait volte-face, pointait sa rapière vers le haut de l'étagère d'où il redescendait *Mort à Venise*, étincelant, empalé comme un poisson sur une lance. Une nouvelle demande le faisait se ruer dans une autre allée, tourner au coin d'une étagère, feinter en partant sur la gauche vers les œuvres de jeunesse puis, s'accroupir pour plonger vers la droite – et là, embrocher à la pointe de son épée, *La Bonne Cuisine de nos grands-mères*. Une troisième requête, cette fois d'une vieille femme en imperméable, laide et voûtée, mais toujours accueillie avec la même déférence. Un salut bas, une pirouette chevaleresque, deux piqures rapides comme l'éclair et *Puissance de la pensée positive* ainsi que *L'Arthrite, le soulagement au bout de vos doigts* étaient déposés à ses pieds. Bravo mon vieux Athos, bravo *[\[1\]](#) !

C'était les jours de pluie que Norman était le plus attachant, quand aucun client n'arpentait la librairie, mais qu'il parcourait les allées armé d'un gros plumeau en plumes de dinde, époussetant par-ci

par-là, chantonnant ou sifflotant pendant qu'il faisait le ménage. À le voir, je me disais qu'il était bien agréable d'être humain. Moi aussi j'appréciais les jours de pluie. bercé par le clapotis de l'eau, je somnolais parfois à mon poste. Il m'arrivait de faire des cauchemars où je mourais dans d'atroces souffrances, écrasé par un dictionnaire *Webster* en édition complète ou hurlant, aspiré par un égout. Puis je me réveillais dans la chaleur du magasin au doux bruissement de la pluie qui se mêlait au murmure du plumeau et j'étais heureux.

Pendant ce temps, le reste du monde ressemblait de plus en plus à un endroit dont je ne voulais plus trop faire partie. Durant notre sortie d'orientation, Maman s'était beaucoup plainte de notre ingratitude à son égard, elle qui se donnait tant de mal pour nous montrer les meilleurs coins pour le ratissage-grattage. Ces reproches étaient ridicules. De mon point de vue, elle nous avait surtout montré un tas de pièges à rats, ce qui n'incite pas à la gratitude. Le *Rialto Theater* constitue la seule exception, mais, rien que pour cela, je ne la remercierai jamais assez. Pas de *Rialto*, pas de désir. Pas de désir, pas de Mignonnes. Pas de Mignonnes, et... quoi au juste ? Sans Mignonnes, vous avez un rongeur solitaire remâchant son désespoir à l'heure de la fermeture des parcs et jardins. Finalement, les membres de ma famille étaient bienheureux. Avec leur imagination atrophiée et leur mémoire immédiate, ils ne demandaient pas grand-chose en dehors d'occasions de se nourrir et de forniquer, qu'ils trouvaient en assez grand nombre pour leur durer toute une vie. Ce n'était pas ainsi que j'entendais mener mon existence. Comme un idiot, j'avais des aspirations. Par ailleurs, je vivais dans la terreur. Le *Rialto* se démarquait du reste de ce quartier déprimant parce qu'il s'en dégageait un air de sécurité relative. On pouvait toujours y dénicher de quoi manger, nourriture que l'on pouvait ingurgiter calmement sans s'inquiéter de la calamité qui n'allait pas tarder à nous tomber sur la tête et qui risquait de nous transformer en tapis de bain, comme Peewee. Cinéma autant que refuge pour la nuit, le *Rialto* gardait ses portes ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La moitié des spectateurs ne venaient là que pour dormir – c'était meilleur marché qu'une chambre et plus chaud que la rue. Le *Rialto* portait le doux surnom de La Démange Théâtre. La plupart des rats l'évitaient à cause de la vermine, une population vorace composée de poux et de puces, mais aussi à cause de la puanteur – celle des personnes âgées, des pauvres, de la sueur et du foutre – mélangée à l'odeur infecte des pesticides et des désinfectants déversés dans les allées une fois par semaine. Mais pour moi, vu mon tempérament, cela me paraissait un bien faible prix à payer. Le *Rialto* passait en boucle une quarantaine de films, projetés en journée et le soir, visant à maintenir une piètre façade de respectabilité. Puis à minuit, une fois les citoyens et leurs

censeurs au fond de leur lit, à l'heure où les flics pouvaient sans risque fermer les yeux, le cinéma projetait des œuvres pornographiques. Sur le coup de minuit, les images vacillantes pleines de rayures de Charlie Chan ou de Gene Autry s'arrêtaient en milieu de bobine dans un bruit métallique. S'ensuivaient une obscurité totale, quelques minutes vite écoulées de toussotements et d'agitation avant que le projecteur se remette à ronfler. Alors, même le son paraissait plus jeune, plus clair. Le changement était spectaculaire.

Même si le *Rialto* avait beaucoup à offrir, il était peu fréquenté, de sorte que je pouvais facilement me faufiler le long des rangées vides et récolter avec un discernement minutieux les restes les plus appétissants de barres chocolatées, de pop-corn et même parfois de hot-dogs ou de jambon fumé (les nuitards apportaient souvent leur repas avec eux) tandis que le faisceau du projecteur, pareil à celui d'un phare, traversait la salle. Toutefois, cette profusion de victuailles n'était pas la seule chose qui m'attirait au *Rialto*. En effet, sur cet écran de minuit se mouvaient des créatures aussi nues et imposantes que des amazones, semblables à celles dont la beauté m'avait cloué sur place devant le *Casino Theater*, des semaines plus tôt. Si ce n'est que, là, elles ne portaient même pas de rectangles noirs sur les seins ou le haut des cuisses. Elles n'étaient pas non plus figées dans une pose photographique. Elles se déplaçaient comme de vraies créatures en Technicolor, dansaient et se contorsionnaient parfois sur des tapis à l'évidence faits en peaux de bêtes plus poilues que Peewee. Elles se contorsionnaient seules ou avec des hommes – des sortes de bébés rats géants au physique tout en muscles et veines saillantes, dont la présence vulgaire me paraissait personnellement superflue et répugnante. Comme je désirais ces peaux lisses aussi soyeuses que celle d'un chamois – les sentir, les toucher, les goûter ; ces chevelures épaisses qui tombaient en cascade – enfouir mon visage dedans, m'évanouir. J'avais bien conscience de ce que les membres de mon espèce putative, les rares représentants qui s'aventuraient dans ce cinéma, penseraient de ces êtres à la peau de velours. Là où je discernais des anges, ils ne verraient que des bipèdes hideux, marchant d'un pas lourd, imberbes et vains. Et s'ils ne riaient pas, c'était uniquement parce qu'ils ne riaient jamais.

L'attraction qu'exerçaient sur moi ces incroyables et fascinantes créatures était si forte que j'ai sacrifié des heures voire des jours à la librairie juste pour les regarder. Une fois de plus, il me faut sortir ma longue-vue. Tremblant d'impatience, j'attends que mes yeux s'habituent à l'obscurité vacillante. Scrutant ce *Rialto* reconstitué, fait de rêve et de souvenir, je balaie l'espace jusqu'à ce que je retrouve ma jeune personne, le créateur négligent de la ruine que je suis devenue, enfermé dans le rond de l'objectif : je tiens entre mes pattes ce qui

ressemble à un bout de Snickers et je suis perché sur un siège du premier rang parmi les ronfleurs ivres, les mendiants masticateurs, les baveurs, et les adeptes de la masturbation. Tout en grignotant sans bruit, je contemple le lent effeuillage, les ondulations préliminaires et les folles acrobaties des êtres que j'ai fini par simplement considérer comme "mes Mignonnes". Mâcher, contempler, contempler, mâcher, complètement émerveillé, complètement heureux. Je n'ai pas honte. Parfois je me dis que tout ce dont on peut avoir besoin dans la vie, c'est beaucoup de pop-corn et quelques Mignonnes.

Norman se fournissait en livres lors de liquidations d'héritage, ce qui représentait pour moi la seule tristesse de ce métier. Quand il rentrait d'une de ces ventes, le vieux break Buick aux garnitures boisées était si chargé que, lorsqu'il reculait pour se mettre cul à la porte du magasin, le pare-chocs raclait le trottoir. Ensuite, Norman baissait le hayon, puis sortait les volumes par brassées entières qu'il déposait à côté de son bureau en piles qui lui arrivaient jusqu'à la taille. Au cours des jours suivants, il les ouvrait un à un pour y inscrire un prix au crayon. Je détestais cet aspect du travail. Je détestais lire toutes les inscriptions pardessus son épaule : "À mon cher Peter pour notre cinquantième anniversaire de mariage" (dans les *Rubâyat* d'Omar Khayam), "Ce livre m'a été offert par feu ma chère Violet Swain lorsque nous avons toutes deux dix-sept ans" (dans *L'Attrape-Cœur*), "A Mary, que ce livre lui apporte réconfort" (dans les *Sermons* de John Donne), "En simple souvenir de ces quinze jours dans notre paradis italien" (dans *Les Pierres de Venise* de Ruskin), "La folie n'est que le génie incompris – prie pour moi" (dans les *Chants d'innocence et d'expérience* de William Blake), "Je vis, je meurs ; j'ai vécu, je suis mort, je mourrai, je veux vivre" (dans *Crainte et Tremblement* de Kierkegaard). Il y en avait des dizaines de ce genre dans chaque chargement. C'était obscène. Ils auraient dû enterrer ces livres avec leurs propriétaires, comme les Egyptiens, pour les protéger des autres gens, plus tard, mais aussi pour leur donner de quoi lire au cours de ce long voyage à travers l'éternité.

Dans la plupart des cas, Norman fixait le prix à moins de un dollar, mais il avait l'œil pour repérer les ouvrages de valeur et possédait un don pour le secret – rappelez-vous les bosses au-dessus de ses oreilles. Dès qu'il remarquait un livre rare pendant une de ces ventes, il n'en soufflait mot à personne afin de l'acquérir pour une poignée de cerises. Ainsi, un livre payé un *nickel* pouvait atterrir dans la vitrine des livres rares et être vendu mille dollars le lendemain. Quand les collectionneurs venaient voir les nouveautés, ils enfilaient des gants en coton blanc avant de toucher quoi que ce soit alors que Norman avait transporté certains de ces ouvrages en vrac dans son

break quelques jours plus tôt. Mais n'allez pas le répéter aux collectionneurs ! Ils s'asseyaient, sérieux comme des papes, tenant les livres entre leurs mains gantées avec autant de délicatesse que s'il s'était agi de nouveau-nés, et parlaient de provenance, de première édition, d'autographe et du grand Rosenbach. Certains en connaissaient un sacré rayon sur l'histoire des livres, mais dans ce domaine Norman restait insurpassable, et il n'y avait pas moyen de l'arnaquer. Il était incroyable. J'en suis même venu à croire qu'il savait tout. Dans mon esprit, j'avais depuis longtemps remplacé la légende Propriétaire du Bureau par d'autres, telles que L'ÉPÉISTE ou LE PORTEUR DE LA CLÉ DU SAVOIR. De la clé à saint Pierre, il n'y avait qu'un pas que j'ai franchi allègrement. Et c'est ainsi que, dans ma tête, je me suis mis à confondre l'image de Norman Shine avec l'idée de sainteté.

Un autre aspect intéressant de ce métier rapprochait Norman du projectionniste caché du *Rialto*. Vous voyez, en plus des livres d'occasion en bon état sur les étagères, des volumes très usés dans le sous-sol et des ouvrages rares dans les vitrines, il y avait aussi des livres dans le vieux coffre-fort devant le Trou à Rats. C'étaient les textes interdits, des livres de poche à couverture blanche publiés par Olympia Press ou Obelisk Press et rapportés de Paris sous le manteau. Ils s'intitulaient *Tropique du Cancer*, *Notre-Dame-des-Fleurs*, *L'Homme de gingembre*, *Le Festin nu* ou *My Life and Loves*. Les clients que ces livres intéressaient prononçaient leur titre dans un murmure. Si Norman connaissait déjà la personne, ou que, après avoir évalué le client (puisque ces demandes émanaient toujours d'hommes), il décidait de lui faire confiance, le déguisement de frère Tuck disparaissait : les yeux ronds s'étrécissaient, sa petite bouche en portefeuille n'était plus qu'une fente sévère. J'avais l'impression de voir un nouveau film – l'agent secret de la Résistance française fournissant de faux papiers, ou un intermédiaire de la pègre faisant passer des diamants volés. "Un instant, je vous prie", disait-il en lançant des coups d'œil furtifs autour de lui. Puis, accroupi devant le coffre-fort pour mieux en cacher le contenu, il glissait adroitement le produit de contrebande dans un banal sac en papier kraft, un qui n'était pas estampillé PEMBROKE BOOKS. Dans la manœuvre, il s'échappait du coffre-fort un petit parfum de Paris – Gauloises bleues, vin rouge, pot d'échappement – qui montait jusqu'au plafond où il se mélangeait à l'odeur du café. Et je me disais : Ce bon vieux Norman est en train de rompre une lance pour la liberté, ce qui montre que, avant même de rencontrer Jerry Magoon, au fond de moi, j'étais déjà un révolutionnaire. Cela prouve aussi que je me voilais la face sur un point pourtant évident : mis à part son combat pour la liberté, Norman réalisait surtout une bonne affaire. À présent, je comprends que Norman était un personnage trouble. Mais, à l'époque, le seul personnage trouble que je

connaissais, c'était moi.

Toutes ces nouvelles expériences ont bouleversé mon esprit qui, entre *Pembroke Books* et le *Rialto*, ne savait plus à quel saint se vouer. Pour moi, ces deux lieux étaient comme des temples rivaux se disputant mon adoration – des sages et des arhats d'un côté, des anges de l'autre. Parfois je cédaï à l'un, parfois à l'autre. Lorsque la balance penchait du côté du *Rialto*, j'y restais souvent toute la nuit. Je profitais ainsi de la programmation de la journée sans avoir à me déplacer à la lumière du jour. Parmi les nombreux films en noir et blanc qui passaient en boucle, en dehors de ceux de Charlie Chan et de Gene Autry, on pouvait voir des westerns, des films de gangsters, des comédies musicales, des films avec Joan Fontaine, Paillette Goddard, James Cagney, Abbott et Costello, ou Fred Astaire. Le projectionniste devait avoir un faible pour Fred Astaire vu tous les films de lui qu'il montrait, et son charme a eu vite fait de me gagner moi aussi. Quand il en passait un, je restais toujours pour le regarder. J'étais sûr que le projectionniste était lui aussi un gardien des mystères, comme Norman. Deux temples, deux prêtres. J'avais très envie de voir à quoi il ressemblait, mais l'occasion ne s'est jamais présentée.

Fred Astaire est devenu mon modèle – sa démarche, sa façon de parler, ses goûts. Du coup, j'ai aussi craqué pour Ginger Rogers qui n'a pas tardé à rejoindre mes Mignonnes. Il arrivait qu'un de ses films soit le dernier avant l'apothéose de minuit. Vêtue d'une robe vaporeuse, saisissant la main tendue d'Astaire, une Ginger apparemment légère comme une plume bien que couverte de bijoux, suspendue dans une *arabesque penchée*², s'éclipsait soudain dans un nuage de ténèbres. Quant à moi, recroquevillé dans l'obscurité bruisante et catarrhale qui avait emporté mon Eurydice, je m'imaginai qu'elle avait disparu pour toujours. J'en éprouvais une tristesse tout à fait réelle. Je parvenais même à ressentir une véritable bouffée d'émotion lorsque, à l'instant où reprenait le murmure du projecteur – une musique devenue pour moi aussi entraînante que *La Chevauchée des Walkyries* –, elle revenait d'entre les morts, nue et visiblement au paradis, se contorsionnant sur un tapis. C'était magique. J'avais très envie de me présenter à elle sous les traits du suppliant, un bouton de rose entre les pattes, que j'aurais placé humblement dans le petit vase formé par son nombril, en offrande. Mais je suppose que toutes ces émotions, ce désir étaient trop forts pour mon petit corps, et ces nuits-là, en regagnant mon trou poussiéreux dans le plafond de la librairie, j'étais terriblement déprimé. Si l'amour sans retour peut faire mal, l'amour impossible à retourner a de quoi vous accabler.

Dans ces moments, je ne mangeais pas pendant deux jours. Je lisais Byron. Je lisais *Les Hauts de Hurlevent*. Mon nom était Heathcliff.

Je ne quittais pas le lit. Je contemplais mes doigts de pieds. Puis je me jetais dans le travail avec une énergie redoublée. J'étais Jay Gatsby. Je montrais une grande capacité à rebondir. Je faisais avancer les affaires. En façade, j'avais retrouvé l'affabilité qui me caractérisait, mais qui aurait pu deviner que je cachais un cœur brisé ?

Tous les matins, Norman et moi lisions le *Boston Globe*. Nous le lisions de la première à la dernière page, y compris les petites annonces. J'étais au courant de ce qui se tramait dans le monde. Je suis devenu un citoyen bien informé, et quand un article évoquait le "grand public", je ressentais un petit pincement de fierté narcissique. J'ai appris à me situer dans l'espace : quand je me tenais face aux vitrines des livres rares, mon nez pointait dans la direction de Provincetown de l'autre côté de la baie, et ma queue était braquée vers Fitchburg sur la Route 2. J'ai aussi appris à me situer dans le temps : juste avant moi, un catholique avait été élu président des Etats-Unis, un avion-espion s'était écrasé en Russie et un massacre avait eu lieu en Afrique du Sud, tandis que, à en croire le *Globe*, l'hiver nucléaire, des jupes très courtes et beaucoup de nouveaux films se profilaient à l'horizon.

Plus près de moi, j'ai su comment se débrouillaient les Red Sox et j'ai appris qu'on projetait de faire disparaître Scollay Square. Disparition mise en œuvre au moyen d'une utilisation répétée de gros engins. Lire ce genre de nouvelle m'était très pénible. Après tout, je n'avais jamais rien connu d'autre. Où serais-je sans cette librairie, sans le *Rialto* ? Je voyais que, pour Norman aussi, c'était un coup dur ; il n'arrêtait pas de remettre la question sur le tapis avec tout le monde. Il en discutait avec Alvin Sweat, l'échalas au front dégarni qui possédait la confiserie d'à côté, *Sweat's Sweets*, les Douceurs de Sueur, si vous préférez. Il en débattait également avec George Vahradyan, le gérant adipeux et bien dégarni du caillou, lui aussi, de ce qui se voulait être le croisement entre une pharmacie et un magasin de moquette. Sa boutique, située juste en face, s'appelait *Drugs and Rugs*, Médocs & Moquettes, donc. Parfois, toujours selon le *Globe*, la démolition était imminente, à d'autres moments, ce n'était encore qu'un projet, à d'autres encore à peine à l'étude. Les jours de pluie où pas une âme ne fréquentait la librairie, cette démolition prenait la forme d'une véritable menace quand les trois crânes chauves se réunissaient autour du bureau de Norman, juste sous la Montgolfière, dodelinant, buvant du café et parlant sur un ton plaintif de ce qui allait arriver – de quand cela allait arriver et, bon sang, de ce qu'ils allaient bien pouvoir faire après. Alvin avait un faible pour les expressions hautes en couleur, et George, pour les gros cigares. Alors, les "on s'en bat les flancs avec des raquettes de Jokari" et autres "pète-burnes" d'Alvin, s'imprégnaient de la fumée des cigares de George,

montaient jusqu'à moi et se mêlaient aux arômes de café et aux bouffées d'air parisien. Ces conversations, qui n'apportaient naturellement aucune solution pour sauver le quartier, avaient plutôt tendance à nous mettre la rate au court-bouillon, à Norman et à moi. On se lançait alors dans le travail à corps perdu et, s'il n'y avait rien à faire, on passait le chiffon sur les livres les uns après les autres. Quand je dis on, je veux dire Norman, bien sûr. De mon côté, je restais au lit pour peaufiner mon *Ode à la nuit* dont le premier vers était : "Je vous salue, Ténèbres."

Le quartier – que le *Globe* qualifiait parfois d'"historique" mais plus souvent d'"insalubre" ou d'"infesté de rats" (sans blague !) – représentait un rempart contre le progrès, ce qui expliquait pourquoi le maire, appuyé par le conseil municipal, voulait s'en débarrasser, et il semblait que le meilleur moyen était de le raser avant de le recouvrir de ciment. Le *Globe* avait publié des dessins de ce à quoi Boston allait ressembler après travaux, quand la ville brillerait autant que Miami de l'autre côté des flots gris du port. Ils prévoyaient de remplacer Scollay Square par une grande dalle de béton. Et dessus, histoire d'effrayer les gens, ils construiraient des bâtiments administratifs pareils à des forteresses. Norman regardait ces images dans le journal en secouant la tête. Dans ma Montgolfière, je secouais moi aussi la tête.

Détruire une telle portion de la ville exigerait beaucoup de travail. Les vieux bâtiments étaient profondément enracinés, et ne voulaient pas qu'on les déloge. Du coup, le maire et ses acolytes ont cherché l'homme de la situation, celui qui saurait quels engins monstrueux viendraient à bout des immeubles anciens et des ruelles étroites. Ils l'ont trouvé en la personne d'Edward Logue. On le surnommait le Bombardier parce que c'était sa fonction pendant la Seconde Guerre mondiale. À bord d'un B-24. Il avait donc personnellement participé au plus vaste projet de rénovation urbaine que l'histoire ait connu. Il a d'ailleurs fait parvenir à l'équipe municipale des clichés de Stuttgart et de Dresde, en y joignant le commentaire suivant : "Je peux faire la même chose pour Scollay Square."

On lui a confié le boulot. Une énorme photo de lui posant avec le maire a même été publiée dans le journal. Les deux hommes se serraient la main, mais sans se regarder – trop occupés à sourire au photographe. Logue était l'homme qu'il fallait pour ce cataclysme. Quand j'ai vu sa tête, je n'ai pas pu m'empêcher de l'imaginer portant l'uniforme de la Wehrmacht – et de le promouvoir général. Et puis la vie a continué. Nous gardions un œil sur la boutique, un autre sur le général Logue et, petit à petit, un début de fatalisme nous a enveloppés comme une brume empoisonnée.



VI

Pembroke était une librairie très connue, le genre d'endroit où passe de temps à autre une célébrité. Combien de fois ai-je entendu Norman raconter que Kennedy, élu depuis président des Etats-Unis, venait souvent discuter autour d'une tasse de café quand il était encore membre du Congrès ; même chose pour Ted Williams, un des frappeurs des Red Sox. Ces gens ne m'intéressaient pas tellement. Par contre, Norman racontait souvent la fois où le dramaturge Arthur Miller s'était arrêté pour acheter un exemplaire de sa propre pièce. Ça j'aurais aimé le voir. Je gardais l'espoir qu'il reviendrait, ou si ce n'est lui, quelqu'un d'autre, John Steinbeck, Robert Frost, ou même Grace Metalious. Ils ne vivaient pas si loin. Et puis il y avait Robert Lowell, qui habitait un immeuble au coin de la rue. Mais lui non plus n'est jamais venu.

De mon temps, il n'est venu qu'un seul écrivain. Sur le coup, j'ai été très déçu. Il n'était pas célèbre et Alvin, s'adressant à Norman alors qu'il venait de sortir du magasin, l'avait qualifié de "personnage bohème". En plein dans ma phase bourgeoise, ce n'était pas encore une appellation à laquelle j'aspirais. Une autre fois, Norman l'avait aussi décrit comme un romancier expérimental, mais peut-être qu'il plaisantait. La plupart du temps, il l'appelait le timbré ou le pochtron. Cet auteur vivait au-dessus de la boutique, même si je ne le savais pas encore – je ne savais même pas qu'il y avait d'autres étages. On y accédait par une porte entre *Pembroke Books* et *Le Palais du Tatouage*. L'entrée était surmontée du panneau CHAMBRES et sur la moitié supérieure de la porte en verre dépoli on pouvait lire : DR LIEBERMAN DENTISTE SANS DOULEUR écrit en lettres d'or qui formaient un demi-cercle. D'habitude, l'écrivain en question passait chez nous lorsqu'il avait rendez-vous ailleurs, dans des lieux éloignés comme Harvard Square à Cambridge, de l'autre côté du fleuve. Il s'y rendait sur un vélo antique équipé d'un gros panier métallique accroché sur le devant. Ses garde-boue étaient verts et, au milieu du guidon, il y avait un petit bouton blanc pour la sonnette. Je ne sais pas si elle marchait. Il laissait souvent son vélo appuyé contre notre vitrine bien que

Norman lui eût demandé de ne pas le faire. À l'époque, j'étais encore incapable d'admirer ce trait de caractère si bien que je me rangeais à l'avis de Norman et n'avais pas beaucoup d'estime pour cet écrivain. Vu son âge, je me disais qu'il ferait mieux de se dépêcher s'il voulait devenir célèbre. Voilà combien j'étais bourgeois. C'était le premier homme que je voyais avec les cheveux jusqu'aux épaules. Gris et clairsemés, ils étaient retenus par un bandeau bleu, comme un Indien. À part ça, il n'avait pas du tout l'air d'un Indien. Il s'appelait Jerry Magoon. C'était un petit homme trapu avec une grosse tête. Il avait un nez court d'Irlandais, une épaisse moustache qui tombait sur une bouche large aux lèvres fines et des yeux bleus dont l'un prenait souvent la tangente. Les gens n'étaient jamais tout à fait sûrs qu'il les regardait vraiment. Il portait toujours le même costume bleu fripé avec une cravate noire en tricot. Cela lui donnait une apparence étrangement contradictoire comme si d'un côté il essayait de rester soigné mais que de l'autre il dormait tout habillé.

Sauf le costume et la cravate, il ressemblait aux orpailleurs des westerns projetés au *Rialto*, et d'ailleurs, avant d'apprendre son nom, je l'appelais toujours le Chercheur d'or. Plus tard, je l'ai surnommé "L'Homme le Plus Intelligent du Monde". Il venait très régulièrement, du temps où j'étais locataire à *Pembroke*. C'était un de ces habitués qui traînaient de longues heures dans le magasin, le plus souvent au sous-sol, où se trouvaient les livres les moins chers. Il prenait des volumes sur les étagères, les feuilletait, les remettait à leur place et parfois, lorsqu'il en trouvait un qui lui plaisait, il le lisait d'un bout à l'autre, debout. Pendant sa lecture, il marmonnait tout seul en remuant sa grosse tête. À vélo, ça faisait une sacrée trotte jusqu'à Cambridge et il n'était plus tout jeune, aussi je m'imaginais qu'il n'était pas pressé de se mettre en route. Sa présence n'avait pas l'air de troubler Norman. Au bout d'un moment je me suis dit que, en fait, Norman aimait bien cet écrivain, et je me suis donc mis à l'apprécier moi aussi.

Il lui arrivait de donner un coup de main à Norman pour vider le coffre du break et, une fois, Norman l'a même payé pour qu'il lave la vitrine. Il s'est bien débrouillé. En général, il n'achetait rien – de toute évidence, il était très pauvre – mais un jour, au début du printemps, il est parti avec un gros sac rempli à ras bord. Je ne pouvais pas voir ce qu'il avait choisi, mais, ce soir-là, j'ai pu reconstituer la liste à partir de ce qui manquait sur les étagères. Tous les livres traitaient soit de religion soit de science-fiction : *Le Chemin de l'homme : d'après la doctrine hassidique* de Buber, *Poussière d'étoiles* d'Asimov, *Les Fabricants d'armes* de Van Vogt, *Histoire et eschatologie* de Bultmann, et *Citoyen de la galaxie* de Heinlein. Il avait emporté certains de mes livres de chevet. Lors d'une autre visite, il est reparti avec tous les ouvrages que l'on possédait sur les insectes. C'est à cette

occasion que Norman lui a demandé sur quoi il travaillait pendant qu'il emballait le tout. J'ai bien failli tomber de la Montgolfière en entendant sa réponse.

“J'ai un nouveau roman en chantier, l'histoire d'un rat. Un vrai, je veux dire. Ils vont vraiment le haïr celui-ci.”

Norman a ri. “Une suite ? a-t-il demandé.

— Non, je change complètement de sujet. J'en ai assez des choses trop évidentes. Faut toujours chercher à avancer. Tu sais, comme les requins. Tu t'arrêtes, tu te noies.”

Norman devait savoir parce qu'il s'est contenté d'acquiescer avant de tendre ses livres à Jerry.

À partir de là, dès qu'un carton de livres arrivait, je me jetais dessus à la recherche du roman de Jerry Magoon. Les miracles existent – j'en étais persuadé. Je le constatais par moi-même chaque fois que je revenais sain et sauf d'une traversée de Scollay Square. Face à ces miracles répétés, je poussais toujours un soupir de gratitude que j'adressais plus ou moins à ces cieux qui voulaient bien me les accorder, soupir que j'ai renouvelé le soir où j'ai enfin mis la main sur le roman. C'était un livre de poche de deux cent vingt-sept pages jaunissantes, imprimé à la va-vite. La couverture représentait New York en flammes sur un fond jaune canari avec des volutes de fumée qui dessinaient au-dessus de la ville la silhouette d'un rat encore plus gros que l'Empire State Building, doté d'yeux rouges et d'incisives d'où gouttait du sang. Le titre était tracé à grands traits rouges au sommet de la page : *Le Nid*. Et en bas, le nom E. J. Magoon écrit en minuscules, ce qui m'a frappé. Après avoir lu le roman, j'ai réalisé qu'en 1950 les éditeurs d'Astral Press montraient un goût prononcé pour l'hyperbole – la fin du texte offrait bien la description de nombreuses villes en feu, mais de rat géant, point.

Pendant un siècle avant notre ère, les habitants d'Axi 12, planète installée à l'extrémité de notre galaxie, des êtres au caractère aimable et à l'intelligence redoutable, avaient envoyé des sondes-robots étudier la planète Terre, la seule de la galaxie, à part la leur, où se fût développée une forme de vie avancée. Après avoir collecté une quantité incroyable de données sur la Terre et ceux qui la peuplaient, les Axions se dirent que le moment était venu d'amorcer un contact avec les Terriens en dépit de toutes les difficultés qu'il y aurait à surmonter. Car les Axions, bien plus avancés que les Terriens, autant sur le plan éthique qu'intellectuel, avaient la malchance – du point de vue terrien – de ressembler à des limaces. Des limaces de la taille de poneys Shetland. Comme ils étaient loin d'être bêtes, ils se doutèrent que, avec une telle apparence, les Terriens risquaient de se méprendre sur leur grand sens moral et la qualité de leur intellect. Il ne fallait pas non plus écarter l'éventualité que ces derniers refusent même de

fraterniser avec des limaces de la taille de poneys Shetland. Heureusement, ces créatures maîtrisaient également certaines techniques avancées de morphing protoplasmique. Elles décidèrent donc d'envoyer sur Terre une mission exploratoire constituée d'une douzaine d'Axions préalablement mués en spécimens de la race dominante. De plus, pour que ces explorateurs puissent apprendre les coutumes et la langue des Terriens avant d'entrer en contact, ils furent envoyés sous forme de bébés, des orphelins extraterrestres, afin que, sur place, des mères les élèvent sans se douter de rien. D'où le titre, *Le Nid*. Adultes, ils maîtriseraient leur environnement, auraient noué des amitiés, constitué un réseau de connaissances – auraient même une famille – et seraient en mesure de servir de médiateurs entre les Terriens et les Axions.

Le stratagème semblait parfait, mais malheureusement, malgré des décennies d'espionnage orbital et d'analyses, les sondes-robots avaient commis une grave erreur en concluant que l'espèce dominante sur Terre était le rat de Norvège. Si bien que, un jour de 1955, une douzaine de femelles rats accueillirent à leur insu autant d'Axions protoplastiquement modifiés désormais impossibles à distinguer de rats normaux. Ceux-ci ne mirent pas longtemps à constater la faute d'analyse. Déconcertés, les enfants d'Axions – menés par l'intrépide Alyak – tentèrent vaillamment de poursuivre leur mission afin d'entrer en contact avec la vraie race dominante, qu'ils savaient désormais être les humains. Le reste du livre donnait des descriptions circonstanciées de leur terrible agonie aux mains de cette espèce qui ne connaît aucune pitié, tandis que les rats, qui prenaient encore les Axions pour leurs frères, se sacrifiaient avec noblesse pour tenter de les sauver. Chaque fois qu'un Axion était assassiné sur Terre, les images précises de sa mort étaient transmises par télépathie sur Axi 12, à l'autre bout de la galaxie. Des images si effroyables qu'elles révoltèrent même les plus pacifiques et les plus sages des Axions. Il fallut quelques années à leurs vaisseaux pour atteindre la Terre, mais, arrivés à destination, ils la transformèrent en une boule de feu.

D'où la ville ravagée par les flammes en couverture. Dans l'épilogue, situé en 1985, tous les humains ont péri ainsi que tous les grands carnivores, tandis que sur les restes fumants de la planète le rat de Norvège règne sans partage.

J'ai refermé *Le Nid* et me suis assis dessus. Au bord des larmes, j'ai immédiatement accolé les mots SOLITUDE et ÂME SŒUR au nom de Jerry. Je comprenais enfin qu'il avait tout bonnement besoin du gros panier en fil de fer sur le devant de son vélo pour porter son énorme désespoir et que son œil en coin ne fixait que le néant de l'existence humaine ainsi que l'infini du temps et de l'espace, notions qu'il réunissait dans son livre sous le concept de Grand Vide. Vous imaginez

un peu le coup de *boost* que ce roman a pu donner à mon amour-propre. *Exit* les borborygmes perdus dans la jungle, les mots et les gestes futiles – mon histoire venait d’être réécrite. Aux étiquettes PERVERS, MONSTRE, et GÉNIE HORS NORME, je pouvais légitimement ajouter l’adjectif EXTRATERRESTRE. Lorsque je regardais les étoiles durant mes nuits de solitude, cela m’aidait beaucoup de ne plus les envisager comme des flocons de glace brûlant dans le Grand Vide mais comme les lumières aux fenêtres de mon véritable foyer d’origine. Cependant, et je le regrette, le statut d’extraterrestre ne génère ni richesse ni célébrité ; il n’augmente pas non plus vos chances de passer une journée sans qu’un nouveau malheur ne vous tombe sur le coin de la tête. De toute façon, je n’ai jamais vraiment cru à cette histoire.

Pendant les heures d’ouverture de la librairie, quand je ne dormais pas, ou n’étais pas en train de me balancer par-dessus la nacelle de la Montgolfière, on pouvait me trouver au Balcon. Rien n’échappait donc à ma vigilance. Chaque fois que Norman réalisait une grosse vente qu’il enregistrerait ensuite sur l’antique caisse ornementée juchée sur le comptoir à côté de la porte, j’applaudissais et m’écriais en silence : “Bien joué, Norman !” *Encouragements d’un joueur resté sur la touche.*

Pembroke Books possédait une belle surface – quatre pièces pleines de livres, sans compter le sous-sol – et Norm en connaissait les moindres recoins. Mais même lui pouvait avoir des baisses de régime. Parfois, il cherchait sans trouver, lançait un assaut pour revenir les mains vides. Ces jours-là, il faisait peine à voir. Je me souviens d’une histoire en particulier. Il était en quête d’un mince volume, *La Ballade du café triste*. Atteinte de nanisme, l’acheteuse arborait un manteau en poil de chameau si grand qu’il formait une sorte de tipi autour d’elle et traînait par terre. L’ourlet, très élimé, était couvert de boue. La cliente errait entre les rayons depuis un bon moment déjà à feuilleter divers ouvrages, même si, d’après moi, elle essayait surtout de s’armer de courage pour poser une question. Dès sa demande articulée – si l’on considère qu’un timide murmure peut s’appliquer au verbe *articuler* –, Norman avait effectué une pirouette sur ses talons et, en toute confiance, s’était dirigé à grandes enjambées vers la section des poches, bras tendu, paume ouverte et gros doigts écartés en signe de jouissance anticipée. On voyait déjà le livre lui tomber directement dans les mains. Mais, cette fois, on imaginerait en vain. Le vaste système de classement qu’abritait le cerveau de Norman s’était enrayé. On entendait presque le cliquetis anormal qui résonnait dans sa tête. Aucun livre n’a surgi, les doigts se sont refermés sur du vide. Je l’observais avec une anxiété croissante tandis qu’il furetait de tous côtés sur l’étagère où était censé se trouver le recueil de nouvelles, tapotant nerveusement la tranche des livres du bout des doigts comme

s'il les comptait, puis explorant les étagères situées dans le périmètre alentour, ses gestes de plus en plus convulsifs et désespérés. Quand il fut évident que le livre avait simplement, visiblement, douloureusement disparu, les larges épaules masculines de Norman sont retombées en signe de défaite.

“Eh bien, j'étais persuadé que nous l'avions, mais j'ai dû me tromper. Je suis vraiment désolé.”

Il a prononcé ces mots en s'adressant à ses pieds, incapable d'affronter le regard déçu de la cliente. Il paraissait affligé et je devinais qu'il avait également peiné la naine qui regrettait sans doute d'avoir osé poser sa question. Oh, comme je rêvais de sortir de ma cachette pour crier, “Le voici, monsieur Shine !” – je ferais bien attention à l'appeler M. Shine – “Je l'ai ! Il s'était glissé dans la section des livres de cuisine.” Etonné, il bredouillerait : “M-m-mais comment sais-tu cela ?” et je répondrais : “*Pembroke Books* n'est pas une boutique comme les autres pour moi, monsieur – c'est ma maison.” Il serait terriblement impressionné. Emu, aussi. Et cela ne serait que le début. Dans mon rêve, il me prenait comme apprenti. Très vite, je “gravissais les échelons” jusqu'à devenir responsable de magasin. Je portais une visière verte. Je me plaisais beaucoup avec cette visière, assis au bureau de l'entrée jusqu'à une heure avancée, évacuant la paperasserie en retard. Je me faisais penser à Jimmy Stewart dans *La vie est belle*.

Les nouvelles du monde extérieur étaient mauvaises. D'après le *Globe*, le général Logue avait soumis son plan de bataille final au conseil municipal. Les avocats de quelques familles condamnées de l'ouest du Square continuaient la lutte, mais leur cause était perdue d'avance. D'ailleurs, le conseil avait donné son feu vert au projet en juin : la démolition allait commencer dans les mois qui suivraient. Des milliers de mètres cubes d'engins énormes et bien huilés attendaient patiemment à nos portes. Une fois la décision officialisée, il ne s'est presque pas passé un jour sans qu'un immeuble ne brûle, les propriétaires faisant leur maximum pour réduire leurs pertes. Les sirènes hurlaient dans la nuit, et la fumée était quelquefois si épaisse qu'il était difficile de respirer dans les rues. De mon côté, je poursuivais la rédaction de mon *Ode à la nuit*. Je me la représentais comme “sa célèbre *Ode à la nuit*”. Le glas avait beau avoir sonné pour la librairie, cela ne freinait pas les acquisitions de livres de Norman. J'imagine que, comme les requins, il craignait de se noyer s'il s'arrêtait.

J'ai toujours été du genre rêveur. Vu ma situation, comment aurait-il pu en être autrement ? Mais je savais aussi garder les quatre pieds bien sur terre en cas de nécessité. De plus – trempé, si je puis dire, par le crachin du réel –, je culpabilisais de ne rien pouvoir faire

en pratique pour soulager ce bon vieux Norman. *Le Sentiment d'inutilité à l'origine de la dépression masculine*. C'est ainsi que j'ai commencé à rapporter de petits cadeaux à la maison. Un soir où je chapardais du pop-corn au *Rialto*, j'ai trouvé une bague en or. Elle se composait de deux serpents entrelacés. Au sommet de l'anneau, les deux têtes, qui avaient de petites émeraudes en guise d'yeux, reposaient l'une contre l'autre. Même si j'aurais pu déposer la bague dans un endroit où les femmes de ménage l'auraient vue, je ne l'ai pas fait. Je l'ai volée sans le moindre remords. Je savais depuis longtemps à quoi correspondait la bosse tout en longueur assez similaire à une saillie que j'avais sur le crâne. D'après Hans Fuchs – l'homme qui le premier a fait usage dans des enquêtes de police de la science développée par Gall –, elle dénote une “inclination pour le crime” et une “dégénérescence morale”. Toute évidente disqualification mise à part, je rentrais parfaitement dans la catégorie des *monstrum humanum* de Fuchs, celle des criminels les plus vils. Je savais qu'il ne servirait à rien d'engager ma conscience dans une bataille perdue d'avance. Comme je l'ai déjà dit, je sais faire preuve d'un grand sens pratique quand je veux. J'ai donc rapporté l'anneau à la maison et l'ai placé sur le bureau de Norman, à côté de sa tasse de café. En le découvrant le lendemain matin, il l'a pris entre le pouce et l'index, puis l'a examiné pendant un long moment. Il l'a même essayé, tendant la main devant lui, l'observant sous toutes les coutures, comme une femme. Puis il l'a rangé dans un tiroir du bureau. Petit-être pensait-il qu'un client l'avait perdu. Je m'attendais alors qu'il mette une pancarte annonçant ANNEAU PERDU – CONTACTER LE GÉRANT. Mais non. Et une semaine plus tard, j'ai noté qu'il le portait à son doigt.

Une autre fois, alors que je rentrais furtivement du *Rialto* juste avant l'aube, j'ai surpris une dispute entre un homme et une jeune femme sur Cambridge Street désertée à cette heure-ci. La jeune femme hurlait après son compagnon en l'agonissant d'insultes du genre : “Sale connard, espèce de gros salaud” qu'elle répétait en boucle, et chaque fois qu'elle éructait le mot “salaud”, elle tapait du pied, comme si elle comptait combien de fois elle pouvait le dire d'affilée. L'homme titubait, essayait de la calmer en la prenant par les épaules, mais elle le repoussait sans cesse. Il devait être sacrément ivre pour chanceler à ce point.

La jeune femme portait des chaussures couleur argent avec de très hauts talons qui m'ont rappelé mes Mignonnes et j'ai eu de la peine pour elle. J'étais de tout cœur avec elle, pour ce que ça valait. En fait, mon soutien lui faisait une belle jambe – pourquoi une jolie fille comme elle se soucierait-elle d'un petit rat dépenaillé ? Elle tenait un gros bouquet de roses jaunes à la main, et vers la fin de l'altercation, au bout du quinzième “salaud” environ, elle s'est mise à

giffler l'homme avec les fleurs qui ont volé en tous sens. Ensuite, elle est partie en courant avant de s'engouffrer dans la bouche de métro. J'ai crié en silence : "Prends ça, merdeux !" L'homme est resté là un moment, oscillant comme sous l'effet d'une légère brise, planté au milieu des roses pareilles à des flammes jaunes léchant le trottoir. Puis il s'est mis à les piétiner, les écrasant de la pointe du pied. Le mouvement reflétait exactement la grimace qui lui tordait la bouche. Elle tapait du pied, il grimaçait. Il n'a épargné aucune fleur. Enfin, il s'est éloigné lentement. J'ai attendu un petit moment pour m'assurer qu'il n'allait pas revenir sur ses pas, puis j'ai attrapé une rose parmi celles qui semblaient les moins abîmées et l'ai rapportée à la maison où je lui ai lissé les pétales du mieux que j'ai pu. C'était presque l'heure de l'ouverture quand je l'ai hissée dans la tasse de café vide. J'aurais aimé y verser de l'eau, mais j'en étais incapable.

En voyant la réaction de Norman, il m'est venu à l'esprit que j'étais peut-être allé un peu trop loin. Il semblait franchement perturbé. Il fixait l'étrange rose jaune dans sa tasse de café, les yeux écarquillés, après quoi il a regardé partout, y compris sous son bureau, comme s'il avait peur que quelqu'un ne lui saute dessus. Il a pris la rose qu'il a posée sur le bureau. Durant toute la matinée, il n'a pas arrêté de lui couler des regards, pensant peut-être qu'elle se mettrait à parler pour lui expliquer sa présence. Après le déjeuner, il a fini par la jeter à la poubelle. Mon cadeau avait complètement échoué. Au lieu de le reconforter, il avait fourni à Norman une raison de plus d'angoisser. J'en étais désolé. Je ne lui ai donc plus fait de cadeau.

Il m'a toujours manqué une case, mais cela ne fait pas de moi un fou pour autant. Vous pouvez bien hausser un sourcil, même les deux si vous le souhaitez, mais la rêvasserie et les blagues prononcées tout bas ne sont pas des symptômes de la folie. Même si j'étais fou, je ne serais pas du genre à l'ignorer. Je connais des cas bien pires que le mien. Je le tiens d'une autorité en la matière et pas des moindres puisqu'il s'agit de Peter Erdman, l'auteur de *Mon moi est un mitre*. Dans ce livre, le Dr Erdman rapporte des histoires véridiques d'obèses qui, devant un miroir, se voient aussi minces qu'un mannequin parisien, tandis qu'à l'opposé des gens maigres voient leurs bourrelets de graisse trembloter comme de la gelée. Et c'est vraiment ce qu'ils voient. Dans ce cas, on a vraiment affaire à des malades. En ce qui me concerne, le problème n'a jamais été mon reflet – je n'y ai jamais vu que ce bon vieux rat au menton fuyant – mais plutôt l'image que je me fais de moi-même, celle qui apparaît quand, allongé, je regarde mes doigts de pieds et me raconte toutes sortes d'histoires merveilleuses, ces moments où je me lance dans ce que j'appelle des rêveries et où j'organise des éléments insensés de la vie en leur donnant un début, un milieu et une fin. Il y a tout, dans mes rêves – enfin, tout sauf le

monstre dans le miroir. Quand j'imagine une phrase du style : "La musique s'évanouit et tous les regards se braquèrent sur Firmin qui se tenait à l'entrée de la salle de bal, l'air distant, mais déterminé", je ne me représente pas un rat décharné et rétro-prognathe. L'effet produit par l'apparition d'un tel personnage serait très différent. Non, je vois toujours une espèce de doublure de Fred Astaire : taille fine, jambes longues et menton en galoche. Parfois je suis même habillé comme Fred Astaire. Dans cette scène en particulier, je porte une queue-de-pie, des demi-guêtres et un chapeau haut de forme. Jambes croisées au niveau des chevilles, décontracté, je m'appuie sur une canne à pommeau d'argent. Dites-moi, c'est difficile de garder les sourcils froncés de cette manière ? Parfois, lorsque je passe prendre un café avec Norman, j'arbore un cardigan en peau et des mocassins à pompons. Je me carre alors dans mon fauteuil, pose les pieds sur le bureau, et Norman et moi discutons livres, femmes et baseball. J'ai légendé cette image : UN MAÎTRE DE LA CONVERSATION. D'autres fois, toujours sous les traits de Fred Astaire – mais en débauché, blasé, une Lucky Strike pendant à mes lèvres, comme un Français –, j'enfonce les touches d'une vieille Remington avec la force du désespoir. J'aime le son du chariot lorsque j'arrache la page et que j'y fourre la suivante, plein de fureur. Je pourrais continuer ainsi longtemps, vous raconter les coups à la porte, la façon dont Ginger entre, timide, me tendant le sandwich au fromage qu'elle m'a préparé, l'expression qui se lit dans ses yeux. Je pourrais même vous raconter ce qui est écrit sur les pages empilées à côté de la machine à écrire.

Il y a un passage dans *Le Fantôme de l'Opéra* où le fantôme, un être génial qui mène une vie de reclus parce qu'il est très laid, explique que ce qu'il aimerait par-dessus tout serait de pouvoir simplement se promener le soir sur les boulevards avec une belle femme à son bras, comme n'importe quel bourgeois. Pour moi, ces quelques paragraphes comptent parmi les plus émouvants de la littérature, même si Gaston Leroux ne fait pas à proprement parler partie des Grands.

VII

Chaque semaine, le journal apportait son lot de nouvelles de plus en plus déprimantes concernant la prétendue réhabilitation de Scollay Square. Beaucoup de commerces avaient déjà fermé à la suite de la liquidation de leurs stocks, et les boutiques vides, quand elles ne portaient pas en fumée, étaient désormais plongées dans le noir, dissimulées par des planches de contreplaqué. Néanmoins, Norman ne perdait pas pied. Nous faisons encore de belles ventes, même si les rentrées d'argent n'avaient plus rien à voir avec la grande époque. Les acheteurs se faisaient plus rares, y compris les bons jours, et, quand il pleuvait, Norman ne se donnait même plus la peine de sortir le plumeau. Il m'arrivait de surprendre des clients en train de souffler sur les livres pour en ôter la poussière avant de les ouvrir, mais Norman ne semblait pas le remarquer. Il continuait de trimer, même si le cœur n'y était plus.

Moi aussi j'abattais ma part du travail. Le magasin tournant au ralenti, j'avais plus de temps à consacrer à la structure de mes rêves. Certains étaient aussi gros que des romans. Une seule scène pouvait m'occuper des jours. Un pique-nique sur Revere Beach, par exemple. Ce serait l'été 1929, le marché des actions est sur le point de s'effondrer et tout le monde l'ignore. Que portent les personnages ? Quelles chaussures ? Quels sous-vêtements ? Quelle coupe de cheveux ? Quelle marque de voiture ? Les sièges sont-ils confortables ? Combien coûte l'essence ? A-t-on emporté un livre ? À quoi sont les sandwiches ? Comment les a-t-on emballés ? Quelle marque de cigarettes ? De soda ? Quel est cet oiseau qui chante ? Que cache cet arbre ? Aujourd'hui, répondre à ces questions serait d'une simplicité biblique. Je me suis déjà imaginé en Chine sous le règne des Tang, à Machu Picchu ou encore au soixante-treizième étage de l'Empire State Building.

Un soir, tard, je mettais en place les éléments du rêve où j'incarnais un poète français. J'avais – ou lui, ou Fred Astaire, peu importe – perdu une jambe à Paris en combattant aux côtés des communards. Des années de souffrance et de consommation excessive

d'absinthe m'avaient rendu – moi, lui, nous – fou. La scène qui m'occupait se déroulait de nuit, sous la pluie. Je me trouvais dans une ruelle de Paris, frappant du poing à la porte de la grande Sarah Bernhardt. Dans mon autre main, je serrais les fragments de mon fougueux poème *Ode à la nuit*, enveloppés dans un bout de toile cirée pour les protéger de la pluie... J'étais dans le sous-sol en train de lire l'article consacré à Sarah Bernhardt dans l'*Encyclopedia Britannica* quand la clochette de l'entrée m'a fait sursauter. Plongeant vers le trou de mon enfance, j'ai foncé à travers l'obscur tuyauterie et suis arrivé au Balcon juste au moment où Norman suspendait son imperméable. Il pleuvait donc à Boston aussi. Norman n'était jamais revenu à la librairie après la fermeture. Inquiet, je l'ai suivi du regard, arpentant les rayons comme s'il les découvrait. Puis il est allé s'asseoir sur sa chaise. Installé sur le coussin rouge familial, il a posé les deux mains à plat sur le bureau et s'est mis à pleurer. Il ne faisait pas de bruit, ne s'est pas couvert le visage, laissant simplement rouler les larmes mélangées aux gouttes de pluie sur ses joues et sur son menton en silence, qui finissaient leur course sur sa chemise. "Courage, monsieur Shine, ai-je pensé très fort. Demain est un autre jour. Ne faites pas de bêtise. " J'étais si malheureux qu'il ne me venait que des clichés à l'esprit. J'ai même failli me jeter la tête la première de la Montgolfière juste pour le distraire.

Mais, à vrai dire, je mourais surtout d'envie de bondir hors du Trou à Rats pour aller embrasser frénétiquement ses chaussures. Si j'avais cédé à la tentation il aurait été profondément ému et m'aurait emmené avec lui en partant. Il est intéressant de constater combien notre réserve d'illusions est sans fond. Que penserait vraiment Norman si un rat apparaissait de sous son coffre-fort pour venir se coller à ses chaussures ? Dans le monde réel, il y a des fossés qui ne peuvent être comblés.

La vie est courte, mais il est toujours possible d'apprendre deux trois petites choses avant de passer l'arme à gauche. J'ai notamment remarqué que les extrêmes s'attirent. Les grandes amours engendrent de grandes haines, les paix tranquilles deviennent des guerres bruyantes, un grand ennui produit une grande exaltation. Ce schéma s'appliquait également à Norman et moi. Je dirais que cette nuit où Norman s'est mis à pleurer et où je flottais au-dessus de lui, sanglotant presque moi-même, a représenté le point culminant de notre relation, le moment où nous avons été le plus proche. Une grande intimité donne naissance à une grande aliénation. Nous étions samedi soir. Le magasin étant fermé le dimanche, je n'ai donc pas revu Norman le lendemain. Le dimanche soir en rentrant du *Rialto*, j'avais le cœur au bord des lèvres, probablement à cause d'une saucisse un chouïa avariée. Je ne m'inquiétais pas, j'avais déjà connu ce genre de

problème. Bien qu'en meilleure forme le lundi matin, je me sentais encore un peu barbouillé. J'ai donc décidé de ne pas me risquer au *Rialto* la nuit suivante même si cela me privait de nourriture jusqu'au mardi. Norman était de retour à son bureau et lisait le journal en sirotant son café. Quant à moi, j'étais posté dans la Montgolfière, à l'affût du moindre signe de désespoir. Je le surveillais de près tandis qu'il reposait lentement sa tasse de café, si lentement que son œil droit et sa joue, qui surnageaient sur le liquide marron tels des nénuphars, ont à peine ondoyé. Je me suis demandé si ce ralentissement était un symptôme du chagrin ? À cause de mon aversion pour les miroirs, je n'avais pas bien appréhendé les règles de la réfraction. Je n'ai donc pas réalisé tout de suite que si je pouvais voir son œil, alors lui pouvait voir le mien. Inconscient des implications de cette symétrie fatale, j'ai continué de me pencher par-dessus le bord de la Montgolfière tandis que Norman repoussait lentement sa chaise, les mains derrière la tête comme s'il s'étirait. Il levait désormais les yeux au plafond, et nos regards se sont croisés un long moment, le sien sombre, le mien brillant. *Terreur et Reconnaissance*. J'ai rejeté la tête en arrière avant de reculer dans l'obscurité offerte par les solives où je suis resté terré dans un tumulte de peur et de joie. *Il m'avait vu !* Qu'allait-il faire à présent ? Je n'étais plus seul. J'ai essayé de me souvenir de ses yeux. Qu'exprimaient-ils ? Rétrospectivement, j'ai imaginé y avoir lu de l'amour. Mon gentil Norman, intelligent comme il était, avait forcément vu au-delà du menton fuyant et des joues poilues ; au-delà des yeux brillants, il avait évidemment découvert l'âme d'un artiste, d'un homme d'affaires, et donc d'un semblable.

J'ai passé le reste de cette journée à me cacher. J'ai attendu que les pas de Norman s'éloignent sur le trottoir après la fermeture de la librairie pour oser jeter un coup d'œil depuis la Montgolfière. En avril, j'avais entreposé dans le Balcon un tas de papiers qui avaient servi à la couche familiale et je leur avais donné la forme d'un petit fauteuil. Il était agréable de s'y asseoir pour observer ce qui se passait en dessous. Il m'arrivait même d'y rester pour rêvasser après la fermeture, à l'heure où la lumière dorée du soir remplissait le magasin d'une légère mélancolie. J'aimais les ombres qui s'épaississaient et la tristesse qui me submergeait toujours à ce moment précis. Mais, ce soir-là, je me suis tout de suite aperçu que pendant que je me cachais entre les solives, tremblant de peur et d'espoir, Norman avait été mettre son nez dans le Balcon. Le fauteuil repoussé sur le côté avait été à moitié détruit et à sa place se trouvait un amas d'aliments étranges. Il s'agissait de petits granules cylindriques d'un vert fluorescent. Ils sentaient bon, donc j'en ai grignoté quelques-uns. Ils avaient un goût bizarrement délicieux, un mélange de fromage Velveeta, de goudron chaud et de Proust. En me remémorant le regard

de Norman à l'instant où il avait croisé le mien, je me suis dit : Finalement, c'était bien de l'amour. J'ai alors connu l'un des moments les plus heureux de ma vie – et les plus brefs. Désormais, j'étais certain de ne plus être seul. *J'appartenais* à quelqu'un. J'ai grignoté quelques granules. Au cours de tous ces mois que j'avais passés à la recherche de nourriture, le *Rialto* n'avait jamais rien offert de tel : c'était doux comme des boules de gomme, croustillant comme du pop-corn et dégageait, ainsi que je l'ai déjà dit, une saveur étrangement délicieuse. Il leur fallait un nom. J'ai fini par opter pour “normans”, tout simplement, comme dans : “Un sachet de normans, s'il vous plaît.” Encore faible après mon empoisonnement à la saucisse de Francfort, je n'ai malheureusement pu avaler que quelques-unes de ces succulentes bouchées, ce qui m'a bien attristé.

Après quoi, je me suis endormi directement sur le Balcon. J'ai rêvé que je dansais avec Norman. Je portais une des robes en soie de Ginger Rogers et lui arborait à sa boutonnière la rose jaune que je lui avais offerte. Il me nourrissait de normans qu'il me glissait dans la bouche tout en dansant, les poussant un par un entre mes lèvres à chaque temps de la musique. C'était plaisant au début, mais quand il n'a pas voulu s'arrêter alors même que je m'étouffais, qu'il continuait de me forcer à en avaler, le rêve a tourné au cauchemar. Je me suis réveillé en toussant, paniqué. J'ai essayé de vomir, mais n'y suis pas parvenu.

Le lendemain matin, mon état s'est aggravé. J'avais le tournis, des quintes de toux de plus en plus violentes et mes oreilles résonnaient d'un grondement semblable à celui d'une cataracte. J'ai mangé un peu des nouveaux granules et me suis senti mieux. Mais, ce soir-là, j'étais de nouveau au plus mal, si faible qu'effectuer quelques pas me coûtait autant que de gravir une montagne. Je n'avais rien bu depuis deux jours et soudain l'eau est devenue une obsession. En jetant un coup d'œil depuis la Montgolfière, j'ai constaté que Norman n'avait pas rincé sa tasse. Deux centimètres d'un liquide marron y croupissaient. Bien décidé à le boire, je me suis à moitié laissé tomber dans la conduite principale qui menait au Trou à Rats.

Arrivé au rez-de-chaussée, j'ai découvert que l'entrée du Trou avait été en partie scellée par une petite boîte en carton. J'ai épuisé mes dernières forces à la repousser. Remplie à ras bord de normans, elle pesait des tonnes. J'ai fini par réussir à me hisser dessus et c'est là que je suis tombé sur l'étiquette “Mort-aux-rats”. Ils auraient mieux fait d'écrire : “Avec les normans, tu l'as dans l'os !” Pas de “délicieux granules pour se refaire une santé” mais “mort assurée après ingestion”. Je me suis demandé si la demi-douzaine de granules que j'avais avalée représentait une ingestion. En dessous, j'ai lu : “Vous permet de contrôler la population de souris, de rats norvégiens et de

rats infestant maisons, fermes et locaux commerciaux.” J’ignorais si j’étais un rat norvégien ou de local commercial, même si, au bout du compte, apparemment, tout ça n’avait pas grande importance. “Ne pas mettre à la portée des enfants ou des animaux domestiques.” Ces mots sont cruels pour quelqu’un qui s’était brièvement imaginé qu’il était peut-être les deux à la fois. J’étais en train de mourir, comme Peewee, juste plus lentement, et non pas dans un accident, mais assassiné. Je me suis traîné jusqu’au café, que j’ai bu, puis il m’a fallu près d’une heure pour ramper de nouveau jusqu’au nid. Même allongé, je n’arrivais pas à respirer. Je toussais sans cesse et, lorsque la toux se calmait, mes poumons émettaient un sifflement qui rappelait le cri d’une personne tombée au fond d’un puits. En me passant la langue sur les gencives, j’ai senti le goût du sang. Je me suis vu en pleine agonie. Fred Astaire, le grand danseur, sur le point de mourir. John Keats, le grand poète, sur le point de mourir. Apollinaire, délirant, sur le point de mourir. Proust, ces yeux magnifiques au milieu de ce visage ratatiné, sur le point de mourir. Joyce sur le point de mourir à Zurich. Stevenson sur le point de mourir aux Samoa. Marlowe, assassiné. Je regrettais que personne ne puisse assister à cette scène. Les sublimes papillons allaient replier leurs ailes et j’allais mourir comme un rat ordinaire.

J’ai dormi très longtemps. À mon réveil, je n’étais pas au paradis, à moins que le paradis ne soit un espace poussiéreux coincé entre deux solives. Je me sentais encore très faible, mais mes gencives ne saignaient plus. J’avais une faim de loup et, si j’avais pu, j’aurais bu la mer et tous ses poissons. La lumière qui parvenait d’en dessous et qui étendait ses rayons par-delà les bords de la Montgolfière était chargée de particules en suspension. Tant de beauté m’a quasiment ému aux larmes. J’ai effectué quelques pas et la rugosité des lattes contre mes pieds m’a paru incroyablement douce. Je me suis approché du bord de la Montgolfière pour lorgner en bas. Assis à son bureau, Norman lisait le journal comme si de rien n’était. Je n’avais à présent plus aucun problème pour deviner quel genre de bosses funestes dissimulaient les boucles de cheveux qui ceignaient sa tonsure de moine. Je n’aurais eu aucun mal à envoyer le plafonnier s’écraser sur ce crâne d’œuf. C’est étrange, mais si l’idée m’a bel et bien effleuré, je ne l’ai pas concrétisée. Une grosse dose de fatalisme m’a toujours protégé de l’amertume et de la rancœur. Sans parler que ma vengeance se serait exercée contre un fantôme puisque le Norman que j’avais connu et aimé n’existait pas, il n’était qu’un produit de mon imagination, la conséquence d’une grande méprise dont j’étais le seul responsable. Il incarnait un autre de ces personnages qui peuplaient mes rêves, sans plus de substance que le poète fou qui la semaine précédente avait frappé à la porte de Sarah Bernhardt. J’étais dévasté.

La Mort-aux-rats ou l'Amour trahi. Tout ce que j'avais cru stable tombait en quenouille, mais, dans un même temps, je me sentais renaître. Comme on dit, j'étais prêt à tourner la page. Norman portait sur les tempes la marque de Caïn. Entre l'imminente destruction de *Pembroke Books* et le caractère meurtrier de son gérant, il était temps de songer à un plan d'action.

VIII

Dans ce monde, il existe deux types d'animaux : ceux qui ont le don de la parole et ceux qui en sont dépourvus. À leur tour, les animaux qui possèdent ce don se divisent en deux catégories : ceux qui parlent et ceux qui écoutent. La plupart de ces derniers sont des chiens. Toutefois, les membres de la race canine étant terriblement bêtes, ils portent leur aphasie avec une sorte de joie servile qu'ils expriment en remuant la queue. Ce n'était pas mon cas – je ne supportais pas l'idée de passer ma vie dans le silence.

Il y a bien longtemps, à l'époque où mon histoire d'amour avec les humains ne faisait que commencer, j'étais tombé dans mes lectures sur quelques procédés ingénieux créés pour infléchir la dégénérescence naturelle qui touche toutes ces espèces : prothèses, dentiers, bandage herniaire, sonotones et lunettes. J'ai donc très tôt conçu l'idée de compenser mes déficiences naturelles au moyen d'un appareil mécanique. La première fois que j'ai lu le mot *machine à écrire*, aucune définition ne l'accompagnait, comme si la chose était familière à tous. J'ai néanmoins subodoré qu'il s'agissait d'un engin doté de touches qu'effleuraient parfois les doigts agiles des femmes. Au début, j'ai cru à une sorte d'instrument de musique, aussi, son lien avec le mot *cliquètement* m'a étonné. Quand j'ai fini par apprendre que cette machine servait à poser des mots sur du papier, mon excitation était à son comble. Bien que je n'eusse pas de machine à écrire sous la main, la simple idée de son existence a suffi à me noyer sous un flot d'images. Je me suis vu en train de laisser des notes à Norman qui s'interrogerait sur leur provenance. Je l'imaginais en train de se gratter la tête après les avoir trouvées, puis laissant quelque missive en guise de réponse.

Nous savons déjà à quel point Norman m'a déçu. Eh bien la machine à écrire m'a joué le même tour. J'ai cherché des descriptions détaillées de l'engin, des dessins légendés, j'en ai même vu en film. Le verdict était sans équivoque : trop grosse, trop lourde. Quand on est petit, le génie ne suffit pas. Même si j'avais pu appuyer sur les touches, en me laissant tomber dessus depuis un point culminant, par

exemple, je n'aurais jamais été capable de glisser du papier autour du rouleau – les rats ont du mal avec les cylindres – ni de tirer sur le grand levier argenté qui renvoie le chariot à sa place. Grâce au cinéma, j'avais appris qu'une machine à écrire produit une sorte de petite musique. Je savais que jamais je ne pourrais l'entendre, le *ping* clair indiquant la fin d'une ligne ou le joyeux raclement du chariot qui file vers la gauche pour en commencer une autre. Il s'avère que dans mon cas, quand je termine une ligne, je n'entends rien excepté le silence de mes pensées qui tombent sans fin dans un trou de ma mémoire.

Mais, comme je l'ai déjà dit, j'ai de la ténacité à revendre et je n'ai pas abandonné l'idée de communiquer avec les humains. À peine deux semaines après avoir écarté la solution de la machine à écrire, j'ai découvert dans la section LANGUES de la librairie un mince opuscule jaune intitulé : *S'exprimer par signes*, où je trouvais des dizaines d'illustrations des signes utilisés par les sourds et muets. Je croyais avoir enfin trouvé ce que je cherchais.

Les termes usuels étaient classés alphabétiquement, comme dans un dictionnaire, et, à la place de la définition, il y avait la photo d'une jolie femme en pull rouge qui faisait le signe correspondant au mot. Je suppose que c'est à cause d'elle que j'ai associé le langage des signes à mes Mignonnes. Par exemple, à côté du mot ami, une photo montrait une Mignonne aux formes avantageuses moulées dans un pull, qui levait l'index des mains gauche et droite. Deux doigts amis près l'un de l'autre. Cela m'a redonné de l'espoir. Ce qui était idiot. L'inventeur de ce langage silencieux ne l'avait pensé que pour des créatures pourvues de doigts. N'étant équipé que de pattes et de griffes, il m'était impossible de même bafouiller les phrases les plus rudimentaires. En un mot, je bégayais des pattes. Debout devant le miroir, ce qui était déjà une torture en soi, en équilibre sur le rebord du lavabo, je m'efforçais de dire : "Qu'aimez-vous lire ?" J'ai essayé d'imaginer que mon corps représentait la paume et mes pattes les doigts. En plein milieu de ma phrase, j'ai changé de stratégie et me suis servi de mes pattes avant comme de bras et de mes pattes arrière comme de pouces. Je me frappais la poitrine, croisais les jambes, me recroquevillais, puis m'agitais soudain dans tous les sens comme un homme dont les vêtements auraient pris feu. Rien n'y faisait.

Néanmoins, les situations désespérées font souvent naître des espoirs désespérés. Après la tentative d'empoisonnement perpétrée par Shine, j'ai décidé de me remettre à la langue des signes. Au stade où j'en étais, je pensais qu'une phrase basique suffirait, histoire de montrer aux humains que je n'étais ni bête ni méchant. De l'eau avait coulé sous les ponts depuis mes premières tentatives et même si pas un titre ou presque ne quittait la librairie sans que je sois au courant,

je craignais que quelqu'un n'ait acheté le petit livre un jour où je me trouvais au *Rialto* ou à un moment où je somnolais dans le plafond. Un acheteur sourd, évidemment, et donc très silencieux. Dès que Shine a eu fermé boutique ce soir-là, qu'il a eu émis son toussotement (une habitude, une sorte de salut à la nuit), emportant le son de ses pas dans la rue, je suis descendu en toute hâte au rez-de-chaussée, fendant la boutique à la vitesse de l'éclair jusqu'à l'endroit où était censé se trouver le livre. Il n'avait pas bougé : fin volume jaune pris en sandwich comme du fromage entre une tranche de pain de seigle (un dictionnaire de serbo-croate) et une autre de pain blanc (*Fondamentaux de l'allemand des affaires* de Langston). Après bien des efforts, j'ai réussi à le déloger de son étagère. À l'intérieur de la couverture, le prix inscrit au crayon était passé de vingt-cinq cents à *un nickel*.

Prenant mon temps à chaque page, j'ai interrogé la Mignonne. Je cherchais une phrase simple et compréhensible qui soit adaptée à mes limites physiologiques. En peu de temps, j'avais appris à dire "au revoir zip". Ce n'était pas du Shakespeare, mais impossible de faire mieux. Je formulais cette phrase en me tenant sur mes pattes arrière : j'agitais une patte avant – comme pour dire au revoir – puis, avec la même patte, j'effectuais un mouvement de bas en haut devant ma poitrine – comme pour remonter une fermeture Eclair imaginaire. Je me suis entraîné devant la glace, au revoir zip, au revoir zip, au revoir zip, jusqu'à maîtriser parfaitement le geste. À surgi un autre problème : à qui allais-je m'adresser ? Réponse évidente : à une personne sourde. Cela m'a au moins donné un nouveau but dans la vie : me dénicher une personne sourde. Mais les sourds ne poussent pas sur les arbres. J'ai donc gardé l'œil ouvert en espérant que l'un d'entre eux viendrait à la librairie, auquel cas j'avais l'intention de sortir en trombe de mon trou et de me présenter. Je crois qu'aucun sourd n'est venu, même si, un jour, un vieil homme a acheté un livre après en avoir feuilleté d'autres pendant un long moment sans prononcer un mot. Bon, il n'était peut-être pas sourd. Mais avec Shine dans les parages, je me suis dit que je ne pouvais pas prendre de risques. Sans compter que cet homme était vieux et faible. Si je m'étais jeté à ses pieds, il n'aurait peut-être pas eu assez de force pour me protéger.

Je n'avais jamais voyagé physiquement au-delà de Scollay Square, mais, grâce aux livres et aux cartes, je connaissais Boston par cœur et j'étais capable de me représenter la ville dans son entier, d'Arlington à Columbus Point, comme vue d'avion. À l'instar des Axions, ma tâche était désormais d'entrer en contact avec des représentants de l'espèce dominante. J'avais déjà tenté ma chance avec Shine, et failli connaître le même sort que les extraterrestres.

Mais mes lectures intensives m'avaient persuadé que, malgré les foules de sadiques, d'enragés, de psychopathes et d'empoisonneurs qu'elle recelait, l'espèce dominante s'enorgueillissait aussi d'exemples de douceur et de compassion, la plupart du temps incarnés par des femmes. J'aurais pu chercher autour du Square, mais quelque chose dans les visages me conseillait de n'en rien faire. Je vous ai déjà avoué mon degré d'embourgeoisement de l'époque, et je souhaitais par conséquent que mon premier interlocuteur, autrement dit mon partenaire virginal en matière d'interaction sociale avec un humain, soit d'extraction supérieure. Les lieux censés regorger de ces femmes d'excellence – les campus de Wellesley et de Radcliffe ainsi que le couvent Saint Clare à Jamaica Plain – étant hors de ma portée, je me suis donc rabattu sur le Public Garden, situé à quelques rues à l'ouest du Square. Malgré mon penchant pour la chicanerie, vous remarquerez une fois de plus que je sais me montrer réaliste et pragmatique quand il le faut.

Il fallait que je me déplace par une nuit pluvieuse, à un moment où les passants se faufilant entre les voitures jusqu'aux entrées d'immeubles seraient trop occupés à s'accrocher à leur journal ou à leur parapluie pour accorder la moindre attention à un petit animal trotinant plein ouest. Je n'ai pas eu à patienter trop longtemps. Le samedi suivant, Shine a quitté la boutique à cinq heures, à l'abri du dôme ruisselant d'un parapluie noir. Quand je suis sorti peu après minuit, la pluie tombait dru, mais l'asphalte était encore sec et chaud sous les voitures. Seuls les carrefours que je devais franchir à vitesse grand V posaient problème. Il fallait chaque fois attendre le bon moment – je n'avais pas oublié ce pauvre Peewee – si bien que l'aube pointait déjà quand j'ai enfin pu foncer à travers le Common, le parc adjacent au Public Garden.

L'herbe était douce et dégageait une agréable odeur suave. C'était ma première expérience de l'herbe. Du coup, j'en ai goûté un brin. Il ne pleuvait plus et le ciel pâlisait à l'est. Après m'être glissé sous les voitures garées le long de Tremont Street, j'avais les pattes et l'arrière du corps noirs de saleté, le pelage poisseux d'essence et plein de gravillons. Je me suis nettoyé du mieux que j'ai pu avant d'aller piquer un petit somme sous un buisson. À mon réveil, le soleil brillait et c'est là que j'ai vu les arbres. Je n'en avais jamais vu de vrais avant. Le buisson sous lequel je me cachais bordait un chemin goudronné qui traversait le parc de part en part. En hasardant un coup d'œil dehors, j'ai aperçu des gens bien habillés en train de marcher. Les cloches de l'église ont retenti. Je me sentais bizarrement détaché, comme si je m'observais depuis le ciel. Un rat qui aurait déjà dû mourir était vivant. Sale, affaibli, certes, mais bien vivant sous son buisson, ce rat avait un plan.

J'ai observé les promeneurs et plus particulièrement ce qu'ils faisaient de leurs mains. Leurs mains parlaient-elles ? Toute la matinée j'en ai vu se balancer le long de corps, s'enfouir dans des poches, aplatis des mèches soulevées par le vent, adresser des saluts, pointer des écureuils, serrer des poings, jeter des cacahuètes, curer des nez, gratter des entrejambes, et tenir d'autres mains. Bref, elles vaquaient à leurs occupations, mais ne parlaient pas. J'ai mâché encore un peu d'herbe. Par deux fois, je suis sorti de ma cachette pour chiper des cacahuètes aux écureuils. Cela ne me suffisait pas. Je n'avais pas pris de vrai repas depuis plus de vingt-quatre heures. Je perdais des forces, ce qui exacerbait ma peur.

La nuit commençait à tomber lorsque j'ai repéré deux femmes avec une petite fille qui arrivaient d'Arlington Street. Elles portaient de beaux vêtements et leurs chaussures brillaient. Au-dessus de la tête de l'enfant, les mains des deux femmes conversaient. J'ai regretté de ne pas avoir étudié assez à fond le livre d'images pour pouvoir comprendre ce qu'elles disaient. Mon cœur battait à tout rompre. Je m'inquiétais de ma faiblesse, je craignais que ma peur et mon excitation ne me fassent tourner de l'œil. Je les ai regardées s'approcher, et quand elles furent tout près, je bondis au milieu de l'allée et mes pattes signèrent "Au revoir zip". J'ai essayé de crier en rendant mes mouvements aussi frénétiques que possible. Au revoir zip. Au revoir zip. Je sais que c'est idiot, mais j'ai aussi tenté de souligner mes propos en m'égosillant à force de couinements. J'avais l'impression de me faire comprendre. Les femmes et la petite fille s'étaient arrêtées, bouche bée. Au revoir zip. Comme je devais me tenir sur mes pattes arrière pour m'exprimer, dans mon enthousiasme, j'ai perdu l'équilibre et suis tombé à la renverse. Une des femmes a alors poussé un grognement sourd, huh huh huh, qui était peut-être un rire, jusqu'à ce que la petite fille se mette à son tour à hurler. Je ne me souviens pas exactement de l'ordre des événements qui ont suivi. Des gens criaient : "Un rat ! un rat !" Un homme a lancé : "Tu vois bien que c'est pas un écureuil !", une autre voix a déclaré : "Il fait une attaque !", une troisième : "C'est la rage !" et puis tout le monde a parlé en même temps. Un homme a essayé de me tâter l'abdomen du bout de sa canne. J'avais réussi à me remettre sur mes pieds et je prenais mes jambes à mon cou quand l'homme a tenté de me frapper. J'ai entendu la canne s'abattre sur le béton puis s'élever de nouveau dans les airs avant de me fracasser le dos dans un bruissement, juste à l'instant où j'atteignais la pelouse, et puis quelqu'un a dit : "Ne lui faites pas de mal !" Je me suis jeté dans des broussailles et ai poursuivi ma course effrénée. Je ne souffrais pas, mais j'avais la sensation de tirer un poids mort jusqu'à ce que je m'aperçoive que ma patte antérieure gauche était pliée dans le mauvais sens. Elle ne

bougeait pas quand je courais. Je l'ai traînée à ma suite comme un sac.

La douleur est apparue durant la nuit et le lendemain matin je pouvais à peine avancer sur mes quatre pattes tellement j'avais mal. J'ai grignoté de l'herbe. Depuis ma cachette, j'ai vu un homme donner à manger aux écureuils. Il était assis sur un banc non loin avec un sac en papier sur les genoux. Les écureuils grimpaient à son niveau pour attraper les cacahuètes qu'il leur tendait entre ses doigts. *La Faune américaine : gourmandise et déchéance*. Au bout d'un moment, l'homme a semblé se lasser. Il a retourné le sac dont le contenu s'est répandu sur le banc ainsi que par terre. Puis il s'est éloigné et les écureuils se sont rués sur les cacahuètes. Après avoir nettoyé la zone, eux aussi sont partis. En fait, ils n'avaient pas tout ratissé puisque j'apercevais une cacahuète dans l'herbe, près d'un des pieds du banc, à quelques pas de moi. Une nouvelle personne est arrivée, une personne bleue. Mais cela m'était égal. L'appel de l'arachide était trop fort pour que je me préoccupe d'autre chose. Je me suis faufilé. Je me souviens encore de son goût exquis.

IX

Ensuite, je ne me souviens que d'un mouvement de balancier et d'une puissante odeur humaine. Quand je suis revenu à moi, j'étais emmailloté dans une espèce de sac kangourou formé par cette odeur et plusieurs épaisseurs suffocantes de laine. Ça tanguait, dans cette caverne faite de ténèbres et de douleur. À coups de griffes, j'ai finalement réussi à émerger de ce fatras de tissus. Après avoir avalé de grosses goulées d'air, j'ai vu un ciel bleu strié de fils électriques et, aux limites de mon champ de vision, le sommet de plusieurs immeubles. J'ai écarté un autre pli de laine. Là, j'ai vu les voitures que nous dépassions d'un côté et celles qui nous dépassaient de l'autre. En rejetant la tête en arrière, j'ai regardé le ciel, puis, en la levant encore un peu, j'ai aperçu un œil humain du même bleu clair que le ciel. Il m'observait tandis que l'autre surveillait la circulation.

Jerry Magoon soufflait fort en pédalant, ce qui soulevait les poils de sa moustache dès qu'il expirait. Le vélo penchait d'un côté puis de l'autre à chaque coup de pédale, transformant le panier en une sorte de berceau. J'ai posé mon absence de menton sur la laine parfumée dont j'ai appris plus tard qu'il s'agissait du pull de Jerry, ce qui explique qu'il ait été imprégné de son odeur, et j'ai fermé les yeux. Les épaisseurs du tricot amortissaient les à-coups de la route mais ne diminuaient pas la douleur dans ma jambe. Sous le panier, la roue avant couinait. J'aurais aimé dire "Au revoir zip" à Jerry, mais je n'en avais pas la force et, de toute façon, il n'aurait probablement pas compris.

C'est donc dans ces conditions que j'ai abordé Cornhill pour la seconde fois de mon existence. J'en avais tout d'abord gravi les pentes, flottant sur les eaux maternelles ; voilà que je revenais emmitoufflé dans les plis du pull de Jerry. Et comme Moïse, je voyageais dans un panier.

Devant *Pembroke Books*, Jerry a soulevé le vélo sur le trottoir avec précaution et l'a appuyé contre la vitrine. Shine a surgi grimaçant de l'intérieur – sa grande face aplatie ressemblait à celle d'une chouette qui s'apprêtait à fracasser la devanture pour fondre sur

nous. Je ne m'étais jamais trouvé si près de lui, même en ce jour funeste où nos regards s'étaient croisés, le mien débordant d'amour, le sien débordant de... de quoi au juste ? Avec le recul, je pense que c'était du mépris.

Comme d'habitude, Jerry l'a ignoré.

Il a pris le pull et moi avec dans ses bras, et nous avons franchi l'entrée surmontée du panneau CHAMBRES. En s'aidant des coudes, il a ouvert la porte où était inscrit DR LIEBERMAN DENTISTE SANS DOULEUR. Elle s'est refermée derrière nous dans un soupir. Plongée dans la pénombre, l'entrée sentait l'humidité. Lentement, difficilement, plaçant d'abord son pied droit sur une marche puis amenant le gauche au même niveau, comme un enfant, Jerry m'a porté jusqu'au troisième étage à travers l'obscurité de l'escalier. Les poils de sa moustache se soulevaient et retombaient en rythme avec sa respiration. On faisait une pause dès qu'on arrivait à un palier. Il y avait plusieurs portes à chaque étage. Elles étaient toutes peintes en marron sauf celle du Dr Lieberman qui était verte, et chapeautées d'un vasistas en verre dépoli.

La chambre de Jerry se situait au dernier étage à l'arrière de l'immeuble. Calant le pull dans le creux de son coude, il a enfoncé l'autre main dans sa poche d'où il a sorti un tas de choses – une pochette d'allumettes, des pièces de monnaie, un morceau de ficelle blanche, des cacahuètes ainsi qu'un boulon en laiton. Après avoir fait tomber la plupart de ces objets par terre, il a fini par extraire une clé. Ses doigts étaient courts et épais. Il a déverrouillé la porte, puis l'a poussée avec le pied. Il m'a déposé sur le lit en dégageant doucement son bras de sous la laine pour ne pas me bousculer et a arrangé le tissu en une sorte de nid autour de moi. Enfin, il en a rabaisé un pan pour que je puisse voir sans avoir à lever la tête.

La pièce n'était pas très grande et, à première vue, elle semblait surtout servir d'entrepôt. En plus des meubles – une tête de lit en fer, un fauteuil en cuir lacéré qui perdait son rembourrage, Line commode avec un miroir sur lequel on avait dessiné, peut-être au rouge à lèvres, le visage d'un homme moustachu atteint de strabisme qui tirait la langue, une bibliothèque faite de planches nues et de parpaings ainsi qu'une table dont le plateau en émail écaillé laissait apparaître des plaques noires au niveau des angles – il y avait aussi des boîtes, des cartons et des caisses en bois, amas qui atteignait presque le plafond. En équilibre sur la pile la plus haute se tenait un chariot rouge d'enfant, du genre qu'on traîne au bout d'un long manche en fer terminé par une poignée. On avait élargi le chariot avec des planches sur lesquelles on pouvait lire E. J. Magoon peint à la main en grosses lettres rouge et jaune, comme sur un camion de cirque. Quelques minutes plus tard, Jerry a monté son vélo jusqu'à la

chambre et l'a coincé à l'intérieur avec le reste. Je n'avais jamais vu un humain vivre à ce point comme un rat.

Jerry s'est ensuite mis à fouiller dans un placard à côté des étagères, creusant dans le bazar avec ses bras, grognant et jetant toutes sortes de choses par-dessus son épaule – vêtements, godillots, un tourne-disque tout disloqué, un grille-pain, une pile de numéros du magazine *Life* et encore d'autres boîtes. Il me faisait penser à un chien en train de creuser un trou dans le sol. De l'autre côté des étagères se trouvait une espèce d'alcôve meublée d'un évier et d'un plan de travail. Un carré de tissu bleu pendait sous le plan de travail, cachant, je l'ai appris par la suite, une poubelle en métal. Perdu au milieu des assiettes et des poêles sales, il y avait un réchaud de camping vert de marque Coleman. La lumière du jour s'efforçait de pénétrer par les vitres graisseuses d'une grande fenêtre. Celle-ci était pourvue d'un store mais pas de rideaux. En dessous, quelqu'un avait essayé – avec une réussite toute relative – de peindre le radiateur en rouge.

Jerry a fini par trouver ce qu'il cherchait : une boîte à chaussures Florsheim grise qu'il a retournée sur le lit, déversant son contenu à côté de moi – lettres, enveloppes, quelques cartes à jouer blanches avec le mot BICYCLETTE imprimé au dos et beaucoup de photos. Lune d'elles, que je voyais à l'envers, représentait Jerry jeune, ses cheveux bruns coupés court, la lèvre supérieure aussi grande que celle de Henry Miller. Il était assis à une table couverte de papiers. Interrompu dans son écriture, la pointe du stylo encore sur la page, il levait la tête en affichant un sourire crispé. Il avait des dents blanches. Le vieil homme tout gris souriait aussi et me disait à voix basse de ne pas m'inquiéter, de ne pas avoir peur, les mots se faulant par-dessous les poils de sa moustache qui s'agitaient. À présent, il avait de longues dents jaunes et son haleine sentait les cigarettes et la viande.

Il a inséré une serviette pliée – sur laquelle était brodé HOTEL ROOSEVELT – au fond de la boîte posée par terre et m'y a délicatement installé. La serviette avait des rayures bleues. Elle ne portait pas l'odeur de Jerry. Il n'arrêtait pas de me parler de cette voix douce et rassurante – profonde et rocailleuse – tout en farfouillant dans le frigo, sans tourner la tête.

“Qu'est-ce que tu prends, chef ? rocailla-t-il. Du lait ?... C'est bon, le lait.” Il a sorti un bocal à bouchon rouge. “Tu as déjà goûté au beurre de cacahuète ?” Il s'est agenouillé devant la boîte, son énorme tête penchée au-dessus de moi.

Je n'avais jamais mangé de beurre de cacahuète. Ni bu de lait, en dehors du liquide étrange dont j'avais réussi à chiper quelques lampées à Maman. Jerry m'a servi le lait dans le couvercle d'un pot de confiture et a mis une cuillerée de beurre de cacahuète sur un bout de papier sulfurisé. Je n'avais jamais rien avalé d'aussi bon que ce beurre

de cacahuète. Il s'appelait Skippy. Le lait aussi était délicieux, si frais et si sucré. Il m'a regardé laper le lait et il a souri. "Miam-miam, hein ? Allez, régale-toi."

Ensuite il est allé s'agiter dans l'alcôve. Il a cuit du riz, puis, une fois prêt, l'a égoutté en penchant la casserole au-dessus de l'évier, en maintenant le couvercle avec un torchon. Un nuage de vapeur a embué la vitre. Jerry s'est alors tourné vers moi pour dire : "*Kavoum*." Il a ri, ce qui a fait s'entrechoquer la rocaille qui encombrait ses poumons. Il a secoué le flacon de sauce de soja avant d'en verser sur son riz, puis a remué le tout. Il a repoussé de la table une pile de livres, de papiers ainsi qu'un peu de vaisselle sale pour dégager un coin propre pour son assiette. Il mangeait avec une cuiller qu'il tenait dans son poing comme un enfant et mâchait très lentement. J'espérais qu'il me parle encore, mais il s'est tu ce soir-là.

Il a abandonné la vaisselle dans l'évier – *kavoum* – et, après avoir enfilé sa veste, il est sorti, me laissant seul pendant un bon moment. À son retour, il était si tard qu'en dehors d'une sirène, d'un klaxon ou des fortes palpitations dans ma patte, la ville était plongée dans le silence. Jerry est allé se coucher sans rallumer la lumière. Il dégageait la même odeur que Maman. J'entendais sa respiration lente et difficile tandis qu'il dormait. Il a aussi ri dans son sommeil. Au matin, j'ai vu qu'il portait encore ses vêtements.

C'est ainsi qu'a débuté ma vie avec Jerry Magoon, le second humain que j'aie jamais aimé. Pendant quelques jours, je n'ai pas été en mesure de beaucoup bouger et la douleur ne me laissait aucun répit. Je restais donc couché dans ma boîte à nommer les choses qui m'entouraient. La table, toujours encombrée, est devenue la Mule. Ma boîte s'appelait l'Hôtel, la fenêtre, la *Fontaine lumineuse** et le fauteuil en cuir, Stanley. Je donnais des noms aux objets et j'observais Jerry. Je ne le quittais pas des yeux durant la journée, je l'écoutais respirer la nuit.

Il avait plié la serviette de telle sorte que les lettres VELT se trouvaient sur le dessus. Lorsque je m'allongeais, un œil fermé et l'autre très près du tissu éponge, je voyais les monts et vallées formés à la surface de cette sorte de linge. Une vaste savane s'étendait loin devant moi, depuis le T gigantesque au premier plan pareil à un grand baobab dépouillé jusqu'au petit V (comme dans se "volatiliser") au loin. Au cours de ces premiers jours, quand Jerry sortait, je gardais le lit et observais les gazelles bondir par-dessus le E ou les girafes frotter leur tête cornue contre le L. Cette activité pouvait m'occuper des heures. Quand enfin j'entendais la clé de Jerry tourner dans la serrure, je levais le nez de ma serviette et les pauvres animaux effrayés s'envolaient comme des oiseaux, leurs cris étouffés faiblissant dans la plaine herbeuse. C'était à la fois beau et très triste. Au bout du

compte, je crois que je préférerais être une gazelle flottant au-dessus du E qu'un humain, et avoir de longues jambes plutôt qu'un menton.

En parlant de jambes, la mienne a guéri assez rapidement puisque, à la fin de la semaine, j'étais de nouveau capable de m'appuyer dessus. Quelques jours plus tard, je n'avais presque plus mal, même si, depuis, je vais clopin-clopant, ma patte étant encore un peu tordue. *Clopin-clopant*, voilà une bien jolie locution. Ça dit bien ce que ça veut dire. Vu que je n'étais pas un grand sportif, ce handicap ne me gênait pas vraiment. Peut-être me conférait-il même un air distingué. J'aurais aimé y ajouter une petite canne ainsi qu'une paire de lunettes de soleil. J'ai toujours eu un rapport particulier aux termes *panache* et *nonchalance*. J'aurais aussi adoré me laisser pousser un petit bouc.

Pendant un certain temps Jerry m'a appelé Chef, ce qui ne me plaisait pas trop, puis il a essayé Gustav et Ben, pour finalement arrêter son choix sur Ernie. Comme dans *The Importance of Being Earnest*, *L'Importance d'être Constant* en bon français. Ernest Hemingway. Ernie. Jerry me donnait beurre de cacahuète et lait à volonté. Pour le petit-déjeuner, il me proposait des morceaux de pain grillé. Il me faisait également goûter tout ce qu'il mangeait et qui, d'après lui, avait une chance de me plaire comme du riz, qu'il cuisinait lui-même, ou de la crème de maïs en boîte. Nous avons ainsi découvert que les rats n'aiment pas les pickles.

Jerry s'absentait beaucoup, parfois dans la journée, parfois la nuit, parfois pour se rendre à la bibliothèque publique sur Copley Square ou au *Flood's Bar* du coin de la rue, mais, la plupart du temps, je ne savais pas où il allait. Il portait toujours un costume bleu foncé quand il sortait. Il en avait deux identiques qu'il lavait lui-même dans l'évier avant de les laisser sécher sur l'escalier de secours ou sur le radiateur, mais il ne les repassait jamais. Il portait aussi une cravate qu'il ne serrait pas. Il ne la dénouait jamais, se contentant de se la passer autour du cou pour la laisser pendre ensuite comme le nœud coulant d'une corde. Il affichait en permanence un air de lendemain de cuite et, si je devais décrire son apparence générale d'un mot, j'utiliserais l'adjectif *débraillé*.

Le jour où j'ai pu quitter l'Hôtel pour aller boitiller un peu dans la chambre, Jerry n'y a pas vu d'inconvénient. Homme d'intérieur déplorable, rien de ce que je faisais ne le dérangeait, y compris quand je vidais un peu plus Stanley de son rembourrage pour en atteindre les ressorts, ce que j'adorais faire, même si je n'ai jamais testé sa patience en mettant le nez dans ses affaires quand il était là. Une fois remis sur pied, j'ai profité de ces longues plages de solitude pour renifler le moindre centimètre carré des lieux, en commençant par la bibliothèque. N'ayant jamais pénétré la demeure de personne

auparavant, je ne pouvais pas savoir combien de livres les gens possédaient en moyenne. Après *Pembroke*, évidemment, n'importe quelle bibliothèque m'aurait paru insignifiante. J'imagine que celle de Jerry devait contenir autour de deux cents ouvrages. Je fus heureux d'y retrouver le *Portrait de l'artiste en jeune homme et Ulysse*, même si malheureusement, de Grand Livre, point – je dis malheureusement parce que j'aurais ainsi pu récupérer les pages que Flo avait déchiquetées et que, dans mon inconscience, j'avais dévorées. En plus des livres, l'étagère du bas était remplie d'une série de cahiers dans lesquels Jerry écrivait. Malgré ma curiosité naturelle, j'ai bien senti que c'était mal de fouiller dans ses papiers, même si la tentation était terrible. En revanche, je ne me suis pas gêné pour lire ses livres – dont la plupart m'étaient inconnus. J'ai commencé par le coin en bas à gauche de la bibliothèque et suis remonté progressivement vers le haut. Jerry n'a pas mis longtemps à me surprendre en pleine lecture.

Je venais juste de découvrir Terry Southern dont je lisais, par terre, le roman intitulé *Candy*. C'était un de ces livres de poche à brochage collé qui ont une fâcheuse tendance à vouloir se fermer comme des huîtres, si bien que je devais le maintenir ouvert avec mes deux pattes avant. Je trouvais l'histoire vraiment prenante. J'en étais au passage où Candy couche avec le nain et j'étais tellement absorbé par ma lecture – ce qui n'était pas difficile puisque je ne cessais de voir dans ce récit des parallèles avec ma situation – que je n'ai pas entendu Jerry monter l'escalier. Il n'avait pas dû verrouiller la porte en partant car, soudain, il se tenait sur le seuil, pantelant, un sac de provisions dans une main, la clé dans l'autre. J'ai sursauté. De son côté, la surprise était telle qu'il est resté pétrifié un moment, braquant la clé sur moi comme s'il s'agissait d'un revolver. Pris en flagrant délit, je n'avais plus qu'à bluffer pour essayer de m'en sortir. J'ai donc tourné la page avant de poursuivre ma lecture. Je m'attendais qu'il m'en veuille d'avoir traîné le livre par terre, mais, en fait, il a trouvé ça très drôle. Une fois remis de sa stupéfaction, il s'est esclaffé – ce qui n'arrivait pas si souvent – envoyant une nouvelle salve rocailleuse retentir contre le toit. À partir de ce jour-là, dès que l'ennui menaçait, je n'hésitais plus à sortir un livre pour le lire, même sous son nez. Mais je ne pense pas qu'il ait jamais réalisé que je lisais vraiment. Je pense que, jusqu'à la fin, il a cru que je faisais semblant.



X

Même s'il était impossible de le deviner en le voyant, Jerry se montrait très consciencieux et parcimonieux dans ses périodes de sobriété. Il aimait faire les poubelles à la pêche aux objets endommagés qu'il s'efforçait de réparer ensuite – grille-pain, tourne-disque, ce genre de choses. Néanmoins, il n'arrivait pas toujours à leur donner une seconde vie. Mis en échec, il les mettait de nouveau au rebut. Dans le cas contraire, il les entassait avec le reste dans le placard. Il pouvait passer une demi-journée à dépecer un de ces engins sur la table, jonglant avec les pinces, les tournevis et les rouleaux de chatterton tout en parlant tout, seul – “Bon, donc ce fil va là-dedans, ça c'est le thermostat, et ça c'est l'attache pour retenir le ressort, OK, je vois, et il est cassé juste là” – pour le remonter ensuite entièrement. Il avait une vue à ce point défectueuse qu'il devait travailler le nez quasiment collé à la table, et, entre sa vue déficiente et ses gros doigts, il lui arrivait de laisser tomber des pièces minuscules par terre. J'adorais le voir marcher à quatre pattes pour essayer de les retrouver. On aurait dit un ours. J'imagine que j'aurais pu aller les récupérer pour lui, mais je ne l'ai jamais fait. Cela m'amusait aussi de le voir penché sur son ouvrage avec son gros œil bigleux qui partait sur le côté. On aurait dit un enfant surpris à faire une bêtise. Chaque fois qu'il ressuscitait le moindre gadget moribond, sa joie était telle qu'il se mettait à sautiller dans la pièce en gloussant. *Rafistoler la planète : le combat d'un bricoleur hors pair*. Le voir dans cet état me donnait très envie de lui accoler le mot *rayonnant*. Il débordait alors d'un bonheur qui emplissait la pièce et j'avais la sensation de pouvoir en avaler de grandes rasades. Au bout de quatre ou cinq réparations réussies, il sortait les objets du placard pour les charger dans son chariot rouge et les emportait je ne sais trop où. J'ai appris plus tard qu'il les distribuait à des gens dans la rue.

Environ un mois après mon emménagement. Jerry a apporté un piano d'enfant qu'il avait trouvé à la décharge. Il était blanc avec trois pieds et s'accompagnait d'un petit tabouret. Il avait tout d'un vrai piano, malgré un nombre réduit d'octaves et quelques touches qui ne

fonctionnaient pas. Elles ne faisaient aucun bruit lorsque Jerry appuyait dessus ou alors émettaient un *sonk* assourdi et fort peu musical. Après avoir repéré trois ou quatre de ces *sonk*, Jerry s'est assis à la Mule et a tout démonté. Il a trituré les entrailles de l'instrument, lui a parlé pendant des heures et est parvenu à remettre en état la plupart des touches. Ensuite, il s'est installé dans son fauteuil, le piano sur les genoux, il a retrouvé des airs avec deux doigts, *Streets of Laredo* et *Sivanee River*. Puis il l'a posé par terre afin que, moi aussi, je puisse m'amuser avec. J'avais une passion pour ce piano et, comme Jerry le savait, il ne s'en est jamais débarrassé. Mon répertoire se composait surtout de morceaux de Cole Porter ou de Gershwin. Assis sur le tabouret, balançant le corps au rythme de la musique, je ressemblais comme deux gouttes d'eau à Fred Astaire. Je chantais même comme lui. D'accord, je sais que cela n'était vrai que d'un point de vue... particulier. Et je sais aussi que Jerry n'entendait que le couinement aigu d'un rat. Cela ne l'empêchait pas d'apprécier le spectacle. La première fois que j'ai joué et chanté pour lui, il a ri aux larmes. J'aurais préféré une autre réaction, mais je ne l'ai pas mal pris.

Jerry était le premier véritable écrivain que je rencontrais et je dois avouer que, malgré sa gentillesse, j'ai tout d'abord été déçu. À mes yeux de bon bourgeois, sa vie ne correspondait pas du tout à l'image que je me faisais du quotidien d'un vrai auteur. Déjà, il était beaucoup plus solitaire que je ne l'aurais jamais imaginé. Enfin, peut-être pas plus que je ne l'aurais imaginé, ni que je ne l'avais personnellement été, mais plus solitaire que l'idée que j'avais des écrivains. Durant les mois que nous avons passés ensemble, seulement trois personnes sont venues frapper à sa porte. J'avais toujours cru qu'un écrivain, un vrai – et moi-même j'écrivais, dans mes rêves –, passait beaucoup de temps dans des cafés à entretenir des conversations brillantes avec des gens savants et ramenait parfois chez lui une belle jeune femme avec de longs cheveux bruns qu'il renvoyait le lendemain matin pour pouvoir se remettre au travail – “Désolé, poupée, j'ai un bouquin qui m'attend”. Je me le représentais enfermé dans sa chambre pendant des jours, descendant du whisky par hectolitres qu'il buvait dans un verre Woolworth, tapant sur son Underwood jusqu'au petit matin. L'écrivain entretenait aussi une barbe de deux jours. Les coins de sa bouche esquissaient une pointe d'amertume et ses yeux tristes trahissaient un *je ne sais quoi* ironique. Le seul vague point commun entre cet écrivain fantasmé et Jerry était le whisky. Je ne savais pas où il allait lorsqu'il me laissait seul le soir, mais il ne ramenait jamais personne d'intéressant. Seulement des pochettes d'allumettes du *Flood's Bar and Lounge* à deux pas de chez nous. Il ne semblait pas non plus avoir d'amis, même pas des amis

ennuyeux. À moins bien sûr de compter les simples connaissances comme Shine et les gens du quartier qui le prenaient pour un original local. Dans ce sens, tout le monde connaissait Jerry Magoon. D'une certaine manière, il était presque célèbre.

Il ne consacrait pas non plus beaucoup de temps à l'écriture, si écrire signifie coucher des mots sur le papier – je dirais une heure par jour à tout casser. Lorsqu'il s'impliquait physiquement dans l'écriture, il s'asseyait à la table, au même endroit où il mangeait et réparait ses objets. Elle était toujours encombrée – papiers, livres, vaisselle sale, vêtements, parapluie ainsi que l'habituel lot de pièces détachées en cours de montage ou démontage -si bien qu'il devait chaque fois repousser le tout pour se faire un espace. Il écrivait au crayon dans un cahier d'écolier, vous savez, ceux qui possèdent une couverture marbrée noir et blanc avec un rectangle blanc au milieu pour inscrire son nom et le sujet. Celui dans lequel il écrivait pendant notre vie commune s'intitulait *La Dernière Grosse Affaire*. Il n'avait pas de sujet.

Jerry marmonnait ou fredonnait en travaillant. Il chantonait d'une voix aiguë et son marmonnement s'apparentait à un ronronnement. On aurait dit que quelqu'un récitait des prières dans une autre chambre. Du sens semblait en émaner et pourtant il était impossible d'en saisir un seul mot. Jerry marmonnait ainsi même lorsqu'il n'écrivait pas. En vérité, il n'y avait que dans les moments où il s'adressait à quelqu'un qu'il ne marmonnait pas. Je me disais qu'il écrivait peut-être ses livres dans sa tête, comme moi. J'y ai vu un encouragement, et c'est à partir de cette époque que j'ai commencé à prendre mon propre travail vraiment au sérieux.

Les soirs où Jerry buvait un coup de trop, il se cognait dans les meubles en rentrant et s'effondrait sur son lit tout habillé. Je l'entendais se lever dans la nuit pour retirer ses vêtements. Il allait aussi se soulager la vessie dans l'évier. Et de temps en temps, il se payait une bonne grosse cuite. Elles marquaient invariablement la fin de ces périodes où il broyait du noir – lesquelles revenaient avec la régularité du métronome – et semblaient toujours lui faire grand bien. Les cuites ne me dérangeaient pas – après tout, mon histoire personnelle m'y avait préparé – mais je haïssais les moments où le cafard prenait possession de lui. Tout ce désespoir enfoui, cette tristesse et ce sentiment d'impuissance qu'on trouvait dans ses livres remontaient à la surface de sa propre vie, se lisaient dans ses yeux et couvraient son visage d'un voile. Alors il s'enfonçait dans le gros fauteuil en cuir et se mettait à étudier le mur dans un état quasi catatonique.

Il arrêtrait même de se nourrir et aussi de *me* nourrir. Cela m'inquiétait. Et puis je me sentais inutile. Comme vous avez dû finir par le deviner, je suis moi-même d'un naturel plutôt mélancolique et

les dix-sept formes de désespoir n'ont pas de secret pour moi, si bien que, même si j'avais pu parler, je n'aurais pas pu dire grand-chose pour le réconforter. Quand vous vous trouvez face à quelqu'un qui a le moral à zéro, qui vous explique combien le monde est froid, méchant, combien les gens souffrent en vain, combien il y a de solitude, et que vous êtes du même avis, cela vous met dans une situation délicate. En général, ces crises duraient quelques jours, et je n'ai jamais renoncé à tenter de l'aider à s'en sortir. Je lui faisais tout un tas de numéros pour l'amuser – je chantais, jouais du boogie-woogie au piano ou le gratifiais de mon numéro de rat épileptique, je faisais des grimaces, bref, tout ce qui, d'ordinaire, aurait entraîné un de ces gros rires caverneux – mais il ne semblait rien remarquer. Puis, c'était réglé comme du papier à musique, après deux ou trois jours, il bondissait de son fauteuil, s'aspergeait le visage d'eau, enfilait sa veste, mettait sa cravate et, sans un mot, il sortait.

Au début, ses virées soudaines me terrifiaient. J'étais persuadé qu'il partait à la recherche d'un gratte-ciel ou d'un pont enjambant une rivière gelée. Parfois, je me prenais pour Ginger et partais à sa recherche. Je le retrouvais toujours avant qu'il ne soit trop tard, souvent dans un bouge près des docks, assis seul dans une stalle à regarder fondre les glaçons dans son whisky. Timidement, je le tirais par la manche. "Jerry, s'il te plaît, rentrons à la maison." Il dégageait alors son bras, se détournait de moi avec colère. "S'il te plaît Jerry, reviens chez nous, j'ai besoin de toi." Je finissais toujours par l'amadouer. J'aimais la façon dont les gens nous observaient, toute cette compassion. Dans la réalité bien sûr, je me contentais de me faire du mouron à la maison. Jerry découchait une nuit ou deux puis rentrait avec une mine affreuse, s'effondrait sur le lit et dormait longtemps. À son réveil, il était de nouveau lui-même. Psychologiquement parlant, l'ivresse est beaucoup plus utile que l'on ne croit.

Quelques jours après mon installation, encore confiné à l'Hôtel, j'ai été tiré du sommeil en sursaut par un véritable tintamarre. Sortant le nez de ma boîte, j'eus la surprise de découvrir Jerry les bras autour du gros fauteuil en cuir. Le souffle court et grognant, il essayait de le passer par la fenêtre. Persuadé qu'il était en train de se débarrasser de ce bon vieux Stanley, je m'attendais à entendre le fauteuil se fracasser sur le trottoir d'en bas. En fait, il l'installait sur le palier de l'escalier de secours. Après quoi il s'est assis, une tasse de café dans une main et un numéro de *Life* dans l'autre. La couverture titrait : "Survivre aux retombées radioactives." En fait, Jerry se mettait souvent là les jours de beau temps pour lire le journal ou faire une petite sieste. Il lui arrivait même de tomber la chemise pour prendre un peu le soleil. Les poils gris de son torse formaient un V qui pointait vers son nombril.

Un tatouage sur son biceps gauche représentait une rose rouge accompagnée de quelques mots bleus à la calligraphie stylisée, mais qui étaient quasi illisibles tellement la couleur avait passé. Je crois que ça disait *forever* à moins que ce ne fût “faux rêveur” ou “faut râler”. Il parlait de cet escalier de secours comme de son balcon, comme moi de mon ancien poste d’observation, même si, ici, la vue se limitait au dos des immeubles, à la ruelle en bas, et à une pelletée de grosses poubelles cabossées. Et au ciel, bien sûr. La municipalité avait cessé de remplacer les ampoules grillées des lampadaires si bien qu’elles étaient mortes les unes après les autres, plongeant le quartier dans l’obscurité, ce qui, la nuit tombée, nous permettait de voir les étoiles depuis le balcon. C’étaient mes premières étoiles. Comme le bras de Jerry, elles épelaient *forever*.

C’est d’ailleurs l’aménagement du balcon qui nous a valu notre première visite. C’étaient les pompiers : un petit homme en uniforme, flanqué d’un gros avec une chemise blanche à col ouvert. Le gros avait des poils sur le torse comme Jerry, sauf que les siens étaient noirs. Il a signifié à Jerry que le fauteuil bloquait une issue de secours. Il a parlé de “risque pour la sécurité”. Jerry a argumenté pendant un moment, expliquant qu’en cas d’incendie on pouvait très bien sauter par-dessus ledit fauteuil, et qu’il était même en mesure de faire une démonstration à ces messieurs s’ils le souhaitaient. Ils ne le souhaitaient pas. Au contraire, furieux de le voir remettre en question leur point de vue, ils lui ont ordonné de dégager cette saloperie de fauteuil. Jerry a donc rentré Stanley tant bien que mal en grognant comme un ours. Deux jours plus tard, le fauteuil avait retrouvé sa place sur le balcon. Jerry appelait ça combattre le système.

Quand ma jambe a enfin été guérie, je me suis mis à explorer les parages de fond en comble en quête d’une sortie car, si accueillante fût-elle, la chambre ressemblait un peu à une prison. Et puis au bout de quelques semaines, un tas de choses ont commencé à me manquer : la librairie, l’effervescence du samedi, même les terrifiantes escapades nocturnes dans le Square. Mais plus que tout, le *Rialto* et ses Mignonnes. Jerry possédait des numéros d’un magazine intitulé *Peep-Show* que je ne détestais pas feuilleter. On y voyait des photos en couleurs de Mignonnes presque nues, à quatre pattes ou dans d’autres positions. Il leur arrivait aussi de s’allonger sur des tapis, mais ce n’était pas pareil que dans les films.

Sur le coup, j’ai bien cru que je ne pourrais jamais m’échapper de la chambre. La fente sous la porte était trop étroite et, bien que j’eusse pu descendre l’escalier de secours, je n’aurais pas pu remonter, et je n’avais aucune envie de partir pour de bon. Bien sûr, j’aurais pu foncer dehors un jour où Jerry ouvrait la porte – même avec ma patte folle, j’étais plus rapide que lui, mais ce n’était pas ce que je voulais.

Je n'avais nullement l'intention de lui jouer un mauvais tour. Je souhaitais juste m'assurer que je pouvais sortir quand bon me semblait, avoir un sentiment de liberté. Sans compter que, ayant déjà lu tous les livres de la maison au moins deux fois, il m'arrivait de trouver le temps drôlement long quand Jerry était sorti ; des après-midi, des soirées s'écoulaient ainsi, vides et solitaires. Mes lectures m'avaient enseigné qu'on peut commettre des actes très graves quand on s'ennuie, faire des choses qui vont fatalement nous rendre malheureux. On agit même pour attirer le malheur, ce qui a au moins l'avantage de nous faire oublier l'ennui.

J'étais sur le point de franchir la ligne jaune quand je me suis lancé dans la création du Grand Trou. Avec le temps, j'en avais appris un rayon sur les trous et notamment où en dénicher facilement – appareillage électrique mal installé, parquet mal scellé et partout où il y a de la plomberie. Une exploration minutieuse m'avait convaincu qu'il n'y avait rien de la sorte dans la chambre de Jerry. Le seul trou substantiel, si je puis parler de substance pour un trou, était une petite fente autour du tuyau d'évacuation de l'évier, assez large pour une grosse souris, mais certainement pas pour un rat, même le plus maigre d'entre eux. En digne héritier et disciple des rongeurs-bâisseurs de *Pembroke*, je ne me suis pas découragé. Un jour où j'étais seul, j'ai décidé d'agrandir la lézarde en question. J'ai appelé ça le "Chantier du Grand Trou". Ça n'a pas été si dur, en définitive. Des décennies d'humidité avaient rendu le bois spongieux et meuble sous les incisives d'un rongeur. En deux jours à peine j'avais terminé, lissé les bords et arrondi les angles.

Impatient de l'essayer, j'ai eu un mal fou à contenir mon excitation. Je tournais en rond dans la chambre comme un dément, sortais des livres, les abandonnais par terre – j'étais incapable de me concentrer – ou alors je grignotais distraitemment, et bruyamment, les bords de ma boîte. À un moment donné, Jerry a envoyé valser son journal et m'a hurlé dessus : "Nom de Dieu, Ernie, tu peux pas rester tranquille une minute ?" Heureusement pour notre relation, un peu plus tard cet après-midi-là, il a fini par sortir après avoir enfilé sa cravate. Dès que j'ai eu entendu la porte de l'immeuble s'ouvrir puis se refermer derrière lui, je me suis aplati au sol. Je détestais tromper Jerry de cette manière, mais comment lui expliquer ? Si j'avais pu écrire, je lui aurais laissé un petit mot du style : "Cher Jerry, j'ai fait un trou dans ton parquet et suis allé prendre l'air un moment. Pardonne-moi et ne t'inquiète pas. Amitiés, Ernie." Ou peut-être "Ton Ernie."

Sous les lattes de bois, j'ai trouvé les habituels canyons poussiéreux entre les solives, mais aucun signe des ancêtres, pas une marque de dents, pas un tunnel. J'ai suivi le tuyau en pente jusqu'à

l'endroit où il était connecté à un autre, plus gros, qui venait d'une conduite sombre. J'ai poussé des petits morceaux de plâtre dans le trou. Ils ont ricoché sur les parois de la conduite, puis plus rien, un long silence remontant des profondeurs. Je me suis dit qu'il devait s'agir de la conduite que j'avais escaladée en ce jour fatidique, des lustres auparavant, pour sortir du sous-sol. Grâce à la lecture des ouvrages rangés dans la section BRICOLAGE, je m'y connaissais bien en plomberie. Je savais, par exemple, que ce tuyau était le conduit principal dans lequel tous les éviers et toutes les toilettes de l'immeuble se vidaient, d'où son diamètre, et qu'il était relié au sommet à une petite cheminée qui empêchait qu'un vide se forme lorsque quelqu'un tirait une chasse d'eau. J'adorais maîtriser ce genre de connaissances, même si savoir comment des toilettes fonctionnent n'est pas la même chose que de pouvoir tirer la chasse, un plaisir que je ne pouvais que vaguement imaginer. *Dans les égouts asséchés de l'esprit : rêveries d'un plombier du dimanche.*

J'ai baptisé ce conduit central l'Ascenseur. Il permettait de rejoindre directement le sous-sol de *Pembroke*, avec des arrêts à chaque étage. Monter et descendre était difficile cette fois-ci, bien plus qu'au cours d'aucune de mes expéditions précédentes, et pas seulement à cause de ma jambe amochée. J'aurais préféré que ce soit le cas. Je devais m'arrêter souvent pour reprendre mon souffle et je n'étais plus capable de me tenir par les pattes de devant comme autrefois.

Lors de cette descente de reconnaissance, j'ai effectué un crochet chez le dentiste au deuxième étage. Le cabinet comprenait deux pièces, la salle d'attente jouxtant celle des plombages. On avait peint les murs en blanc et mis du lino par terre, un lino lisse et rutilant qui sentait le papier journal détrempé. Lin énorme fauteuil monté sur un socle en acier s'élevait au centre de la salle des plombages tandis que, à côté, une panoplie de fraises et autres roulettes pendaient à une sorte de portant. Il n'y avait rien à manger ni à lire excepté une brochure sur l'hygiène dentaire avec des photos en couleurs de râteliers pourrissants. J'ai passé la langue sur mes incisives – pas de problème de ce côté. D'ici à quelques siècles, des archéologues – s'il en reste – déterreront mes longues dents jaunes et diront : “Regarde ça, Joe, pas une carie.” Comme le petit garçon de la brochure qui, le sourire jusqu'aux oreilles, lance : “Regarde m'man, même pas de caries !” Regarde m'man, même pas de caries ! Oh, Flo, bonne vieille Flo, elle avait des manières bien à elle, des manières qui me paraissent presque charmantes à présent, cette démarche caractéristique, ces ronflements assourdissants et son lait au goût bizarre. Pas de caries, mais une mémoire de plus en plus trouée, gâtée. J'ai remarqué que vous ne riez plus à mes blagues. Où est passé l'humour ?

Après la découverte de l'Ascenseur, j'ai pris l'habitude de me glisser jusqu'à la librairie dès que Jerry sortait. J'ai même repris mes séances au *Rialto*. Dans le quartier, c'était le seul endroit qui tournait encore à plein régime. J'imagine que, avec tous les endroits qui fermaient, les gens n'avaient plus grand-chose d'autre à faire que d'aller au cinéma. Jerry rentrait parfois avant moi. Il voyait que je faisais mes propres petites excursions, ce qui de toute évidence ne le gênait pas. Il me traitait comme son égal. En me voyant me glisser par le trou, Jerry, assis à la table, disait quelque chose du genre : "Salut Ernie, belle balade ?" Ça me brisait le cœur de ne pas pouvoir lui répondre : "Salut Jerry. Oui, je me suis régalé."

Depuis que j'avais de nouveau accès à la librairie, je restais pas mal de temps perché dans mes anciennes cachettes, la Montgolfière ou le Balcon, terré et prudent, n'y risquant qu'un œil et un petit bout de nez. Je pouvais aussi passer des nuits entières à lire dans les rayonnages. La librairie n'était plus le joyeux endroit d'autrefois. Une chape de défaitisme pesait sur les lieux et une couche de poussière déprimante avait tout recouvert. Shine n'avait pas dégainé son plumeau en plumes de dinde depuis un bon bout de temps. Plus de plumeau, plus de sifflotements, mais des valises énormes sous ses yeux. La fréquentation aussi avait beaucoup baissé. Les gens ne venaient plus dans cette partie de la ville. J'imagine que, dans leur esprit, elle avait déjà été rayée de la carte.

XI

C'est par un matin de septembre magnifique que Jerry m'a emmené au parc du Common pour la première fois. Nous venions de terminer notre petit-déjeuner composé, comme à l'ordinaire, de tartines et de café serré, lorsqu'il a descendu le chariot rouge de son piédestal de boîtes. Je m'attendais qu'il y mette le gaufrier et le grille-pain qui prenaient la poussière dans le placard depuis des semaines, mais il a pris la boîte au sommet de la pile et en a extrait des livres qu'il a ensuite chargés dans le chariot. J'ai entraperçu la couverture rouge et jaune du *Nid*, les crocs sanguinolents du rat géant, mais il y avait un autre livre doté d'une simple couverture cartonnée et dont les pages se détachaient. Après avoir déposé une pile de chaque ouvrage dans le chariot, il a soulevé le tout – Jerry était très costaud – et je l'ai écouté descendre l'escalier. J'étais sur le point de faire un tour à *Pembroke Books* quand je me suis aperçu qu'il remontait. "Amène-toi, Ernie", m'a-t-il alors lancé. Il s'est penché et m'a mis sur son épaule. Je me suis accroché à une boucle de cheveux et, peu après, nous débouchions sur le trottoir.

J'avais déjà fait le tour de la chambre installé sur son épaule et j'avais adoré. J'aimais faire semblant d'être Lawrence d'Arabie juché sur son chameau. La première fois, j'en ai aussi profité pour examiner les tempes de Jerry d'un peu plus près. Vu les problèmes que j'avais connus avec Norman Shine, il n'était plus question de prendre de risque. Mais nulle funeste arête en forme de croissant à l'examen des os cachés sous la touffe de cheveux, je n'ai trouvé qu'une surface plane rassurante que les pellicules rendaient un peu squameuse. Sous le portrait de Jerry, j'ai donc inscrit la légende HONNÊTE ET GENTIL.

Agenouillé devant le chariot, Jerry a arrangé les livres en tas, titre bien en évidence. Je me suis hissé sur la pile la plus haute et il a remonté le trottoir ensoleillé de Tremont Street jusqu'au parc du Common en tirant son chargement derrière lui. C'est ainsi que j'ai pu me remettre à l'aspect commercial du métier du livre.

Je n'avais vu le monde des humains qu'une seule fois sous le soleil, avec ses immeubles gigantesques, ses arbres couverts de

feuilles, ses fleurs de toutes les couleurs, ses passants, et, cette fois-là, la terreur m'avait presque cloué sur place. Mais à présent, trônant sur le chariot de Jerry, ma peur s'était évanouie et je pouvais regarder les gens en face, lever le nez vers la cime des arbres et éprouver ce qu'on appelle, je crois, de la joie. J'ai articulé les mots "monde merveilleux" que j'ai ensuite laissés flotter comme une bannière dans l'azur du ciel. Bien sûr, l'envie me tenaillait aussi – après tout, ce n'était pas *mon* monde –, un goût amer dans la bouche pareil à de la bile, mais que je me suis toutefois empressé de ravalé. Les gens se retournaient sur notre passage, en particulier sur moi, et je les fixais de mes yeux noirs, sans ciller, en retour.

Nous avons installé notre boutique ambulante près de la station de métro de Park Street. Jerry a calé une pancarte en carton contre le chariot. On y lisait en lettres peintes à la main : LIVRES À VENDRE – LIVRES NEUFS SIGNÉS PAR L'AUTEUR. Cette tentative d'appâter le client par le merchandising n'avait bien sûr aucun secret pour moi, et si on m'avait demandé mon avis (si seulement !), j'aurais suggéré – avec tact et sans jouer les monsieur je sais tout, il va sans dire – d'aborder le client de manière beaucoup plus frontale. J'aurais dit : "Jerry, p'tit gars, la marchandise, faut la leur fourguer sous leur gros pif et j'peux t'assurer qu'ils cracheront l'oseille juste pour qu'on leur lâche la grappe." J'aurais été comme ces grands-pères dans les films (je l'imagine menton fuyant, les cheveux lissés en arrière) qui donnent des conseils à un gamin sur le point de se lancer dans le monde. Mais Jerry n'était pas du genre à s'imposer. Il n'avait aucun sens des affaires. Il s'est adossé au mur de la station de métro et a fumé cigarette sur cigarette en attendant le chaland. Evidemment, ils n'ont pas été nombreux à s'arrêter.

Dans l'après-midi, après la sortie des écoles, une meute d'adolescents est passée sur le trottoir d'en face en criant en chœur : "Magoon, il est maboule ! Magoon, il est maboule !" Jerry a beaucoup de sang-froid – il n'a même pas daigné tourner la tête dans leur direction, à croire qu'il ne les avait même pas entendus. Des gamins plus jeunes sont aussi venus nous voir. Je les intriguais. Ils se sont agenouillés à côté du chariot en me parlant dans un langage puéril ; ils voulaient me forcer à faire des tours comme si j'appartenais à la famille des singes. Un petit imbécile a tendu son crayon et a dit : "Mords, le rat, vas-y, mords-le." Quelle humiliation d'avoir à subir ce genre de traitement de la part d'un morveux à peine capable de déchiffrer les aventures de Oui-Oui !

Nous sommes restés là toute la journée jusqu'à l'heure de pointe et j'ai pu voir la lumière décliner à travers les arbres. Quelques personnes ont fini par acheter des livres, tandis que d'autres se sont arrêtées pour parler. La plupart des bavards ressemblaient à Jerry et

n'avaient de toute évidence pas d'argent à dépenser dans des romans. Ils papotaient, échangeaient quelques ragots à propos de connaissances communes et riaient d'être fauchés. Entre eux, ils s'appelaient "mec". Ils s'intéressaient tous beaucoup à moi et, par deux fois, on a demandé à Jerry si j'étais apprivoisé ce à quoi il a toujours répondu : "Non, mec, il est pas apprivoisé – il est civilisé." L'un d'eux – nommé Gregory – s'est tourné vers moi avant de partir et m'a lancé sur un air très désinvolte : "À la revoyure, mec." Ça m'a scié !

Même si presque personne ne venait frapper à la porte de Jerry, il connaissait un tas de gens très sympathiques qui le saluaient dans la rue : "Ça roule, Jerry ?", "La forme, Jerry ?" – y compris des policiers. Si vous êtes seul, je crois que ça aide d'être un peu fou, tant que vous n'en faites pas trop. C'est ma règle, en tout cas. Au bout du compte, Jerry a fini par vendre quelques exemplaires du *Nid*. J'ai l'impression que les gens étaient attirés par la couverture aux couleurs vives avec l'image du rat géant. Jerry signait chaque livre et offrait un exemplaire de son autre roman en plus de sa carte de visite qui annonçait :

E. J. Magoon

"L'homme le plus intelligent du monde"

Artiste extraordinaire & extraterrestre

C'est aussi de cette manière qu'il signait. Artiste extraordinaire & extraterrestre. Les gens avaient l'air d'adorer. Pas tout le monde évidemment, pas les bourgeois pur jus, par exemple. Certains, parmi ceux qui se drapaient dans leur costard-cravate-mallette, regardaient Jerry en affichant un petit sourire narquois. Vous les auriez très bien imaginés ricaner entre eux. Ils avaient de belles dents. Mais dès que nos regards se croisaient, je les toisais, si glacial et méprisant qu'ils ne le supportaient pas. Un seul de mes coups d'œil suffisait à effacer le rictus de leur visage lisse.

De temps à autre, certains parlaient avec Jerry pour le faire passer pour un imbécile. Ils détestaient l'idée que ce type tout fripé avec son petit chariot soit l'Homme le Plus Intelligent du Monde. "Si tu es l'Homme le Plus Intelligent du Monde, disaient-ils, comment se fait-il que tu vendes des livres dans un chariot ?" et d'autres âneries bourgeoises de ce genre. Jerry ne s'énervait jamais. Au contraire, il leur expliquait qu'il était immensément riche parce qu'il était libre, que lui n'était pas un pauvre salarié qui se cassait le derrière huit heures par jour pour un travail insipide. Il n'élevait jamais la voix, mais il les écoutait. Ainsi, à l'occasion, s'engageaient de véritables

conversations de fond, et l'on voyait bien que ses interlocuteurs commençaient à changer d'opinion sur lui. Certains ont même fini par lui avouer combien ils étaient malheureux, se sont mis à lui parler de leur travail sans intérêt, de l'échec de leur mariage et, en général, ils repartaient avec un livre sous le bras. Dans l'espoir de se remonter le moral une fois à la maison, j' imagine.

L'autre roman ne possédait pas de couverture bigarrée. Ce n'était qu'un tas de feuilles volantes que Jerry avait imprimées lui-même dans une petite boutique du Square. Il avait fabriqué un livre en les prenant en sandwich entre deux morceaux de carton marron. Après y avoir fait des trous, il l'avait relié avec de la ficelle de cuisine. Tout ça me paraissait un peu minable, mais, vu mon passé, ce n'est pas très étonnant. Sur chaque volume, il avait inscrit *LE PLAN DE SAUVETAGE* au crayon bleu.

L'histoire débute sur Terre une centaine d'années après qu'une vaste guerre thermonucléaire entre "les derniers empires", les USA et l'URSS, a anéanti toute forme de civilisation. En plus d'avoir réduit en poussière toutes les grandes villes de la planète, et la plupart des petites également, le conflit a instillé dans l'esprit des populations rurales épargnées une aversion viscérale pour tout ce qui ressemble de près ou de loin à de la technologie, qu'elles considèrent comme responsable de leurs malheurs. Les gouvernements tels que nous les connaissons ont été démantelés, ne restent plus que des bandes errantes menées par des seigneurs de guerre et des petites communautés éparses de fermiers. Ces derniers cultivent la terre avec de simples charrues en bois tirées par des mules et, lorsqu'ils labourent la nuit, le sol radioactif se met à briller dans le sillage du soc, comme du phosphore. Partout sur Terre, les gens souffrent de maladies inimaginables dont beaucoup n'existaient pas avant l'holocauste. Nombre de ces pathologies touchent la peau, la couvrant souvent de cloques douloureuses. La planète entière ayant été irradiée, la moitié des enfants naissent malformés ou handicapés – cécité, arriération mentale, membre manquant. Les anciennes religions et idéologies, qui ont joué un si grand rôle dans l'envenimement du conflit dont le souvenir revient comme un cauchemar récurrent dans l'inconscient collectif, ont été discréditées. Mais, vu l'ignorance de la population et son degré de dégénérescence intellectuelle, les nouvelles religions poussent comme du chiendent. La plupart ont une influence ainsi qu'une durée de vie limitées, du moins jusqu'à la naissance du mouvement des Naufragés.

Cette nouvelle secte est fondée par un seigneur de guerre particulièrement sanglant appelé John Hunter. En plein pillage dans un village avec ses hommes, une grosse branche le fait chuter de son cheval. Bien qu'apparemment indemne, il se met bientôt à recevoir

des messages venus de l'espace qui lui apprennent que, à l'origine, les êtres humains ne sont pas des créatures terriennes, qu'ils n'ont pas évolué parallèlement aux autres espèces, mais qu'ils sont apparus quand leur vaisseau spatial a fait naufrage sur cette planète. Les enseignements de cette nouvelle religion sont alors tout à fait dans l'air du temps, vu que tout le monde a le sentiment de ne pas appartenir à cette planète, ce qui peut très bien se comprendre. Personne n'aimerait vivre dans un endroit pareil. Mais John Hunter détient la réponse. Il explique aux gens qu'ils ont besoin d'être secourus, et que, dans ce but, il leur faut envoyer des signaux aux navettes spatiales de passage. Avec leur recul technologique et sans radio ni rien du genre, l'entreprise pose problème. Mais John Hunter détient la solution : construire une pyramide si monumentale qu'elle sera visible depuis l'espace. Il passe deux ans à en tracer les contours avec des pieux, s'attirant un nombre croissant de fidèles en chemin. Line fois la base de la pyramide dessinée, elle couvre les anciens Etats du Nebraska, du Kansas ainsi qu'une bonne partie du Missouri, de l'Iowa et du Dakota-du-Sud.

Portées par leur ferveur, des masses de gens se mettent au travail, creusant des carrières, transportant la pierre d'un point à un autre. Très vite, ils sont des millions à s'engager dans ce travail de force. Avec le temps, leurs techniques s'affinent, des bureaucraties naissent. Pour nourrir ces foules gigantesques de travailleurs, il faut intensifier les productions agricoles. Le soc en fer, le pulvérisateur, la herse ainsi que des modèles basiques de batteuses font leur apparition. Un immense ensemble composé d'un palais et d'un temple dédié à John Hunter et à ses prêtres est construit à chaque angle de la pyramide. Quand John Hunter meurt, son fils lui succède, le formidable, bien qu'impitoyable, Kevin Hunter. Puis vient le tour de Wilson Hunter, faible et débauché, et ainsi de suite jusqu'au dernier de la lignée : Bob Hunter le dément. Après cent dix ans de chantier, les sommes investies dans la construction de la pyramide ont presque réduit à néant les maigres ressources de la planète, tandis que la population est de plus en plus ravagée par la mutation et la maladie. Finalement, les derniers humains survivants périssent dans une tempête de neige alors qu'ils tentent de traîner un énorme bloc de granité depuis le Michigan... Des siècles plus tard, des créatures en voyage à travers l'espace se posent effectivement sur Terre. Fascinées par la vaste pyramide inachevée, elles établissent un grand centre de recherches afin de l'étudier, mais ne parviennent pas à comprendre à quoi elle était censée servir.

Cette histoire ne me plaisait pas autant que *Le Nid* – peut-être parce qu'il n'y avait pas de rat. Par contre, j'aimais le côté saga familiale et la façon dont les Hunter, corrompus par le pouvoir et les

radiations, s'affaiblissaient jusqu'à sombrer dans une folie totale. J'aimais le message que portait ce livre. Jerry disait toujours que les gens ne voulaient pas publier ses livres parce qu'ils avaient peur du message qu'ils véhiculaient. Moi, il me parlait vraiment et correspondait bien à ma vision de l'existence : chaque jour qui passe nous rend un peu plus faibles, un peu plus fous.



XII

Jerry et moi passions de bons moments ensemble. J'aimais surtout le petit-déjeuner, la soucoupe de calé fort avec du lait et le journal du matin. Un jour, nous avons lu un long article sur Adolf Eichmann dans le *Globe*. Il était accompagné de photos de gens entassés dans des wagons à bestiaux, tendant des bras squelettiques à travers les lattes tandis que d'autres clichés représentaient des empilements de cadavres émaciés – des visages de rats. Et Jerry a dit qu'il avait honte d'être humain. Cette idée était toute nouvelle pour moi.

Avec le temps, j'ai pris goût au café ainsi qu'au vin, même si je ne buvais jamais de vin le matin ni l'après-midi, sauf s'il pleuvait. À l'heure du dîner, Jerry ouvrait une boîte de conserve. Notre préférée était le ragoût de bœuf Dinty Moore. Parfois, il l'agrémentait de riz ; quand on était fauché, le repas se composait de riz arrosé de sauce de soja. La moustache broussailleuse de Jerry attirait les grains de riz comme un aimant – certains semblaient littéralement voler vers elle. À partir du moment où je me suis senti à l'aise dans notre relation, j'ai pris l'habitude d'aller les repêcher et de les manger. Ça le faisait toujours rire. À l'entendre rire, il était facile d'imaginer que, en plus d'être l'homme le plus intelligent du monde, il était aussi le plus heureux.

Il ne sortait pas tous les soirs et il nous arrivait – de plus en plus souvent, même, à mesure que la température extérieure chutait – de passer des soirées affalés dans le vieux fauteuil à écouter des disques, dont beaucoup de Charlie Parker et de Billie Holiday. Jerry possédait une vraie chaîne hi-fi encadrée de haut-parleurs. Tout en écoutant, nous sirotions le vin rouge qu'il rapportait dans des bonbonnes du *Dawson Beer and Aie* sur Cambridge Street. N'ayant pas de verre à moi, j'allais étancher ma soif dans le sien. En général, je m'installais sur un des bras du fauteuil et, parfois, j'étais tellement ivre que je tombais sur les genoux de Jerry. Il s'esclaffait et j'avais beau ne pas pouvoir en faire autant, je me sentais bien, et ça revenait au même. Grâce à Fred Astaire, j'avais toujours aimé le jazz, mais Jerry

m'a permis de découvrir des choses plus modernes. Il y avait un 33 tours à la mélodie triste et lancinante qu'on se passait en boucle intitulé *No Sun Over Venice* où Milt Jackson jouait du vibraphone. Cet instrument me faisait penser à un rat solitaire marchant dans les rues vides d'une cité de verre, ses pattes qui tintinnabulent comme de petites cloches sur les trottoirs, un son clair et aigu renvoyé en écho par les immeubles.

Parfois, en pleine nuit, allongé dans le noir sur la serviette de l'hôtel Roosevelt (dont on ne distinguait plus les lettres parce que je les avais recouvertes avec du rembourrage de Stanley), la petite musique continuait de jouer dans ma tête. Je l'écoutais. J'ouvrais les yeux dans l'obscurité et rêvais de mes Mignonnes. Je frottai mes pensées contre le velours de leur peau, me lovai dans la chaleur ombragée de leurs courbes. Le désir était très intense – une ligne de feu qui me traversait tout le corps. Je n'ai jamais compris comment Jerry pouvait le supporter, lui qui traînait sa solitude dans un monde sans femmes, marmonnant et dodelinant de sa grosse tête. Si j'avais été un homme, je serais descendu dans les rues, j'aurais abordé les premières jeunes et jolies femmes que j'aurais croisées, et, avec mon regard noir et perçant au-dessus d'un sourire dépourvu de menton, je les aurais séduites, achetées ou ravies. Mais Jerry, lui, se contentait de mettre un pied devant l'autre et d'avancer dans cette solitude glaciale, si seul qu'il en était réduit à faire la conversation à un rat.

Toutefois, grâce à ces bons moments, au petit-déjeuner ou le soir quand nous écoutions de la musique dans le fauteuil, j'ai découvert un autre type de bonheur. Rien à voir avec l'exaltation des jours anciens dans la librairie. Il s'agissait de quelque chose de plus doux, de plus chaud et dans des teintes moins éclatantes, plus brunes.

De temps en temps, nous nous laissions aller et nous écoutions Charlie "Bird" Parker à plein volume. Avec Jerry à la batterie (les bras du fauteuil), et moi au piano, toute la salle était en délire, comme on dit. Nous faisions alors tellement de bruit que, à deux reprises, notre voisin – il s'appelait Cyril, avait des poils qui lui sortaient du nez et nous l'entendions parfois pleurer de l'autre côté de la cloison – vint frapper à notre porte du plat de la main en nous hurlant de baisser le son. En dehors de ces deux fois et du passage du pompier, personne d'autre n'a jamais frappé à notre porte.

Jerry m'a beaucoup appris sur le jazz, sur l'improvisation, les variations, tout ça, ce qui m'a ensuite permis d'intégrer ces informations dans mes propres compositions. Il m'arrivait d'accompagner Jerry au piano quand il me parlait. J'étais alors vêtu d'une petite chemise blanche à rayures bleues agrémentée d'une brassière, comme Hoagy Carmichael dans *Le Port de l'angoisse*, et, comme il le faisait dans le film, j'offrais une espèce de gribouillage

musical en guise de fond sonore, tandis que Jerry buvait quelques gorgées de son vin et se remémorait son enfance, il y a bien longtemps en Caroline-du-Nord, à Wilson, ou son passage dans l'armée. Il s'était engagé juste au début de la guerre, la Seconde, je précise. Quand ils ont découvert qu'il avait grandi dans une ferme, ils l'ont envoyé dans un bataillon à cheval basé au Texas pour dresser des mules jusqu'au jour où l'une d'entre elles, un énorme animal à robe grise du nom de Peter, lui a flanqué un sabot en pleine tête. La violence du coup lui a collé l'œil gauche d'un côté, d'où il n'a plus bougé. En plus de souffrir de migraines chroniques et de voir double, le coup de sabot de Peter lui a aussi valu un petit chèque mensuel par courrier. "Donc tu vois, Ernie, cette saloperie de mule m'a rendu un fier service, finalement." Ce qui était bien avec Jerry c'est qu'il essayait toujours de voir au-delà des apparences.

Il m'a également raconté l'époque où il vivait à Los Angeles, juste avant la guerre, et la fois où il a décroché un rôle de figurant dans un film intitulé *Canyon Riders*. Il parlait aussi beaucoup de livres et du petit monde littéraire. Il répétait qu'il n'y avait pas de meilleur écrivain que Hemingway à part Fitzgerald, et encore, il ne l'avait surpassé qu'une fois. Il m'a raconté tout ce qui se passait d'excitant sur "la Côte" – c'est-à-dire la côte ouest – comparée à Boston qui, d'après lui, était sur le déclin.

J'adorais l'entendre évoquer la révolution, aussi. Joe Hill, Peter Kropotkin, la grève qui avait eu lieu à Paterson dans le New Jersey... "Après la révolution" comptait parmi ses expressions favorites.

Quand des gens lui achetaient un livre, il s'excusait de prendre leur argent et ajoutait que les livres seraient gratuits après la révolution, qu'ils feraient partie du service public au même titre que les lampadaires de la ville. Il répétait aussi que Jésus était communiste, ce qui en énervait plus d'un.

Jerry parlait, moi j'écoutais. J'en apprenais de plus en plus sur sa vie tandis que lui, on peut le dire sans risquer de se tromper, en savait de moins en moins sur moi. Etant donné ma réticence naturelle à me mettre en avant, il avait carte blanche quant à ma personnalité. Je pouvais être ce qu'il voulait, et j'ai vite compris que, quand il me regardait, il voyait surtout un mignon petit animal un peu idiot et clownesque, quelque chose approchant d'un très petit chien avec des dents en avant. Il n'avait pas la moindre idée de qui j'étais vraiment, de mon scandaleux cynisme, de mes penchants (bien que modérés) pour le vice, de mon génie empreint de mélancolie, ou du fait que j'avais lu plus de livres que lui. J'aimais Jerry, mais je craignais que, en retour, ce qu'il aimait ne soit plus un produit de son imagination que ma vraie personne. Une situation qui m'était très familière ayant moi-même été amoureux d'un fantasme. En mon for intérieur, j'ai

également toujours su, même si j'aimais prétendre le contraire, que, durant ces soirées où il buvait et me racontait sa vie, il parlait en fait tout seul.

Ai-je entendu un gloussement ? Vous pensez peut-être que vous m'avez démasqué, n'est-ce pas ? Je sais, je sais très bien ce que j'ai dit plus haut – j'ai avoué, juré et, pervers comme je suis, me suis aussi vanté de mon amour pour les lézardes dans les murs, de mon besoin quasi pathologique de me cacher, de mon attirance pour les masques. Vous vous demandez donc pourquoi je me plains alors qu'on m'offre une occasion supplémentaire de me dérober, une chance en or d'aller me tapir hors de vue derrière le déguisement impénétrable d'un animal de compagnie ? Eh bien je vais vous le dire : la distinction entre assumer un masque, qui vous permet de gagner la liberté, et devoir en porter un est la même qu'entre un refuge et une prison. J'aurais été heureux de traverser la vie dans l'armure de fourrure que constituait mon déguisement d'animal domestique si j'avais été convaincu que je pouvais m'en débarrasser à loisir, arracher l'adorable minois pour me présenter au monde sous les traits de la créature que je suis vraiment. Salut Jerry, c'est moi ! Je ne l'aurais jamais fait, bien sûr, mais j'aimais l'idée d'avoir le choix.

J'avais beau l'arborer bravement, ce déguisement obligatoire ne cessait de me démanger si bien que, à certaines périodes, je ne pouvais pas m'empêcher d'essayer d'en faire sauter les coutures à coups de dents. Les jours où j'en avais gros sur le cœur, je me plaisais à déféquer dans des endroits délicats tels que sur l'assiette de Jerry ou sur son oreiller. Il n'aimait pas ça du tout, mais il ne saisissait pas le message pour autant – pour lui, je n'étais pas un vilain petit animal, simplement ce bon vieil Ernie qui avait fait une bêtise. Du coup, un soir où il me caressait entre les oreilles, je lui ai enfoncé mes crocs dans le doigt. L'annulaire. Aujourd'hui, je regrette d'avoir agi de la sorte. *Un vagabond dans le jardin des remords.*

Quand nous quittons la chambre, ce n'était pas toujours pour aller refourguer des livres aux abords du parc. Une fois, nous sommes allés au cinéma. C'était un après-midi couvert, lourd et chargé d'odeurs, au début du mois de septembre. Jerry, qui était sur le point de sortir, avait déjà ouvert la porte. Quant à moi, j'étais sur la table en train de nettoyer les restes de son déjeuner tout en lisant le *Globe* de la veille. Il a hésité, s'est tourné et m'a décoché un regard qui, à l'époque, semblait dire : "Pauvre Ernie, il va être tout seul." En y repensant, il paraissait toutefois plus interrogatif et son expression se rapprochait plutôt d'un : "Mais, au fond, qui est cet animal ?" Ce qui me convient mieux. Quoi qu'il en soit, il est revenu sur ses pas, m'a glissé dans la poche de son manteau et en route pour le cinéma.

Le trajet jusqu'au *Rialto* fut absolument passionnant, bien que

déprimant. Je ne l'avais jamais parcouru durant la journée et, en observant les alentours après avoir soulevé légèrement le rabat de la poche, les ravages causés par la lumière du jour m'ont stupéfait, d'autant plus que, avec cette grisaille, elle n'était pas différente de la lumière qui perçait par le vasistas de mon ancien sous-sol. Et ce n'était pas que la lumière. Cet environnement que je croyais familier – à la fois sombre, mystérieux, louche, romantique, même, et plein de dangers – s'était horriblement racorni. Un brouillard épais en avait aspiré les couleurs. Les perspectives avaient perdu de leur profondeur pour finir en grands aplats marron et gris dépourvus d'éclat. Ne restaient plus que des immeubles mal entretenus, des fenêtres obstruées, des caniveaux encombrés d'ordures, des visages ternes à l'air pincé. Tout paraissait rabougri, triste et laid. Néanmoins, cela ne devait pas entamer mon moral – j'étais heureux de chevaucher à travers les rues de Boston dans la poche d'un des meilleurs écrivains du monde. Bien sûr, en réalité, Jerry avait la démarche traînante, mais je dis "chevaucher" pour mieux capturer l'esprit du moment.

J'avais vu tous les films qui passaient au *Rialto*, dont certains plusieurs fois, mais j'étais toujours prêt à en revoir un. Devant le guichet, Jerry m'a repoussé au fond de sa poche ce qui m'a empêché de voir les affiches, me privant de toute idée de la programmation. Je suis resté caché là pendant qu'il achetait du pop-corn ainsi qu'un Coca-Cola puis nous avons gagné le premier rang. Il n'y avait quasiment personne dans la salle. Le film a commencé presque dans la foulée. Le sort a voulu qu'il s'agisse du seul film que je détestais vraiment, alors même qu'il était en Technicolor, ce que je considérais d'habitude comme un plus. Il s'intitulait *Jody et le Faon*. C'était une interminable saga tire-larmes sur un pauvre garçon et son faon domestiqué. En général, je n'aime pas les films avec des animaux. Jerry, lui, a clairement adoré, et je me suis aperçu qu'il m'avait emmené en croyant que cela me plairait aussi. Du coup, une grande tristesse et un sentiment de solitude se sont abattus sur moi. Malgré cela, j'ai essayé de faire bonne figure. En plus du faon et d'une ribambelle de chiens, il y avait aussi un gros ours appelé Pattefolle. Quand il est apparu à l'écran, Jerry s'est tourné vers moi pour voir ma réaction. Parce que c'était lui, je lui ai joué le grand jeu, bouche bée, agitant les pattes de devant et tombant finalement à la renverse. J'ai bien vu qu'il était content. Le film n'en finissait pas, les malheurs pleuvant sur la famille du petit garçon jusqu'au jour où le cerf mange toute leur récolte de maïs pour la troisième fois. Alors la mère sort le fusil de chasse familial et lui fait sauter la cervelle. Personnellement, j'ai apprécié le geste, mais j'ai surpris Jerry en train d'écraser une larme.

Nous sommes restés pour les autres films, *Trail to San Antone* et

The Mad Monster. L'heure fatidique approchait. J'aurais aimé qu'ils terminent avec Ginger Rogers pour que Jerry assiste à la scène de mort et de transfiguration, mais c'était un Charlie Chan. Quand, sur le coup de minuit, le grand Chinois s'est éclipsé en plein milieu d'une phrase, les toussotements et le remue-ménage habituels ont retenti dans l'obscurité. Puis le projecteur est revenu à la vie et l'assomption angélique a débuté. *Chattes en chaleur*, un de mes favoris. Deux Mignonnes déguisées en chattes avec d'adorables petites moustaches et oreilles courent après un homme portant un costume de rat, ou peut-être de souris. Elles le poursuivent à travers les pièces d'une demeure gigantesque, presque un château, mais il est trop rapide pour elles, sautant d'un bond par-dessus les meubles, grimpant aux rideaux ou se balançant d'un lustre à l'autre. Au bout d'un moment, les chattes changent de tactique. Elles font semblant d'arrêter la course poursuite, se mettent à bâiller, s'étirent comme si elles allaient se coucher. Alors elles commencent à retirer leur costume, dénudent leurs épaules puis leurs jolis seins. Elles étaient si sublimes. Bien sûr, quand le gros rat les voit nues, il ne peut pas résister et les rejoint pour s'accoupler avec elles, l'une après l'autre, puis les deux ensemble. En temps normal, je ne suis pas enclin à contempler les Mignonnes se faire ainsi monter par ces mâles répugnants que sont les hommes et, d'ordinaire, je détourne le regard dans ces moments d'intimité. Mais, pour des raisons évidentes, je fais une exception pour ce film. En revanche, je n'étais pas sûr que Jerry apprécie. Quand les Mignonnes ont enlevé leur costume, j'ai donc jeté un coup d'œil dans sa direction pour voir sa réaction. Il dormait profondément, tête rejetée en arrière, bouche grande ouverte. J'ai constaté que quelques vieux éparpillés dans la salle étaient dans la même position. Il m'est venu à l'esprit que, à moins d'être renseigné sur son compte, on pouvait confondre Jerry avec un de ces poivrots qui fondaient tête baissée vers le néant.

XIII

En octobre, Jerry a commencé à parler de partir à San Francisco. Je croyais que c'étaient des paroles en l'air, puis, un jour, il est rentré à la maison avec les horaires des bus Greyhound qu'il a étudiés toute la soirée en se demandant quelles villes on pourrait visiter en chemin. Je me souviens que sa liste comprenait Buffalo, Chicago et Billings. Je suis descendu à la librairie par l'Ascenseur et j'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur San Francisco, c'est-à-dire plus grand-chose. Jerry plaçait de grands espoirs en Frisco. En fait, je pense que c'est l'unique fois où j'ai senti souffler en lui un vent d'optimisme, lui qui était d'un naturel si triste.

Je savais qu'il nous faudrait bientôt partir. Emprunter l'Ascenseur devenait chaque jour plus ardu, et je me surprénais à penser de plus en plus souvent à la mort. Je me demandais ce qui arriverait si Jerry découvrait mon petit cadavre tout raide et froid en regagnant la chambre une nuit. Je me suis imaginé la bouche légèrement ouverte, découvrant mes dents jaunes. (D'habitude, je m'évertue à ce que ma lèvre supérieure ne les dévoile jamais.) Que ferait-il alors ? Me jetterait-il dans la poubelle en fer ? Que pourrait-il faire d'autre ? M'enterrer au Public Garden ?

“Je peux savoir ce que vous trafiquez, mon vieux ?

— J'enterre un rat, monsieur l'agent.

— Vous enterrez *quoi* ?”

Je détestais l'idée d'être soulevé par la queue et balancé aux ordures.

Pourtant, malgré ce fond de mélancolie, la vie continuait de nous offrir de bons moments que j'aime à me remémorer aujourd'hui. Je me les repasse de temps en temps en essayant d'en extirper la tristesse, la vieillesse et la solitude. Je rends sa jeunesse à Jerry, sa chevelure ondulée et son sourire éclatant, comme sur la photo. Je nous emmène loin de la chambre perchée sur Cornhill. Nous survolons Boston, le Mississippi et les Rocheuses avant d'atterrir dans un bar ou un café de San Francisco – la baie miroite en arrière-plan – et j'invite même quelques personnes à se joindre à nous, des Grands comme Jack

London ou Stevenson, et je peux vous dire que la conversation bat son plein.

Je crois toujours que tout est éternel, mais rien ne dure jamais. En fait, rien n'existe jamais plus qu'un court instant, sauf ce que nous gardons en mémoire. C'est pourquoi j'essaie de me souvenir de tout – plutôt mourir que d'oublier –, mais, d'un autre côté, j'étais pressé d'aller à San Francisco, de tourner le dos au passé. C'est la vie – et son sens nous échappe. Je vivais avec Jerry depuis six mois et sept jours. Les arbres du Common perdaient leurs feuilles, détritiques jaune et rouge éparpillés sur l'herbe, pitoyables et cassantes, tandis que, autour de Scollay Square, les commerces dont on condamnait l'entrée et les vitrines fermaient les uns après les autres. Les ordures envahissaient les rues, débordaient des caniveaux ou étaient soulevées au passage d'un camion, tourbillonnant comme les feuilles des arbres. L'activité nocturne s'était assagie si bien que je discernais toujours le bruit des pas de Jerry dès l'entrée de l'immeuble. Il grimpait l'escalier avec lenteur et difficulté. Il avait le pied plus lourd que les autres locataires, y compris Cyril qui, obèse et asthmatique, mettait déjà un temps fou à se hisser jusqu'à notre étage.

Une nuit, alors que je guettais le retour de Jerry d'une oreille distraite tout en me parlant à moi-même, j'ai entendu la porte de l'immeuble suivie des pas familiers qui, comme à l'accoutumée, ont fait une pause sur le palier du premier étage. Dans un instant, me suis-je dit, Jerry va entrer et, s'il n'est pas trop soûl, il allumera la lumière, se déshabillera, s'assoira en caleçon sur le rebord du lit puis me fera un brin de conversation. Il était presque arrivé quand le bruit s'est produit. Je n'avais jamais entendu personne tomber dans un escalier, mais j'ai su, avant même qu'il ne cesse, que ce roulé-boulé correspondait bien au fracas d'un corps humain contre des marches. Après quoi, il n'y a plus eu un seul son, et le silence a tout recouvert.

J'ai attendu que toutes les portes du couloir s'ouvrent violemment, que retentissent des cris confus et des bruits de pas précipités. Mais rien. La culbute de Jerry a fait trembler les immeubles jusqu'à Revere et Belmont, mais personne ne l'a entendue. Quant à moi, je n'avais aucun moyen de me rendre dans le couloir. J'avais beau savoir que ça ne servait à rien, je me suis échiné à me glisser sous l'espace de la porte, mes griffes raclant furieusement le sol. Puis je me suis obligé à m'asseoir pour retrouver mon calme, respirer un grand coup et réfléchir. Je devais me porter au secours de Jerry même si je n'avais aucune idée de ce que je pourrais faire pour lui venir en aide. Je me suis donc laissé tomber dans l'Ascenseur jusqu'au cabinet du dentiste puis j'ai exploré chaque pièce à toute vitesse à la recherche d'un accès au palier. Je savais qu'une catastrophe venait d'avoir lieu. Tout au long de ma vie, le poids de mon imagination

débordante m'avait écrasé, pour ne pas dire écrabouillé, et, tandis que je courais dans tous les sens, je me représentais Jerry désarticulé, dans une position grotesque, et je le sentais qui n'arrêtait pas de mourir. En désespoir de cause, je suis descendu au sous-sol, me suis faufilé sous une porte jusque dans la rue avant de rejoindre l'entrée surmontée de son panneau CHAMBRES sans même me soucier qu'on me voie. Impossible d'atteindre la cage d'escalier par là non plus. Tandis que de l'autre côté de la vitre où était écrit DENTISTE SANS DOULEUR Jerry agonisait. Peut-être était-il même déjà mort.

Je suis donc retourné à la librairie pour monter avec bien des difficultés – j'avais mal partout – dans la Montgolfière, et j'ai attendu. Peu après l'aube, j'ai entendu des cris dans la rue, puis la sirène. Elle est venue, elle est repartie, vite, hurlante et terrifiée, pour mourir quelque part à l'ouest du Square.

Lorsque le magasin a ouvert à neuf heures, ils se sont tous précipités à l'intérieur et les crânes chauves, pareils à des pommes prises dans un tourbillon d'eau, se sont agités, marquant l'accord ou le désaccord. Ils ont discuté de l'accident pendant un moment – ils parlaient tous en même temps et le seul fait évident qui est ressorti de ce brouhaha était que Jerry Magoon avait été emmené sans connaissance au Mass General après être tombé dans l'escalier – avant de passer à la hanche cassée de la mère d'Alvin et aux résultats des Red Sox.

Je suis remonté dans la chambre. J'avais déjà l'impression qu'il était parti depuis des années. Je ne suis pas parvenu à dévisser le couvercle du pot de Skippy. Il y avait un pain de mie Blé d'Or sur la table. J'ai déchiré le sachet en plastique avec mes dents et j'en ai grignoté un peu. J'ai passé la nuit assis dans le gros fauteuil en cuir. Pour ne pas penser à Jerry, je suis parti à Paris à la recherche de la maison où avait vécu Joyce, mais, les plaques des rues ayant fondu, je ne l'ai jamais trouvée.

Le lendemain matin, j'étais de nouveau dans la Montgolfière pour l'ouverture. Les crânes ont refait leur apparition, se sont de nouveau agités. Shine revenait de l'hôpital où il avait pris des nouvelles de Jerry. On lui avait expliqué que Jerry ne s'était pas blessé en tombant, mais que, en revanche, il avait eu une attaque qui l'avait plongé dans le coma. On le nourrissait par un tube et les chances qu'il se rétablisse étaient infimes. Il pouvait aussi bien mourir dans vingt-quatre heures que dans un an.

"Au moins, a remarqué George, il partira dans son sommeil. Bon Dieu ce que je donnerais pas pour pouvoir caner en plein milieu d'un beau rêve." Il allait enchaîner avec un rêve qu'il avait fait quand Alvin l'a interrompu.

"Ouais et si tu clames au milieu d'un cauchemar ?

— Au moins, ça mettra un terme au cauchemar, a répondu Shine en émettant un petit rire jaune.

— Tu m'étonnes", a conclu Alvin.

J'avais eu ma dose de blagues déprimantes, aussi je suis remonté à la maison m'avalant une tranche de pain avant de m'affaler une fois de plus dans le fauteuil afin de ressusciter Jerry dans mes rêveries.

Comme il n'y avait aucune chance que Jerry revienne un jour à la maison, je me suis dit que j'avais bien le droit de fouiller dans ses affaires.

!

Quand une personne est morte, ou presque, on ne fouille plus, on *cherche*. Je voulais à tout prix trouver l'histoire du rat. Depuis que j'avais entendu Jerry en parler à Norman, j'étais persuadé qu'elle m'apporterait des réponses. À quoi ? me demanderez-vous. Eh bien, je sais que ça va vous paraître idiot, mais je crois bien que je n'avais pas renoncé à découvrir un sens à mon existence ridicule, et je pensais que Jerry le connaissait peut-être ou du moins qu'il était sur une piste, et que c'était précisément la raison pour laquelle il écrivait un livre sur un rat. Deux jours après son départ, j'ai grimpé sur la table et j'ai ouvert le carnet intitulé *La Dernière Grosse Affaire*, le texte qui l'avait occupé durant nos six mois de vie commune. Après ça, je suis passé à la bibliothèque dont j'ai sorti un à un les carnets. Ils portaient tous un titre ainsi qu'une date inscrits dans un rectangle blanc sur la couverture – ils remontaient à 1952 –, *La Colombe phénix*, *Le Projet continuum*, *L'Aube de Sirius*. En tout, j'en ai recensé vingt-deux, qui contenaient tous à peu près la même chose : idées de romans, intrigues à moitié développées, esquisses de personnages, pages noircies pour décrire le contexte du livre, et, ici ou là, un paragraphe, voire deux, travaillé, retravaillé, ou encore une page entièrement réécrite pour ne changer qu'un seul mot. Beaucoup de ces projets semblaient s'achever sur l'anéantissement de la planète. J'ai lu pendant une semaine. Je devais m'arrêter à la tombée de la nuit puisque je ne pouvais pas atteindre l'interrupteur pour allumer la lumière. Les carnets regorgeaient de tant d'idées incroyables que j'en ai réalisé certaines en rêve au cours de ces longues nuits noyées dans l'obscurité. En revanche, aucune ne parlait de rat. Le mot n'apparaissait pas, pas même une fois. Je traînais dans la chambre, je grignotais du pain de mie, je jouais du piano. En jouant, je pensais à Maman qui avait disparu, à Norman qui m'avait lâché, à Jerry qui avait cessé d'exister, et bien sûr à moi qui n'étais pas sûr de vouloir exister. C'est là que j'ai découvert ce qu'était vraiment la solitude.

Deux semaines plus tard, les parents de Jerry sont arrivés – me laissant tout juste le temps de plonger sous l'évier avant d'ouvrir la

porte. Je n'aurais jamais imaginé qu'un type aussi âgé que Jerry ait encore des parents. Ils étaient tous deux incroyablement vieux et courbés, avec des cheveux blancs et la peau grise de gnomes pleins de rides. La bonté se lisait sur leur visage, surtout chez la mère qui, avant de se voûter complètement, avait dû être grande. On l'aurait crue sortie d'un conte de fées si bien que, en mon for intérieur, je l'ai surnommée la Vieille Femme. Avec eux se trouvait un homme brun, plus jeune qu'eux mais plus si jeune, que je soupçonnais d'être le frère de Jerry car il avait lui aussi une grosse tête. Je l'ai appelé le Benjamin. Le père, l'air très digne dans son costume sombre, cravaté, avait une grande bouche aux lèvres fines qu'il n'ouvrait presque pas et, les rares fois où il laissait échapper quelques mots, il la refermait comme une trappe qu'on abat, avalant les dernières syllabes de chaque phrase comme on tranche la queue d'un animal en fuite. Il est devenu le Roi. Caché sous l'évier, je les ai observés tandis qu'ils empaquetaient tout, rangeant dans des cartons ce qui n'y était pas, sortant ce qui était dans des boîtes pour l'y remettre ensuite. Cela leur a pris toute la journée. Ils n'ont montré aucune révérence pour les carnets de Jerry. Ils les feuilletaient à peine avant de les jeter dans un carton.

Seule une boîte à chaussures pleine de lettres a semblé attirer leur attention. La mère s'est assise sur le lit entre son mari et son fils, la boîte sur ses genoux, et a lu toute la correspondance à voix haute, accompagnée par les hochements de tête des deux autres. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'elle lisait en fait leurs propres mots, *leurs* lettres, celles qu'ils avaient envoyées à Jerry – une prose bavarde, confuse, bourrée des derniers potins (un tel s'est marié / est mort, la fille de Machin a fait une fugue, le fils de Chose a démolì l'Oldsmobile flambant neuve), truffée de questions redondantes ("Et devine qui s'est marié la semaine dernière ?"), criblée de points d'exclamation que la mère lisait comme s'il s'agissait de mots ("Et Cari le mari de Sissy a été arrêté pour excès de vitesse et tu ne te douteras jamais de qui se trouvait dans la voiture, Ellen Brunson *deux points d'exclamation*"). En moins de deux, tous les trois pleuraient à chaudes larmes, y compris le Roi, dont les coins de la grande bouche retombaient. Il ressemblait à un clown triste. Et la mère a continué de lire à travers ses propres sanglots, ce qui ne fit qu'empirer la situation. Rien de ce qui avait appartenu à Jerry ne les avait émus, pas même ses sous-vêtements élimés et sûrement pas ses pathétiques carnets à moitié vides. Je crois qu'ils pleuraient surtout sur leur propre sort, sur le temps qu'ils avaient laissé filer. Je ne peux pas imaginer ma propre famille pleurant quoi que ce soit. Quelque part, les humains n'ont pas de chance. À les voir tous les trois assis sur le lit, en larmes, la mère, le père et le fils, je les ai renommés la Sainte Famille.

Plus tard dans l'après-midi, deux hommes sont venus pour tout emporter – les livres, les carnets, les meubles et même les casseroles et les poêles.

Tout sauf la poubelle et le piano. Ils ont dû penser que personne ne voudrait d'une poubelle rouillée ni d'un piano pour enfant cassé. La poubelle ne m'intéressait pas car je n'avais rien à y jeter, mais j'étais heureux d'avoir le piano.



XIV

Fatigué de me nourrir exclusivement de tranches de Blé d'Or, je suis retourné ratisser les allées du *Rialto*. La programmation n'avait pas changé, mais les spectateurs, si on peut les appeler ainsi, se faisaient de plus en plus rares. Du coup, la nourriture aussi. De toute façon, je n'avais pas grand appétit, du moins pas pour du pop-corn ni pour des Snickers ; je n'avais d'appétit pour rien, à vrai dire. Par ailleurs, je descendais de moins en moins souvent à la librairie. L'endroit me déprimait et Shine me dégoûtait. J'errais sans but en traînant le fardeau de mon chagrin. Pas le genre de chagrin qui vous fait pousser des gémissements sans fin ou vous fait vous arracher les cheveux. Non, mon chagrin à moi ressemblait davantage à un ennui dévorant. L'ennui pesait sur tout mon être. La vie m'ennuyait, la littérature m'ennuyait, même la mort m'ennuyait. Seul mon petit piano ne m'ennuyait pas et au fil des semaines, alors que l'activité de la librairie ralentissait, que la morosité grandissait, je passais de plus en plus de temps à chanter en martelant les touches d'ivoire. Parfois, j'en oubliais de m'alimenter, ou disons plutôt que je n'oubliais pas mais qu'il m'était devenu trop compliqué de prendre l'Ascenseur pour sortir explorer les rues enfumées jusqu'au *Rialto*. En passant mes mains sur mes côtes je les sentais saillir sous la fourrure, comme les touches noires de mon piano. La fréquentation de *Pembroke Books* était quasi nulle ; même la littérature cochonne ne faisait plus recette. Shine n'achetait plus rien – finies les ventes de biens de succession, le pare-chocs qui racle par terre quand le break recule sur le trottoir. L'antique tiroir-caisse orné a lui aussi disparu, vendu à un commerçant de Back Bay. Désormais, Shine sortait sa monnaie d'une boîte en métal gris. Le nombre d'ouvrages sur les étagères diminuait au fur et à mesure que la quantité d'espace vide augmentait. Plus de Dostoïevski à la lettre D, plus de Balzac à la lettre B. L'un après l'autre, les Grands attrapaient le dernier train qui les emporterait loin d'ici. Shine gardait la tête haute, mais j'étais là à la belle époque, et je voyais bien que, à présent, il fonctionnait en automatique.

Les mandats d'expulsion valaient pour un pâté de maisons à la

fois, et, après chaque notification, les gens clouaient des planches sur les fenêtres, des camions de déménagement se rangeaient devant les entrées, de plus en plus d'immeubles étaient incendiés, laissant des ruines fumantes, et les ordures qu'on faisait brûler rougeoyaient sur les terrains vagues. Des panneaux jaunes constellaient les bâtiments aux ouvertures condamnées : DÉFENSE D'ENTRER, PROPRIÉTÉ DE LA VILLE DE BOSTON, DÉFENSE D'ENTRER SOUS PEINE DE POURSUITES. À l'ouest du Square, on pouvait voir de grands pans de ciel là où des rues entières avaient disparu, et, la nuit, les étoiles sanglotaient. Les commerçants, Alvin, George, et d'autres dont j'ignorais le nom, vibronnaient autour du bureau de Shine, buvaient du café, haussaient les épaules d'impuissance et geignaient. "Encore un peu et on se croirait en Russie, bordel", a dit Alvin. Ils ont tous acquiescé. "On peut pas gagner contre le système", a ajouté quelqu'un. Re-mouvement d'approbation. George a déclaré que c'était idiot de s'exciter sur Line situation qu'on ne peut pas changer et, bien sûr, tout le monde est tombé d'accord là-dessus aussi. Alors ils se sont mis à commenter la crise cardiaque de Ber-nie Ackerman et étaient passés aux ulcères quand Shine, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis un moment, s'est mis à parler tout bas, si bas que les autres se sont tus.

"Mais faut pas croire, je vais faire quelque chose, moi. Je vais pas rester le cul sur ma chaise à attendre qu'on me vire en même temps que mes meubles."

Bien sûr, ils ont tous voulu connaître son plan d'action, mais il ne leur a rien révélé. Il s'est contenté d'un : "Quelque chose" suivi d'un : "Vous verrez."

Je connaissais par cœur les bosses que Shine cachait sous sa couronne de cheveux, celles qui indiquaient un penchant pour la "destructivité" et les cachotteries. J'étais depuis longtemps sorti de ma phase bourgeoise et, en dépit de l'aversion que m'inspirait son caractère, ses paroles ont éveillé mon intérêt. J'étais sûr d'au moins une chose : Norman Shine ne craignait personne. Je me suis alors représenté des barricades, des voitures renversées en feu dans des ruelles, des cocktails Molotov. Ou peut-être plutôt un grand combat moral, comme celui porté par les Noirs dans le Sud et dont j'avais eu vent par le *Globe*, un sit-in non violent devant le magasin – Shine, Sweat, Vahradyan assis au milieu de la rue, des stripteaseuses en jupes à carreaux et gilet leur apportant des sandwiches, un essaim de journalistes, un élan de sympathie exprimé par les citoyens, le maire, visage cramoisi. Une fois encore, j'avais tout faux.

Quelques jours après son annonce mystérieuse, Shine a installé une pancarte dans la vitrine.

Voilà donc ce qu'il appelait "faire quelque chose". Céder ainsi ses livres dénotait une telle générosité et un tel degré de désespoir que j'ai bien failli chavirer d'amour pour cet homme une seconde fois. Des livres gratuits, comme après la révolution ! J'aurais voulu que Jerry soit là pour voir ça. La pancarte a eu un effet immédiat – c'est incroyable comme la gratuité a le pouvoir de faire sortir les gens de leur tanière – créant cinq jours de pur chaos. Quand le *Globe* a fait un papier sur le sujet, les gens sont venus si nombreux pour effectuer leur razzia livresque qu'on a dû appeler la police montée pour contrôler la foule. À un moment, la queue atteignait le bas de Cornhill. Certains avaient emporté des sacs en papier, des sacs à dos, des cartons, et même des valises qu'ils remplissaient à ras bord. D'autres, pris de frénésie, emportaient des ouvrages qui ne les intéressaient même pas, à tel point que ce soir-là, après la fermeture, la rue était jonchée de livres dont les gens s'étaient finalement débarrassés. Shine est sorti les ramasser avant de remettre ceux qui n'étaient pas trop abîmés sur les étagères, prêts pour la ruée du lendemain. Au début, j'ai trouvé cette effervescence excitante, et puis c'est devenu triste. Triste de parcourir la librairie le soir au milieu de ces étagères vides, ces pièces où j'avais passé toute ma vie, ma vraie maison. Ce sentiment n'a fait qu'empirer le dimanche suivant avec l'arrivée de la pluie. Je me suis assis sur le coussin rouge de Norman et j'ai regardé les traînées noirâtres sur les vitres sales.

La joue sur une patte, j'ai pensé au célèbre poème de Paul Verlaine où il dit qu'il pleut dans la ville comme il pleure dans son cœur. Il avait beau parler de Paris et j'avais beau être à Boston, je savais exactement ce qu'il ressentait. Dans ces moments-là, le Norman de mes rêves me manquait terriblement. Nos conversations autour d'un café me manquaient : moi, les pieds chaussés de mocassins à pompons posés sur son bureau, nous deux, enveloppés dans la chaleur de la librairie éclairée tandis que, à l'extérieur, tombait la pluie. Parfois, je passais lui rendre visite et nous discussions du cas Shine, ses réussites, ses échecs, mais ce n'était plus aussi bien qu'à l'époque où je croyais que ce Norman-là existait vraiment.

Puis j'ai passé de plus en plus de temps chaque jour allongé sur le dos, les quatre fers en l'air, à rêvasser et à me souvenir, ou à me souvenir et à rêvasser en jouant du piano. Je voyais bien que mes rêves eux-mêmes changeaient. Plus doux, plus nostalgiques, avec quelques envolées crépusculaires de-ci de-là. Je ne vivais plus autant d'aventures excitantes. Le passé me manquait cruellement, y compris les mauvais moments. Je n'oublie jamais rien de ce qui m'est arrivé, et encore moins de ce que j'ai lu autant dire que j'avais engrangé un sacré stock de souvenirs. J'assimilais mon cerveau à un gigantesque

entrepôt – un endroit où l'on pouvait s'égarer, perdre la notion du temps à fureter entre boîtes et étagères, à errer pendant des jours sans trouver la sortie, de la poussière jusqu'aux genoux. Peu après m'être installé chez Jerry, j'avais commencé à m'amuser avec le passé, le tordant ici et là pour en faire une vraie histoire plus plausible. Je m'étais aussi mis à mélanger rêves et souvenirs. J'ai sans doute commis une erreur car plus je les manipulais, plus ils se ressemblaient et plus j'avais du mal à distinguer ce dont je me souvenais de ce que j'avais inventé. Par exemple, je n'étais plus tout à fait sûr de savoir qui était ma vraie Maman : grosse gourmande ou douce maigrichonne ? S'appelait-elle Flo, Deedee ou Gwendolyn ? Et les archives n'existaient que dans mon esprit. Je ne possédais pas de source d'information extérieure pour répondre à ces questions, pas de journal, pas de vieil ami de la famille. Comment vérifier ? Je ne pouvais que comparer une image mentale à une autre, tout aussi suspecte, et, finalement, tout finissait par s'emmêler. Mon esprit était un labyrinthe, fascinant ou terrifiant, selon l'humeur. Je perdais pied, mais, étrangement, ça m'était égal.

La fin approchait à grande vitesse. Le navire semblait et, une semaine après le largage des livres par-dessus bord, *l'Old Howard* brûlé. C'était là un théâtre qui avait été célèbre dans tout le pays, bien des années auparavant. Je longuais sa carcasse abandonnée chaque fois que je me rendais au *Rialto*. Avec sa façade de pierre grise, ses énormes fenêtres de style gothique, on pouvait croire à une église, abstraction faite de l'énorme enseigne qui s'avancait au-dessus de la rue, garnie d'ampoules électriques dessinant son nom. J'espérais toujours le voir allumé, mais ça n'est jamais arrivé. Il ne ressemblait pas à une église sans raison – il avait été construit comme telle par les disciples de William Miller, gourou d'une secte convaincu que le monde courait à sa perte. Ce en quoi il n'avait pas tort, bien sûr. En s'appuyant sur la Bible et des calculs douteux, Miller avait prédit l'Apocalypse pour le 22 octobre 1844. Afin de s'y préparer, des milliers de croyants avaient vendu toutes leurs possessions et, avec l'argent, ils avaient bâti une église aux airs de forteresse, qui leur servirait de refuge lorsque la fin arriverait. Ces gens m'ont beaucoup intéressé. Nous étions pareils, habités en permanence par un sens profond de l'imminence du désastre. Quand le soleil s'est levé le 23 octobre, on peut comprendre qu'ils aient été déçus. Après, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus si ce n'est qu'ils ont vendu l'église. La vie a dû leur paraître bien terne. Le bâtiment a été transformé en théâtre – Edwin Booth y a joué – où l'on présentait du vaudeville, avant qu'il soit remplacé par une boîte de striptease. En 1952, bien avant moi, donc, la ville l'a fermé pour de bon. D'après la mairie, les spectacles y étaient obscènes et immoraux. Ils en avaient surtout après Sally Keith,

qui avait des pompons collés sur la pointe des seins ainsi que sur les fesses, pompons qu'elle savait faire tourner dans des sens opposés, comme les hélices d'un avion. J'aurais bien aimé voir ça. Après la fermeture, *l'Old Howard* est devenu un trou à rats. La moitié des rats du Square vivaient là.

À présent que le monde touchait vraiment à son terme, le *Howard* semblait à son tour. Je me trouvais dans la Montgolfière quand il est parti en fumée. Tous les commerçants des alentours se sont précipités dehors pour le voir. Même Shine. Il a bondi de son fauteuil et est sorti en fermant la porte derrière lui. Alors que nous étions en plein après-midi, il n'a même pas pris la peine de mettre son écriteau "Je reviens tout de suite". Si je n'avais pas déjà été au courant, j'aurais compris à ce moment-là qu'il en avait fini avec les livres. Moi aussi, d'ailleurs. Les sirènes ont hurlé jusqu'au soir et en sortant, cette nuit-là, j'ai constaté que seuls les murs extérieurs étaient encore debout au milieu des ruines. Quelques personnes allaient et venaient dans la boue en brandissant des pancartes qui disaient IL FAUT SAUVER L'OLD HOWARD OU PRÉSERVONS NOTRE PATRIMOINE. À moi, il ne m'avait jamais semblé particulièrement digne d'être sauvé. Quant aux rats de mauvaise vie qui le squattaient, je ne les avais jamais portés dans mon cœur. Bon débarras, me suis-je dit. À l'aube, les décombres fumaient encore quand ils ont fait venir une énorme grue. Un impressionnant boulet était accroché à un filin d'acier et, quand la grue a fait bouger son bras d'avant en arrière, le boulet s'est mis à se balancer toujours plus haut jusqu'à ce que le bras s'élance soudain vers le bâtiment et que le boulet aille percuter le côté de *l'Old Howard*. La construction devait être solide car les murs ne se sont pas écroulés. Sur ce, ils ont envoyé les soldats du génie qui ont tout fait sauter à la dynamite. Ils s'y sont repris à trois fois, une pour chaque mur qui, en s'effondrant, a provoqué une vague de cendres et de poussière qui a déferlé dans les rues alentour, salissant encore un peu plus les immeubles.

Le lendemain matin, le général Logue a donné son feu vert et les hectares d'engins stationnés à nos portes ont lancé l'assaut final sur le Square qu'ils ont grignoté en commençant par les bords, un bâtiment après l'autre. Des grues munies de boulets de démolition ainsi que des bulldozers blindés ont défilé, conduits par des hommes portant casque et lunettes de sécurité installés dans des cages d'acier. Les ouvriers applaudissaient à chaque immeuble démoli, puis chargeaient les gravats dans d'imposants camions à benne qui les embarquaient. Ce manège a duré des semaines. Les rues étaient envahies de fumée, de poussière, et par le rugissement des machines. Et de temps à autre un énorme *boum* faisait vibrer les vitrines : la dynamite.

Pour les rats, la paix ressemble de toute façon beaucoup à la guerre, si bien que la plupart d'entre eux se sont efforcés de ne pas déroger à leur train-tram quotidien. Le rat moyen ne fait pas trop de distinction entre une construction debout et un tas de ruines si ce n'est qu'il est plus facile de se cacher dans ce dernier. Quand on abattait un immeuble, les hordes de rongeurs se repliaient dans les sous-sols effondrés, dans les canalisations fracassées ou dans les murs fissurés. Le *Globe* a publié un article sur ce phénomène à la suite duquel Logue a délégué des équipes en combinaisons blanches pour les achever avec du gaz empoisonné dont ils ont noyé les décombres à coups de lance à incendie. C'est à partir de ce moment-là que l'exode a vraiment débuté. Toutes les nuits, je croisais de longues files de rats qui évacuaient les lieux, parfois par familles entières. Le *Globe* avait titré : LA DÉMOLITION MET AU JOUR UNE INVASION DE RATS. L'article qualifiait le quartier de "sordide et infesté de rats".

Le mot "infesté" m'intéresse assez. Les gens normaux n'infestent pas, ils n'y arriveraient pas s'ils le voulaient. Seuls les puces, les rats et les juifs infestent. Si vous infestez, c'est que vous cherchez les ennuis. Un jour dans un bar, un homme m'a demandé ce que je faisais dans la vie et j'ai répondu : "J'infeste." J'aimais bien l'ironie de ma réplique, mais l'homme ne l'a pas du tout saisie. Il a cru entendre "J'investis" et m'a demandé des conseils pour ses placements. Je lui ai suggéré de miser sur l'immobilier. Tête de nœud, va.

Puis le *Rialto* a fermé. J'y suis allé un soir, il était plongé dans le noir. Adieu Mignonnes, adieu pop-corn... J'ai donc été contraint de grappiller de quoi manger dans la rue ou entre les gravats, comme les autres, et j'ai commencé à voir fleurir les cadavres de rats, parfois en plein milieu d'un trottoir. La nourriture se faisait rare, nous devions nous contenter des restes laissés par les ouvriers. C'est alors que les choses ont viré à l'horreur. Des rats affamés transformés en chacals se sont mis à dévorer les dépouilles de leurs congénères. J'avais honte pour eux, mais j'avais aussi honte d'avoir honte. Même dans la force de l'âge, j'avais manqué de puissance et de rapidité. À présent, je boitais et ma jeunesse était loin. La faim me tenaillait sans répit. Quand allais-je me mettre à manger des cadavres ? Serais-je entravé par des scrupules bien trop humains, un monstre jusqu'au bout ? La nuit, les caniveaux grouillaient de rats en fuite. J'ai cru apercevoir un ou deux de mes frères, mais peut-être me suis-je trompé. Cela faisait tellement longtemps et tous les rats se ressemblent. Au cours de mes pérégrinations, il m'est arrivé de longer des bâtiments à la façade arrachée qui révélait l'intérieur d'appartements, avec des pièces encore meublées, du papier peint sur les murs et des salles de bains tout équipées. On aurait dit des maisons de poupée géantes.

Un matin, Shine est arrivé à la librairie accompagné de deux hommes en salopette. Ils ont pris le bureau, la chaise et toutes les étagères qui n'étaient pas fixées aux murs, les ont chargés dans un camion appelé Mayflower et sont partis. Après leur départ, Shine a tourné dans la pièce un moment. Cette fois, il n'a pas pleuré. Il a donné un coup de pied dans les quelques livres qui traînaient encore par terre. Puis il est sorti en verrouillant la porte derrière lui. Je l'ai regardé glisser la clé dans la poche de sa veste avant de descendre la rue. Je ne l'ai jamais revu.

À ce stade, j'avais la ferme intention de suivre l'exemple de Shine et de centaines de mes semblables. Je vais me tirer d'ici d'une minute à l'autre, me répétais-je. J'envisageais de trouver une autre librairie quelque part, peut-être de l'autre côté du fleuve, à Cambridge, à moins de faire la paire avec un vieil ami de Jerry au Common. Mais une espèce de léthargie ou de torpeur que je ne m'expliquais pas moi-même m'empêchait de passer à l'acte et jour après jour je repoussais mon départ. J'étais encore capable de glaner assez de nourriture pour ne pas mourir de faim, mais cela ne suffisait jamais à me rassasier. L'épidémie de démolition avait atteint Brattle Street, il était clair que le tour de Cornhill n'était plus qu'une question de jours. Je me sentais vieux et las. La vie d'un rat est courte et douloureuse, ce qui signifie qu'on n'a pas à souffrir longtemps, mais elle paraît bien longue le temps qu'elle dure. Quand je ne partais pas en quête de quelques miettes de nourriture, je pouvais passer des jours à errer dans le magasin vide. Il n'y avait presque plus rien à lire en dehors de quelques fascicules religieux assommants. Je les lisais malgré tout.

Avant-hier matin, la pluie, qui tombait dru, a nettoyé la poussière des décombres et a formé des rivières de boue dans la rue. Sur le sol de *Pembroke Books*, l'ombre des gouttes striait les reliefs de plusieurs repas ramassés dans la rue, des restes de nourriture mélangés aux rogatons qui composent le régime de base d'un rat – emballage imprégné de graisse, une couenne de bacon ruisselante de graisse elle aussi, des coques de cacahuètes et des croûtes de pizza. Les ouvriers avaient cessé le travail à cause du mauvais temps et le grondement des engins avait cédé la place à celui de la pluie. Perturbé, déprimé, j'ai passé la matinée à me traîner d'un bout à l'autre de la librairie. La pluie ne faiblissait pas ; à midi, la nuit tombait déjà, et j'ai décidé de monter jouer. L'Ascenseur m'a vraiment donné du mal, et ma respiration résonnait dans le silence.

La lumière était différente dans la chambre. Je l'ai remarqué dès que j'ai eu passé le nez par le trou. Ici, il ne pleuvait pas et les

rayons du soleil pénétraient par la fenêtre ouverte. Les meubles avaient retrouvé leur ancien emplacement, le lit, la table, le fauteuil, les étagères et les livres. La porte du placard était entrouverte, il était à nouveau plein de bric-à-brac. La poubelle toute rouillée ainsi que mon piano avec ses écornures étaient toujours là. Jerry, me suis-je dit, Jerry rentre à la maison. Je pensai RÉSURRECTION et regardai le mot briller de mille feux un moment. J'ai joué quelques notes de musique, juste histoire de me délier les doigts en attendant les bruits de pas dans l'escalier ; puis je me suis lancé dans Cole Porter, *Miss Otis Regrets* et *My Heart Belongs to Daddy*. En fin de compte, je crois que je préférerais être Cole Porter que Dieu. J'ai enchaîné avec Gershwin, *I Got Rhythm*, et, au bout de quelques mesures, j'étais complètement transporté, le piano tressautait tandis que je bondissais au clavier en chantant à tue-tête. Malgré mon exaltation et toutes les images qui me traversaient le cerveau à une telle vitesse que j'en avais presque le tournis, j'avais conscience que quelqu'un était entré dans la chambre discrètement et s'était assis sur le lit derrière moi. Je sentais qu'on m'écoutait. J'ai tout de suite pensé : Jerry. Tout en continuant à chanter, j'ai tourné la tête lentement.

Je ne l'avais encore jamais vue en couleurs, j'ai donc mis un peu de temps à la reconnaître. Elle était installée sur le lit, les mains croisées sur les genoux, des bagues aux doigts. Elle portait la robe noire de *Sur les ailes de la danse*. Je l'avais adorée dans ce film, la façon dont sa robe gonflait autour de ses hanches quand elle dansait. C'est la robe qui m'a fait comprendre qui elle était. Elle avait beaucoup changé. Mais sa voix était la même. "C'est drôlement chic ce que tu fais. Fais-moi plaisir, continue." J'ai obéi. J'ai rejoué le morceau, mais avec mes propres arrangements, puis je me suis levé et j'ai salué. Quand j'ai signé "au revoir zip", j'ai bien vu qu'elle comprenait. Elle a ri d'un rire très différent de vos ricanements. Elle était encore belle, même si je voyais bien que quelque chose lui pesait, que le temps ou la tristesse lui avait un peu détendu la peau sous le menton et avait creusé des rides aux coins de ses yeux. Ils étaient bleus.

Je suis allé à la fenêtre. Dehors, il faisait nuit. Elle s'est approchée, debout derrière moi. Elle aussi regardait dehors, je le sentais. Je sentais sa robe noire pareille à un nuage dans mon dos. J'avais conscience d'être grand.

De la fenêtre, j'ai regardé la vaste plaine de décombres rappelant les photos de Hiroshima, qui rejoignait l'horizon. L'étendue de la destruction m'a surpris ; ce n'était pas ce qui avait été prévu. Une prairie de pierre partait de la ruelle sous ma fenêtre pour aller s'écraser contre le ciel. Elle avait poussé sur des immeubles réduits en fenêtres, portes, poignées de portes, escaliers, planches, briques,

éléments disparates eux-mêmes concassés au point d'en perdre leur nom, puis étalés, broyés encore un peu et aplanis jusqu'à ce que tout sens en ait été extrait pour ne laisser que gravats et néant ; au centre de cette prairie de caillasse s'élevait le *Casino Theater*. On voyait les cicatrices sur ses flancs inondés de lumière, là où les immeubles contigus avaient été arrachés. Il n'y avait plus de rue, c'était donc un bâtiment sans adresse. Je l'ai appelé l'Ultime Survivant. Les deux anges que j'avais vus pour la première fois la nuit où Maman nous avait emmenés, Luweena et moi, en sortie d'orientation, encadraient toujours le guichet. Elles portaient toujours des rectangles noirs sur les seins ainsi que sur le haut des cuisses, un pied levé comme pour danser. Un air faible et métallique, comme émanant d'une boîte à musique, s'échappait de la salle de spectacle et flottait au-dessus des ruines. C'était incroyablement triste, d'une tristesse misérable et pleine de nostalgie comme un vieux cirque au bord de la banqueroute. Le théâtre était illuminé et le fronton affichait, sans la moindre ampoule manquante, À NE PAS MANQUER et en dessous TOUS LES BILLETS À MOITIÉ PRIX.

Ça faisait la queue au guichet, par rangs de trois ou quatre, et la file serpentait à travers le champ de ruines. Les gens continuaient d'arriver par un ou deux, surgissant des ténèbres. Ils portaient des balluchons, des valises et certains tiraient des enfants par la main. Ils étaient heureux d'approcher de cette zone éclairée autour du théâtre, mais personne ne courait, ils ne faisaient pas un bruit, ou des bruits à peine perceptibles, un geignement, une semelle qui racle le sol ; ils étaient noyés sous la musique, si faible fût-elle. Des centaines et des centaines de gens se pressaient en silence entre les deux anges qui chacun levait un pied comme pour danser. J'ai légendé l'image réfugiés. Et je me suis dit que Jerry aurait trouvé ça épatant.

Ginger se tenait à mes côtés devant la fenêtre. Je me demandais si elle voyait la même chose que moi lorsqu'elle a dit : "C'est là que je travaille. Tous les soirs, je me déshabille dans un numéro qui s'appelle *La Danse de l'Apocalypse*. Ça les rend dingues."

J'ai pensé, *vous*, stripteaseuse ?

"Seulement le soir."

Alors comme ça, vous lisez dans mes pensées.

"Tes pensées et bien plus encore – ce à quoi tu croies, ce que tu désires."

Je ne crois rien.

"Tu crois que tu es un rat."

Le volume de la musique a soudain augmenté, le crescendo se transformant en un swing langoureux avec beaucoup de cuivres.

"Tiens, c'est pour toi", a-t-elle dit. Elle m'a tendu du pop-corn. Sur la boîte ornée de rayures rouges et blanches, il y avait la photo

d'un clown arborant un chapeau d'où jaillissait un geyser de maïs boursofflé.

Et là, au milieu de la vieille chambre de Jerry, elle s'est mise à danser. Je ne l'avais jamais vue danser comme ça, sauf peut-être, quelquefois, dans ma tête. Elle effectuait le même genre de mouvements en surplace que les Mignonnes du *Rialto* après minuit, les hanches ondulant au rythme de la musique, doucement, avec une lascivité folle. J'ai grimpé dans le fauteuil avec mon pop-corn et je l'ai regardée. Elle a retiré sa robe qu'elle a envoyée valser dans un coin de la pièce d'un petit coup de pied. Elle ne portait rien en dessous. Elle dansait nue. Elle a caressé le petit nid de fourrure entre ses cuisses. Les yeux à moitié fermés, les lèvres entrouvertes. Je n'ai jamais bien compris cette expression, même si j'imagine qu'elle indique un certain type de désir humain. J'ai regretté de ne pas avoir de tapis pour qu'elle puisse aussi faire cette partie-là du numéro. Puis elle a fondu sur moi, m'a pris dans ses mains et nous avons dansé ensemble. Elle dansait, je flottais. Elle me tenait entre ses seins. J'ai enfoui la tête dans son odeur. On aurait dit du cuir mouillé. Nous virevoltions ; j'avais l'impression de voler. Les murs se sont levés, comme les décors d'une scène de théâtre et nous dansions dans un vaste espace blanc. J'ai fermé les yeux, imaginant les passants dans la rue nous pointant du doigt tandis que nous survolions la ville. Ils n'avaient jamais rien vu de tel, un ange nu avec un rat dans les bras. Nous avons dansé longtemps, de plus en plus vite, la musique de plus en plus forte, nous étions pris de folie, presque en transe. Puis tout s'est arrêté d'un coup. Le silence s'est écrasé sur nous, et les murs sont revenus à leur place. Elle s'est laissée tomber en arrière sur le lit. Elle riait, me tenant toujours contre elle. Je sentais sa poitrine se soulever sous moi. Je sentis ses doigts relâcher leur étreinte dans mon dos. En levant la tête, j'ai vu qu'elle avait les yeux fermés. Je me suis libéré et suis remonté lentement vers son visage, respirant l'odeur de son cou et la chaleur de son haleine. Des petits diamants de transpiration brillaient sur sa lèvre supérieure. Je les ai bus un par un ; ils avaient un goût salé. Mes lectures m'avaient appris que c'était aussi le goût des larmes.

En se relevant, elle m'a renversé sur le lit.

"Il est l'heure", a-t-elle annoncé. Elle a traversé la pièce jusqu'à l'endroit où elle avait envoyé valser sa robe. Elle s'est penchée et a enfilé un pantalon noir.

Où est la robe ?

Elle n'a pas répondu. Ensuite, elle a passé une chemise blanche puis une veste assortie au pantalon. Elle s'en allait. Si j'avais été un homme, j'aurais pu ramper à ses pieds, m'accrocher à ses chevilles et pleurer. Je ne voulais pas qu'elle parte. Jamais.

Ne partez pas.

Son visage s'est durci. "Ne sois pas bête, Firmin. C'est la fin."

Non. Je vous ferai rester. Regardez.

Je lui ai fait tous les numéros que je connaissais. Je ne parvenais plus à exécuter de salto complet à cause de ma patte folle, de mon âge avancé et de ma tête trop lourde, si bien qu'à chaque tentative j'atterrissais sur le dos, ce qui la faisait rire malgré tout. Ensuite, je me suis jeté sur un livre et j'ai fait semblant de lire. Elle a ri de nouveau. Mais elle partait quand même. Par la fenêtre, je voyais l'aube pointer.

"Le *Casino*, c'est un boulot de nuit. La journée, je bosse pour la mairie."

Vous travaillez pour *eux* ? Mais, Ginger, vous ne pouvez pas faire ça, ils sont nos ennemis.

"Tout le monde a deux jobs, Firmin, un la journée, un autre la nuit parce que nous avons tous deux visages, un noir et un blanc. Toi, moi, eux. Personne n'y échappe."

J'ai remarqué une grosse mallette sur la table. Elle l'a ouverte, a farfouillé dans une liasse de papiers d'allure officielle, puis en a sorti un qu'elle m'a tendu. "On est son propre ennemi, Firmin, tu devrais le savoir, depuis le temps."

Elle a déposé le papier à terre devant moi. J'ai marché dessus pour voir ce qui était écrit et j'ai lu : AVIS D'EXPULSION.

Je suis passé directement au dernier paragraphe. "En conséquence de quoi, le rat Firmin, intrus, vagabond, bon à rien, pédant, voyeur, rongeur de livres, rêveur ridicule, menteur, moulin à paroles et pervers, est par la présente condamné à être expulsé de cette planète." C'était signé par le général Logue en personne.

Pourquoi me donnez-vous ça ? C'est un avis d'expulsion.

"Ou une invitation. À toi de voir."

Elle est partie en tirant la porte derrière elle. J'ai entendu le claquement net du loquet suivi, pendant un long moment, du cliquetis de ses talons dans l'escalier. Il y a eu un son parabolique lorsque la porte de l'immeuble s'est ouverte, effacé soudain par le grondement assourdissant d'un bulldozer qui gravissait Cornhill et dont les chenilles grinçaient.

Je me suis hissé dans le fauteuil, et me suis étiré sur le dos, les quatre pattes en l'air. J'ai fermé les yeux. Mieux que ça, je les ai plissés. J'ai dégainé ma longue-vue miniature et j'ai cherché Maman. Je me suis mis à raconter l'histoire de ma vie, ça commençait par : "Voici l'histoire la plus triste qu'il m'ait été donnée d'entendre." Et je suis resté là toute la matinée, les phrases émergeant comme des caravanes venues du désert et charriant des images. Je me suis demandé comment j'allais intituler ce récit. Mais de l'eau se mélangeait constamment à mon histoire. Au début c'étaient des verres

d'eau qui surgissaient aux mauvais endroits, puis des seaux entiers et finalement des rivières et des torrents qui emportaient ces pauvres chameaux tourneboulés, leurs pattes aux articulations noueuses s'agitant dans le vide, entraînés vers le fond par leurs lourdes bosses. J'avais terriblement soif. C'était peut-être le sel de sa transpiration qui m'avait mis dans cet état, mais, quoi qu'il en soit, je devais à tout prix trouver de l'eau. J'ai quitté le fauteuil où j'aurais été heureux de passer le reste de mon existence si j'avais eu de l'eau et j'ai emprunté l'Ascenseur. J'étais plus faible que je ne l'avais cru au point que j'ai failli tomber à plusieurs reprises. Je me suis demandé si j'arriverais jamais à remonter.

À la librairie, la devanture était éventrée et la pluie avait laissé une petite flaque près du seuil. J'ai tout bu avant d'aller lécher les traces d'humidité sur les gros éclats de verre de la vitrine. Je me suis traîné jusqu'au coin où se trouvait la caisse autrefois et me suis endormi. Pour la première fois depuis des semaines, je n'ai pas du tout rêvé. Plus tard dans l'après-midi, une énorme secousse suivie d'une pluie de poussière et de plâtre m'a réveillé. J'ai ouvert les yeux. Une mince fissure s'était dessinée dans le mur à côté de moi. J'ai passé la tête à travers pour voir ce qui restait de notre rue. La plupart des bâtiments d'en face étaient détruits et une montagne de gravats s'élevait à leur place. Une monstrueuse machine jaune, couverte de boue et qui émettait des grognements, rôdait comme un dinosaure au fond d'un canyon. Elle portait le nom de Caterpillar. Je l'ai regardée ouvrir une gueule gigantesque et se mettre à mâcher les piliers en béton qui soutenaient naguère le *Dawson's Beer and Ale*, des morceaux s'échappant de ses crocs comme du riz des lèvres d'un bébé. *Chambre avec vue sur la fin des temps*. Au bout de quelques minutes, je me suis détourné. J'avais passé ma vie à observer le monde à travers des fissures, la coupe était pleine.

Je ne me suis éloigné de cette lézarde avec sa vue sur le présent agonisant que pour en affronter une autre, une fissure dans le temps, cette fois, à travers laquelle les souvenirs se déversaient comme un océan.

J'avais encore soif. Je suis descendu au sous-sol par l'escalier cette fois, pour voir s'il restait de l'eau dans les toilettes. Quand je suis parvenu en bas, tout le bâtiment vibrait. Le sol en béton semblait onduler sous mes pas. Le néon qui avait grésillé et trembloté au-dessus de moi il y a si longtemps, hier à peine, qui m'avait accompagné au cours de mes mâchonnements, de mes lectures, jusqu'à ce que la lumière se fasse en moi, avait rendu l'âme des semaines plus tôt. Il se balançait désormais comme un pendule, vibrait lui aussi au rythme du ressac dévastateur dont les vagues venaient se briser sur Cornhill. Je suis passé dessous et une seconde plus tard il s'est écrasé derrière moi.

Des échardes incurvées de verre laiteux ont volé dans la pièce, certaines se sont abattues sur moi dans un déluge sec. Des petits pas de rat sur du verre brisé, silencieux et insignifiants. Sous la pancarte TOILETTES, la porte s'ouvrait sur la cuvette fendue en deux. Pas d'eau. Ma cale sèche. Ginger avait raison, c'était vraiment la fin. J'ai pensé à mon piano tout là-haut, écrasé par la chute des poutres. Je ne pouvais rien faire pour le sauver. Au premier choc, j'ai imaginé qu'il produirait un dernier petit son bien à lui que personne n'entendrait. J'ai bien pensé grimper au sommet d'une des maisons de poupée géantes, mais je ne pensais pas peser assez lourd pour réussir à mourir ainsi. J'aurais simplement virevolté comme une feuille jusqu'au sol. Si je vous raconte tout ça c'est parce que c'était le genre de pensées qui me traversaient l'esprit quand j'ai aperçu le livre. Coincé sous le chauffe-eau, on n'en voyait qu'un coin. Je l'ai immédiatement reconnu et suis allé l'extirper de là. J'ai retrouvé les marques laissées par mes dents de lait sur la couverture. Certaines pages en partie déchirées portaient encore les empreintes sales de Flo, là où elle s'était appuyée pour arracher le papier.

Et puis, j'ai su.

Il m'a fallu longtemps pour pousser le livre le long du chauffe-eau jusqu'aux vestiges de notre ancien nid, de petites piles crasseuses de confettis qui ne dégageaient presque plus d'odeur. Dans ce refuge, la rumeur du monde ne m'atteignait presque plus. Le rugissement des camions devenait le vent. Les murs qui s'effondraient, les vagues sur des rochers noirs. Les sirènes et les klaxons, le cri mélancolique des oiseaux de mer. Il était temps de partir. Jerry disait souvent que, quand on ne veut pas revivre sa vie, c'est qu'on l'a ratée. Je n'en sais rien. Même si je considère que j'ai eu beaucoup de chance de vivre comme je l'ai fait, j'aimerais mieux ne pas être aussi chanceux une deuxième fois. J'ai déchiré un passage de la fin du livre, que j'ai plié plusieurs fois pour en faire un petit matelas que j'ai déposé dans un puits creusé dans les confettis. Puis, retenant le bord du matelas de mes pattes avant, j'ai lu ce qu'il y était écrit dessus, et les mots ont résonné à mes oreilles comme des trompettes. "Ho hang ! Hang ho ! Et le choc de nos cris jusqu'à ce que nous jaillissions à notre liberté." Je me suis retourné dans mon nid puis j'ai déplié le matelas jusqu'à ce qu'il redevienne le fragment d'une page, la page d'un livre, le livre écrit par un homme. Je l'ai déplié pour enfin lire : "Mais j'haine et c'est là que j'aime soliloquemment en ma coquitude. Pour tous leurs défauts. Je m'éteins. O fin amère ! Je vais m'esquiver avant qu'ils soient levés. Ils ne verront jamais. Ni ne sauront. Ni me regretteront. Et c'est vieux, et vieux et triste et vieux et c'est triste et lasse." J'ai examiné ces mots et ils n'ont pas dansé devant mes yeux ni ne se sont brouillés. Les rats n'ont pas de larmes. Sec et froid était le monde,

merveilleux les mots. Des mots d'au revoir, d'adieux et à la prochaine, prononcés par le petit à l'adresse du Grand. J'ai replié le tout et je l'ai mangé.





PRÉCISIONS DE L'AUTEUR

Si Scollay Square a bel et bien existé avant d'être finalement rasé, *Firmin* est en revanche line œuvre de fiction. Par ailleurs, je me suis autorisé – ou disons plutôt que j'ai autorisé *Firmin* – à déformer certains événements ainsi que la topographie où ils se déroulaient pour servir au mieux l'histoire. Par exemple, bien qu'Edward Logue, en charge de la "rénovation", ait été bombardier en Europe durant la Seconde Guerre mondiale, il n'a, autant que je sache, jamais été surnommé le Bombardier, et je doute qu'il accompagnât son *curriculum vitae* de photos de Dresde ou de Stuttgart. En outre, même si l'église d'origine des partisans de Miller a vraiment été transformée en théâtre, ce bâtiment a brûlé en 1846 ; *l'Old Howard* de *Firmin* a donc été bâti sur ses ruines. Il y a également eu un *Rialto* surnommé *La Démange Théâtre*. Je ne crois pas que des films pornographiques y aient été projetés après minuit. Je dois beaucoup à l'ouvrage de David Kruh, *Always Something Doing : Boston's Infamous Scollay Square*, dans lequel j'ai puisé la plupart des informations concernant l'histoire de Scollay Square, même si, bien sûr, M. Kruh n'est pour rien dans les déformations et autres erreurs susmentionnées. Pour finir, j'aimerais exprimer toute ma reconnaissance à feu George Gloss, le propriétaire de la *Brattle Book Shop* située sur l'ancien Scollay Square, qui, pour une poignée de cerises, m'a vendu des livres qui sont encore en ma possession, un homme qui n'a probablement jamais eu de coffre-fort rempli de textes interdits par la censure, mais qui, juste avant la démolition de son magasin, a bien donné cinq minutes aux gens pour emporter gratuitement tous les livres qu'ils désiraient.

RÉFÉRENCES DES CITATIONS

Lolita, Nabokov, Gallimard, Paris, 1959. Trad. Eric Kahane.

Anna Karénine, Tolstoï, Gallimard, Paris, 1952. Trad. Henri Mongault.

Le Bon Soldat, Ford Madox Ford, Acropole, Paris, 1986. Trad. André Simon.

Journal de l'année de la peste, Daniel Defoe, Pléiade, Paris, 1959. Trad. Francis Ledoux.

Cantos pisans, Ezra Pound, L'Herne, Paris, 1965. Trad. Denis Roche.

Finnegans Wake, Joyce, Gallimard, Paris, 1982. Trad. Philippe Lavergne.

L'Ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche, Cervantès, Le Seuil, Paris, 1997. Trad. Aline Schulman.

La traductrice tient à remercier les libraires du *Merle Moqueur*, Paris 20^e, pour l'avoir laissée fouiner à loisir dans leurs rayons.

[1] Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N. d. T.)